

**Les sapeurs-pompiers :
des soldats du feu
aux techniciens du risque**

**Dominique BOULLIER
et
Stéphane CHEVRIER**

**Pour publication
1999**

INTRODUCTION GENERALE	5
CHAPITRE 1 ARTICULATIONS	7
Introduction	7
1.1. Articuler des objets	7
Le camion rouge	7
Les mondes des engins.	8
Armes et bagages	10
Casernes	10
Histoire sans histoire	11
Ossature	12
Etat d'urgence	12
Pliage	13
1.2. Articuler des territoires	15
Une géographie de l'action opérationnelle"	15
Articuler les hommes et les choses	16
Une maille à l'endroit, une maille à l'envers.	16
De la disponibilité des hommes	18
1.3. Articuler des compétences	20
Les secours à personne	20
Le blanc et le rouge	21
Les blancs contre les rouges	22
Maillage et rayonnement	23
La guerre du feu	24
Feux Divers	25
Montée en puissance	26
Chaîne de commandement	26
1.4. Articuler des humains	28
Le corps des hommes	28
"Facteur psychologique"	29
"La bonne victime"	30
Glissement	31
Dans l'action	32
CHAPITRE 2 METTRE EN FORME	34
Introduction	34
2.1. Information : une base de données, un réseau, une expertise déposée	35
Pompier j'écoute	35
Construire un territoire	36
Boîte noire	37
Traiter un appel : entre rapidité et pertinence	37
2.2. Prévision : produire des mondes de papier	39
De la méthode	40
Des mondes à la carte	41
2.3. Prévention : plier la ville à l'impératif de sécurité	42
Boullier, Chevrier Les sapeurs-pompiers : des soldats du feu aux techniciens du risque	2

Les sapeurs-pompiers entre amis et ennemis	42
Langue de pierre	44
Commission de sécurité	44
Traduire	45
Pompier de pierre	46
2.4. Formation : produire des corps performants, produire un Corps réflexe	48
Corps à Corps	48
La figure de l'emploi	48
Discipline	49
Incorporer	49
Engrenage	50
Le règlement c'est le règlement	51
CHAPITRE 3 DE LA COMPASSION A LA COMPETENCE	53
Introduction : Du soldat du feu au technicien du risque	53
3.1. Le style pompier n'est plus ce qu'il était	54
A vos rangs	54
Le joyeux drille	55
3.2. De la caserne au centre de secours	57
3.3. Les volontaires : l'appartenance et la performance	60
Dans la famille pompier, je voudrais le fils	61
Sergent, Sapeur-pompier volontaire, 28 ans, Centre de Secours Principal Mixte (professionnels et volontaires)	62
Sergent, sapeur-pompier volontaire, en centre de secours principal (volontaires), 40 ans	64
3.4. Former et "manager" les sapeurs-pompiers	66
Les plans de formation : un "investissement de forme" considérable	67
Sapeur-pompier professionnel - 53 ans	67
3.5. Soldats du risque, les sapeurs-pompiers de Paris	69
Du rituel	69
Pliage/dépliage	70
Mémoire et patrie	70
Le flux des hommes contre l'inertie des habitudes	71
Sergent BSPP, 34 ans	72
3.6 Le sale boulot	74
"Le tout venant"	74
Malaise social	76
CONCLUSION	78
Ce que faire de la sociologie veut dire	78
Les pompiers, contre-exemple de la société	80
L'ajustement et ses médiations	82
Les objets	82
Les textes	85
Les hommes	87
La coordination	89
Les engagements situationnels	95
Automatisme et familiarité	97

Débrayage et révision	98
BIBLIOGRAPHIE	100
ANNEXES	104
1. L'organisation des service d'incendie et de secours.	104
2. Les sapeurs-pompiers en France.	104
3. Les centres d'incendie et de secours.	104
4. CODIS, CIRCOSC et EMZSC.	105
5. La Direction de la Défense et de la Sécurité Civile (DDSC).	105
Glossaire.	106

Introduction générale

Si l'on en croit les sondages, les sapeurs-pompiers bénéficieraient d'une opinion favorable auprès de 96 % des Français. Un tel suffrage est plus qu'un plébiscite, c'est de l'amour, les français aiment leurs pompiers. Si le chiffre en lui-même a peu de sens, il laisse cependant rêveur. Certaines professions se satisferaient volontiers de la moitié d'un tel pourcentage. Si les infirmières bénéficient elles aussi d'une belle cote d'amour, et constituent l'envers (ou l'endroit) féminin des sapeurs-pompiers, l'institution qu'elles représentent est quant à elle très critiquée. On aime les infirmières, modèle du dévouement féminin, mais on n'apprécie guère l'hôpital, grosse machine inhumaine, soupçonnée de lourdeur administrative. Les casernes ne souffrent pas de la même image, bien au contraire : depuis longtemps, elles avaient quelque chose de folklorique, on les découvrait avec sa maîtresse d'école, ou sous les flonflons un soir de bal le 14 juillet. Les camions, le casque et l'uniforme consolident la notoriété des sapeurs-pompiers et bâtissent une légende. Paradoxalement, certains officiers, sapeurs-pompiers se plaignent d'une telle image, elle entretient nous disent-ils l'autosatisfaction, et n'invite pas à la critique et au changement, alors que, depuis quelques années, la profession est en pleine mutation. Ce changement, le public ou les élus locaux ne semblent pas toujours le percevoir, les sapeurs-pompiers qui, pour la très grande majorité, sont sous l'autorité du premier magistrat de leur ville, ont parfois bien du mal à convaincre monsieur le maire qu'il serait nécessaire de moderniser le centre de secours ou d'acquérir un nouvel engin d'un prix prohibitif pour de petites communes, c'est la rançon du succès.

Mais la société change, s'urbanise, de nouveaux risques apparaissent, chimiques, technologiques... qui demandent des compétences particulières, de nouvelles formations ; la notion de l'urgence même se transforme, on exige de plus en plus une réponse rapide pour des interventions bénignes qui hier encore n'auraient pas suscité un appel à l'aide. Si de nouvelles missions apparaissent, les missions traditionnelles, éteindre un incendie par exemple, ne disparaissent pas pour autant. Cette diversité de l'urgence s'accompagne d'une augmentation du volume des sorties -le nombre des interventions a été multiplié par trois en 20 ans- il faut pouvoir répondre à ces demandes dans un délai extrêmement court, mobiliser des hommes, des moyens appropriés, sur l'ensemble du territoire national. Or ce chiffre miracle de 96 % n'invite pas toujours à rompre les habitudes qui remportent, semble-t-il, l'estime du plus grand nombre. Pour comprendre cette profession, il nous a paru indispensable de voir travailler les sapeurs-pompiers¹, d'être à leurs côtés, de monter dans les engins lorsque la sirène retentit, de les suivre sur le bord des routes, dans les appartements des victimes, aux urgences des hôpitaux, sur un feu, à deux heures de l'après-midi comme à trois heures du matin, de manger, de dormir dans les centres de secours pour saisir le rythme de travail qui leur est propre. Puis, autour d'une table, sur un bureau, au calme, de parler, de discuter de l'organisation du centre de secours, de commenter une intervention, d'évoquer leurs souvenirs douloureux, de raconter leur itinéraire professionnel, pour prendre le temps de préciser certains points, d'exprimer une opinion, un sentiment, de s'arrêter l'espace d'un instant sur leur vie, leur métier.

Mais très vite, il nous est apparu que cela ne pouvait suffire, qu'il fallait aller plus loin, faire un autre voyage, découvrir la face cachée de la profession, comprendre ce qui se passe avant que la sirène ou les "bips" ne se fassent entendre, découvrir la voix qui nous répond lorsque nous composons le 18. Nous avons quitté ce que les sapeurs-pompiers appellent le service opérationnel, les engins, la cour des casernes, pour grimper dans les étages des centres de secours, les services d'Etat-Major, la partie que l'on ne visite pas lorsque l'on est écolier. Si les sapeurs-pompiers, quels que soient leurs statuts, bénéficient d'une telle image, c'est probablement parce qu'ils sauvent les gens et rendent service, nous a-t-il été répondu lorsque nous nous étonnions d'un tel score. Faire sienne cette idée,

¹ Cet ouvrage est issu d'une recherche soutenue par le Plan Urbain, réalisée en 1995-1996. Elle a porté sur différents corps de sapeurs-pompiers d'Ille-et-Vilaine et du Lot (professionnels et volontaires) ainsi que sur la Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris (militaires).

c'est supposer que la réputation des sapeurs-pompiers tient plus au dévouement, au don de soi, à une forme d'abnégation, qu'à la nature même du travail réalisé : c'est le "pompier de Sainte-Barbe", bon gars, brave, et rendant service. Le service rendu, rapide et gratuit, n'est probablement pas sans influence sur l'image de la profession, mais il n'est pas suffisant pour comprendre un tel satisfecit. Nous pensons que les sapeurs-pompiers contribuent largement à construire cette image, qu'elle ne tient pas simplement à cette vocation de sauveteur ou de sauveur, au "courage et au dévouement", parce qu'ils sont prêts à "sauver ou périr" mais aussi à un travail, au contenu même du service.

Les sapeurs-pompiers volontaires ont de plus en plus de difficulté à se "libérer" pour partir en intervention, pour se former, pour s'entraîner. Il faut habiter ou travailler près du centre de secours pour pouvoir monter dans l'engin dans les 5 minutes. Si hier, les sapeurs-pompiers volontaires vivaient, travaillaient dans la ville ou le village qui les avaient vu grandir, aujourd'hui les espaces se dilatent, (je n'ai pas grandi dans le village où je travaille, je ne travaille pas où j'habite...).

Les sapeurs-pompiers professionnels ou militaires doivent faire face à de nouveaux risques, prévoir ce qui n'arrivera peut-être jamais, précisément pour que cela ne se produise pas. Ils doivent faire face à de nouvelles formes d'urgence liées à ce qu'on appelle dans nos journaux "la fracture sociale", à une forme d'urgence que l'on pourrait appeler sociale. Hier "soldats du feu", ils se définissent aujourd'hui comme des "techniciens du risque". Ce glissement sémantique illustre les mutations de la profession : le feu, intervention traditionnelle représente aujourd'hui moins de 10 % des sorties.

L'apparition de nouveaux enjeux voit la profession se recentrer sur de nouveaux pôles d'activités, dont le "secours aux personnes" occupe une place de choix et représente dans certains centres l'essentiel de l'activité. Soldat du feu, technicien du risque mais aussi très largement technicien du secours la profession semble tiraillée entre ces trois définitions d'elle-même qui la composent. De fortes tensions travaillent l'intérieur des corps et des centres de secours, certaines de ces interventions sont jugées nobles et valorisantes, d'autres, au contraire, inutiles, dégradantes, ne faisant pas partie du métier. Les sapeurs-pompiers ne se pensent pas d'abord comme des techniciens du secours ou des spécialistes de l'urgence sociale, mais en l'absence de service d'urgence spécialisé, les sapeurs-pompiers sont les seuls, partout en France, dans un délai très court, de jour comme de nuit, à pouvoir "faire quelque chose". C'est aussi ce "faire quelque chose" que nous avons voulu saisir, comprendre quels sont les enjeux, les tensions qui travaillent la profession.

Chapitre 1 Articulations

Introduction

La vie d'un centre de secours en Seine-Saint-Denis n'est pas celle du 10^e arrondissement de Paris. L'activité du centre de première intervention d'une petite commune de 1 000 habitants n'a pas grand chose à voir avec celui de la commune voisine, de 10 000 habitants, pourtant lui aussi centre volontaire. Les interventions sont aussi diverses que ces villes, le milieu donne la couleur générale du centre de secours. Là, on se protège de la piqûre des guêpes que l'on est venu détruire dans le champ du voisin, ailleurs, dans une cité "chaude", on se protège des cocktails molotov qui viennent parfois s'écraser sur les engins : deux visages extrêmes du travail des sapeurs-pompiers, parce que deux visages contrastés de la France. "L'environnement" ne définit pas à lui seul le tempo d'un centre : l'heure, le jour de la semaine, le mois y contribuent. Pourtant, tous se disent pompiers, voire même sapeurs-pompiers, et tous partent en intervention, sans savoir avant leur garde, les types d'événements qu'ils vont rencontrer. Pourtant, ils parviendront tous à faire tenir ensemble, et cela dans l'urgence, les gestes appris, les engins et les outils préparés, les collaborations avec la police ou avec le Samu, et le contact avec les victimes. Tout ce savoir-faire, nous avons voulu le faire vivre au plus près des objets, des façons de faire, du rythme même des interventions. Cet art d'associer des éléments aussi hétérogènes en situation de tension extrême souvent, nous l'appelons un savoir-faire d'articulation, selon le terme de A. Strauss.

1.1. Articuler des objets

Le camion rouge

Tous les petits garçons ont probablement rêvé, un jour, d'être pompier. C'est d'abord le camion rouge, au moteur puissant, aux chromes rutilants, qui retient l'attention de l'enfant, c'est ensuite le cuir, le casque, la "panoplie" du pompier qui frappe l'imagination et décide parfois d'une vocation. Un pompier volontaire se souvient qu'il y a plus de 15 ans, lorsqu'il était encore enfant, il suivait, à vélo, le camion des pompiers, son père, parti sur intervention. Très vite l'engin s'évanouissait à l'horizon, au loin comme un murmure se faisait encore entendre le "pin-pon", le deux tons, si familier. Quelques minutes plus tard, il suivait le filet d'eau laissé par la citerne de l'engin, fil d'Ariane qui devait le conduire au lieu de l'incendie. La passion des camions rouges a décidé de son avenir, après avoir été pompier volontaire, puis militaire, il est aujourd'hui pompier professionnel dans un aéroport de Provence. Il est difficile d'imaginer le facteur sans son vélo, le motard sans sa moto, le pompier sans son camion tant l'objet est attaché à la profession. Le pompier évolue sur un territoire, dans l'espace, le sinistre, l'urgence est toujours ailleurs. Le pompier est un centaure, on l'imagine assez facilement mi-homme, mi-camion. Le pompier ne se déplace jamais sans son véhicule. Il est toujours amusant de voir les sapeurs-pompiers prendre leurs lourds camions pour se diriger vers le terrain de sport distant de 100 mètres du centre de secours, parce qu'il faut rester en "écoute radio". Le corps trempé par la sueur d'un match de foot disputé, l'équipe de garde, en quelques instants, doit être prête à sauter dans les camions, pour "décaler", pour partir vers le lieu de l'intervention, avec le matériel nécessaire. Si il y a quelques années encore il n'était pas rare de voir un pompier volontaire rejoindre ses collègues sur le lieu du drame, aujourd'hui les sapeurs-pompiers n'arrivent plus dispersés, c'est au centre de secours que l'on "arme" les engins de leur personnel. Le camion n'est pas

seulement un objet d'émotion pour les enfants. Les livres qui retracent la glorieuse épopée des pompiers du Moyen-Age à nos jours, qui présentent le "métier" font toujours la part belle aux véhicules, l'objet à lui seul semble résumer la profession et constituer sa mémoire. Alignés, mis côte à côte, les camions semblent nous parler de l'évolution de la profession, de l'apparition de nouveaux risques, du progrès des techniques. Ils constituent le fil rouge de l'histoire vue à travers la lunette des sapeurs-pompiers. Le camion est aussi un objet de collection, en miniature on le retrouve sur le bureau des officiers, grandeur nature on a de la peine à le mettre hors service, on le restaure, on le repeint, on le bricole.

Les mondes des engins.

Lorsque l'on souhaite découvrir la profession, il faut rapidement se familiariser avec les engins. Le garage est véritablement le cœur du centre de secours. FA, VSAB, EPA, PSE, CCF 2000...: ces sigles semblent, en langage codé, résumer les fonctions, les capacités de l'engin. Pour compliquer l'affaire, les engins des sapeurs-pompiers civils et militaires ne sont pas identiques, n'ont pas les mêmes noms, les mêmes emplois, le même nombre d'hommes. Un Véhicule de Secours aux Asphyxiés et aux Blessés, engin civil, est-il l'équivalent d'un Premier Secours Relevage (PSR), engin militaire ? Quelle est la différence entre un PSR et un Premier Secours Evacuation (PSE), entre un Fourgon d'Appui et un fourgon Pompe Tonne ?

A la différence de la plupart des services d'urgence qui opèrent dans l'espace, les sapeurs-pompiers ont à faire face à des situations extrêmement variées qui requièrent un matériel particulier, des qualifications professionnelles appropriées, des engins spécifiques. L'engin se conjugue au pluriel pour faire face à cette diversité des missions. Les différents engins n'appartiennent pas au même monde, ils ne sont pas entièrement polyvalents, ils sont le support d'une gamme restreinte de missions.

Si l'activité traditionnelle des "soldats du feu" est la lutte contre les incendies, ces missions ne représentent aujourd'hui que 5 à 10 % des interventions. Les engins les plus sollicités, les plus nombreux, sont les ambulances, qui permettent le transport et éventuellement la médicalisation des victimes. Trois engins peuvent répondre à ces missions : le Véhicule de Secours aux Asphyxiés et aux Blessés (VSAB) que l'on rencontre en province, le Premier Secours Relevage (PSR) et l'Ambulance de Réanimation (AR) que l'on croise exclusivement sur le territoire de la Brigade des Sapeurs Pompiers de Paris (BSPP).

Leur monde est fait de plaies, de bosses, de pansements, d'hôpitaux, d'infirmières, de malaises et de fractures du fémur, mais aussi de nuits passées sur un banc, d'overdose, de tentatives de suicide, de maladies et de blessures. Si chaque véhicule avait un parfum, ceux-ci sentiraient la bétadine, l'éther, le vomit et le sang. Ces odeurs sont celles du corps des hommes qui se vide, de son sang, de sa peur ou de son vin, le VSAB comme l'AR "sentent l'hôpital". Au volant de ces engins les sapeurs-pompiers côtoient le monde blanc de l'hôpital. Par la porte des Urgences, ils rencontrent les médecins et les brancardiers du SAMU, les infirmières, les aides soignantes, les internes en médecine, les policiers. Les CHU, les cliniques sont généralement la destination des VSAB, les hôpitaux parisiens, Saint-Louis, Lariboisière, Avicenne, Necker, forment, dessinent la géographie, l'horizon d'un PSR ou d'une ambulance de réanimation. Le monde de ces engins est celui de "l'homme couché" que l'on transporte vers les hôpitaux.

Insérer ici illustrations des véhicules

Ces véhicules ne sont cependant pas identiques, ne peuvent pas remplir les mêmes services : le PSR sera chargé des urgences légères qui ne demandent pas de médicalisation. Si le cas se révèle plus complexe, exige la présence d'un médecin, le SMUR ou l'Ambulance de Réanimation sera dépêchée sur le lieu et se chargera du transport. L'AR et le SMUR sont cousins germains mais le premier est rouge et appartient aux sapeurs-pompiers, le second est blanc et dépend de l'hôpital. Cette différence de couleur souligne aussi un découpage différent des domaines de compétence, au rouge est associé l'espace public, au blanc la santé publique. Ces domaines se chevauchent parfois, ce qui ne va pas sans créer quelques tensions.

Le Fourgon Pompe Tonne (FTP) et le Fourgon d'Appui (FA), engins de lutte contre l'incendie, connaissent quand à eux essentiellement le feu, du plus banal feu de poubelle au plus tragique. Le fourgon, c'est d'abord une citerne et une pompe. Le fourgon, l'eau et le feu forment un

ménage à trois, le fourgon est le lien qui permet que se rencontrent ces deux éléments. Mais ces fourgons sont des rats des villes, appartiennent à l'espace urbain, aux routes bien entretenues. Le Camion Citerne Feu de Forêts (CCF), lui, est plus râblé, haut perché sur ses quatre roues motrices, il peut traverser les champs, rouler sur les pistes défoncées des forêts. Sa seule présence dans un centre de secours laisse sentir la sève odorante des pins maritimes, laisse voir des châtaigniers feuillus, des landes violettes, des talus broussailleux, le bruit du mistral et du vent d'autan, des hectares de forêt et de pinèdes en feu, le même feuilletton estival, toujours recommencé. C'est dans le Lot que nous en avons vu le plus, la couverture forestière est en effet importante, le terrain est parfois escarpé et les pompiers ont aussi pour mission de protéger l'environnement, les bois et les forêts.

L'univers du Véhicule Tout Usage (VTU) est tout autre : il est peuplé de nids de guêpes, de chiens errants et de chats perchés, d'ascenseurs bloqués, de lave-linge qui fuient, c'est un monde d'animaux et de machines domestiques. C'est probablement le véhicule le plus discret, il ressemble à une vulgaire camionnette, mais cela peut aussi être un vieux FPT réformé, il n'a pas de forme précise. Sa conduite ne recueille pas de compétence particulière. C'est certainement le véhicule, on ose à peine dire "engin", le moins cher, mais il n'en reste pas moins très souvent sollicité pour des interventions dont le caractère urgent n'est pas toujours évident. A Paris, on l'appelle VID, véhicule d'interventions diverses, mais en consultant les bilans d'activité, il apparaît que les activités diverses occupent une place qui est loin d'être négligeable.

Le champ d'opération du Véhicule de Secours Routier (VSR) ou du Camion Désincarcération Eclairage, est l'asphalte des routes, c'est un monde de machines automobiles qui sentent l'huile chaude et l'essence, un monde fait de tôle déformée, de pneus éclatés, de bris de verre, de brouillard, de cône de Lubec, de cisaille hydraulique. Le VSR connaît les galons blancs et le képi des gendarmes, les plans primevères, la dépanneuse du garagiste. Il a pour charge de découper le véhicule accidenté pour désincarcérer le conducteur, de baliser, de nettoyer la chaussée. Tous les centres de secours n'en sont pas équipés, leur mission est déjà spécifique. Ces engins sont probablement davantage demandés en milieu rural où les accidents de la circulation sont plus violents et plus meurtriers. Dans certains départements, au relief difficile, quelques centres sont équipés d'une remorque de désincarcération.

En milieu rural, les centres sont parfois dispersés, de petite taille, pas toujours très équipés, à Paris le nombre des appels est parfois tel qu'une trop grande spécialité des engins ne permettrait pas de satisfaire la demande. Les engins dès lors peuvent être équipés de matériel qui relèvent de mondes différents. Face à l'absence de VSR, les VSAB d'un centre volontaire pourront être équipés de matériel de désincarcération pour exécuter de petits travaux. Face à l'absence de VSAB, les VTU, ou ce qui en tient lieu, pourront contenir une trousse de soin, en attendant la venue de renfort. Cette polyvalence n'est pas synonyme d'improvisation, chaque engin contient un armement spécifique, l'éventail des interventions est simplement plus large. Il reste cependant des petits centres, généralement des Centres de Première Intervention (CPI), à la campagne, où le contour des interventions réalisées par chacun des engins demeure flou, tant la palette des possibilités est vaste. Mais la fonction essentielle de ces centres et de ces engins est de pouvoir apporter rapidement un premier secours, ils constituent en quelque sorte un "pont avancé", des renforts plus appropriés, venus de centres plus éloignés, suivront.

Les engins des sapeurs-pompiers militaires et des civils ne sont pas identiques. Cette diversité souligne une manière différente de découper le travail. Jusqu'en 1985, à Paris, la police ("Police-Secours") assurait largement le transport des blessés légers. Après cette date, cette mission fut confiée à la Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris. Pour faire face à ce nouveau type de mission, gourmande en temps et en hommes, les sapeurs-pompiers de Paris ont inventé un engin hybride, le PSE (Premier Secours Evacuation) armé de 5 hommes, qui peut tout à la fois intervenir sur un incendie et transporter une victime. Le FA (Fourgon d'Appui) est lui aussi équipé d'un brancard amovible qui lui permet de transporter des victimes, mais ce véhicule reste d'abord un engin d'incendie, (on imagine mal un FA se présenter aux urgences d'un hôpital, sans compter qu'il n'est pas aisé d'introduire un brancard chargé dans cet engin). Face à une demande toujours croissante de secours et d'assistance aux personnes, qui menace de vider les centres de secours de ses hommes et engins, d'affaiblir la couverture opérationnelle, les PSR, engins plus légers, armés de trois hommes seulement seront créés en 1987 pour soulager le PSE, fourgon plus lourd, plus lent et pas toujours facile à conduire dans les rues étroites ou encombrées de Paris.

Insérer ici éclaté d'un fourgon mixte

Armes et bagages

L'engin constitue donc la base, le support de l'activité des sapeurs-pompiers. C'est sur ce tronc que l'on va greffer du matériel, des "agrès" mais aussi des hommes pour pouvoir répondre à l'urgence. L'une des spécificités du travail des sapeurs-pompiers, de ces spécialistes de l'urgence, est de devoir répondre à une grande variété de situations : quel point commun y a-t-il entre le bobo survenu dans une cour de récréation, le grand incendie d'entrepôt dans une banlieue parisienne, à 3 heures du matin ? Ces deux interventions semblent relever de métiers différents et pourtant elles sont traitées par une même institution.

Cette institution unique doit se doter des outils pour traiter cette diversité. Chacun de ces engins contient un armement particulier, précis, pour répondre à la nature de l'urgence. Le jeune sapeur-pompier lorsqu'il entre pour la première fois à la caserne, découvre les engins mais aussi le matériel. Cette découverte s'apparente à une leçon de choses : à chaque outil, à chaque machine, correspondent des matières, (le bronze, l'acier, l'inox, le kevlar) mais aussi des contenances, des puissances, des résistances, des capacités ou encore des risques et donc des types d'interventions. Chaque engin doit contenir un ensemble de matériel, une liste rappelle précisément quel doit être le contenu de l'engin. L'engin est en fait une grosse boîte à outils qui permettra d'intervenir sur des machines ou des animaux domestiques, des machines automobiles, des feux, ou des hommes. Cette boîte à outils s'ouvre sur le lieu de l'accident, il en sort des sapeurs-pompiers, des brancards, des tuyaux, des échelles, des haches, des matelas coquille, de la sciure, de l'eau, d'autres boîtes qui contiennent d'autres objets. En passant d'un objet à l'autre, d'une boîte à l'autre, en ouvrant ces poupées gigognes, en utilisant des objets toujours plus spécialisés, une ambulance, une caisse de secours, une boîte à pansement, on répond de façon plus fine à la demande. Chaque objet retrouve ensuite exactement sa place initiale, les boîtes se referment une à une, l'engin peut repartir.

Chaque engin, chaque boîte, compte aussi un nombre précis d'hommes. Chacun de ces hommes occupe une fonction particulière, mais aussi une place dans l'engin : les hommes, comme les choses, sont rangés. C'est probablement à Paris que ce souci du rangement est le plus prononcé, chaque chose est à sa place, le "chef d'agrès" commande l'engin et s'adresse, généralement, seul aux victimes, aux témoins, le "conducteur" est seul autorisé à conduire l'engin... En province, ce souci de l'ordre est moins prononcé, il nous est arrivé dans certains centres volontaires de ne pas savoir d'emblée qui occupait la place de chef d'agrès, les "piquets" sont parfois interchangeables. A la décharge des volontaires, il faut noter qu'ils doivent se métamorphoser en quelques minutes en sapeurs-pompiers pour occuper une place précise dans l'engin. Les membres de l'équipe sont dispersés aux quatre coins de la ville, ce qui constitue une difficulté supplémentaire : ils ne sont pas "pré-rangés" dans la caserne, il faut rassembler tout ce monde et l'ordre d'arrivée au centre de secours bouleverse alors l'ordre des places.

Casernes

A Château-Landon, comme à Champerret ou à Ménilmontant..., dans ces casernes parisiennes, l'espace se replie sur lui-même, de hauts murs ferment la caserne sur une cour intérieure. L'architecture de pierre est spartiate et rigoureuse. Tout rappelle l'ancienne présence des chevaux : les garages, en ce temps là, étaient des écuries. Un dessin, au mur, présente, encore le harnachement d'un cheval. Puis la vapeur a remplacé l'animal, la plus belle conquête de l'homme est aujourd'hui une machine. Le rangement des engins est rendu parfois difficile, le gabarit de l'animal et de la machine ne sont pas toujours identiques. La caserne n'abrite pas que des engins ou des outils, elle héberge aussi des hommes. A Paris, seuls les officiers et les sous-officiers ont un logement dans la caserne, les hommes du rang, lorsque leur garde est terminée, repartent, pour quelques jours, à Orléans, Cherbourg ou Nice... Paradoxalement en effet, la plupart des sapeurs-pompiers de Paris sont des provinciaux, qui viennent pour quelques jours dans la capitale. Chez les volontaires, en province, il est rare que les sapeurs-pompiers soient logés dans le centre de secours, alors que chez les professionnels, certains sont logés et d'autres non.

A Pierrefitte, en Seine-Saint-Denis, le décor est tout autre, "la petite maison dans la prairie", comme on l'appelle ici, n'a pas cette allure martiale que l'on rencontre à Paris. Les centres de la petite

couronne ont été rattachés tardivement à la BSPP qui était alors un Régiment. Mais ne nous y trompons pas, cette quiétude n'est qu'apparente, à Pierrefitte "ça bouge aussi", il faut écouter l'adjudant, son épouse, pour toucher du doigt, ce que l'on appelle le malaise des banlieues.

Qu'ils soient forts, ou casernes, ou même péniches, les centres de secours sont aussi de grosses boîtes où l'on "range" les choses et les hommes. A Figeac, dans le garage, des marques aux sols rappellent qu'elle est la place de chaque engin aligné prêt au départ. Dans les centres professionnels de Rennes, la plupart des sapeurs-pompiers ont leurs appartements dans l'enceinte du centre et peuvent être "sonnés" à tout moment pour renforcer la garde. Les centres, bien rangés, semblent inactifs, semblent vivre au ralenti, puis lorsque la sirène, les "bips" sonnent, l'activité monte brutalement. Finie la visite des engins, passons à l'action.

Histoire sans histoire

Robert vaque tranquillement à ses occupations, la journée est paisible, s'étire lentement. Aujourd'hui, il est chef d'agrès du P.S.1, de Premier Secours : dès qu'un VSAB ou un VTU est demandé, il en prend le commandement. Soudain, le "bip", (petit boîtier qui reçoit un message numérique), se fait entendre, il faut décaler. Au même instant, au poste de garde, à l'entrée du centre de secours, une imprimante crépite, un banal ticket, en double exemplaire, comme celui d'une caisse de grande surface, sort d'une boîte métallique, appelée dans le jargon le GTA (Gestion du Traitement de l'Alerte). Sur ce ticket le nom d'un véhicule, d'une rue, une adresse, une phrase lapidaire : "ascenseur bloqué", "VL contre VL", "personne prise d'un malaise"... un numéro, 522, qui correspond à un plan de la ville, à un "parcellaire".

Robert traverse rapidement la cour, se rend au poste de garde et prend connaissance du ticket, c'est le "chef d'agrès" qui commandera l'engin. D'un geste automatique, il cherche le parcellaire de la ville correspondant au numéro. Spontanément, voyant qu'il s'agissait d'un "ascenseur bloqué", il a saisi deux "portatifs" et une petite boîte en bois comportant 20, 25 peut-être 30 clés, permettant d'ouvrir la porte des différents types d'ascenseurs.

Pendant ce temps, au même moment, un autre pompier, le "conducteur", a jeté un coup d'œil sur l'écran à cristaux liquides de son bip, il y a vu le chiffre 2 affiché. A chaque engin correspond un numéro : 1 VSAB, 2 VTU, 3 FPT, 4 VSR... Il s'est précipité vers le garage, a sauté dans le VTU, a mis en marche l'engin et le gyrophare et s'est présenté devant le poste de garde. Une poignée de secondes plus tard, un second pompier a grimpé dans le véhicule puis le chef d'agrès, muni de son plan, de ses clés et de ses portatifs, les a rejoint.

Robert communique l'adresse au conducteur, il se saisit de la radio et signale au Centre de Traitement de l'Alerte (CTA), qu'il a reçu l'appel 18, qu'ils viennent de partir et qu'ils se dirigent vers le lieu de l'intervention. Tout au long du parcours, le chef d'agrès guide le conducteur. Aidé de son plan, il lui précise l'itinéraire à suivre, il assiste le conducteur dans sa conduite. Au bout de son pied se trouve un petit bouton qui déclenche le deux-tons, il appuiera dessus lorsque cela sera nécessaire pour signaler leur présence. Bien que la situation soit urgente, il faut demeurer prudent : la vie de la personne n'est pas en danger et il vaut mieux s'assurer que les automobilistes ont bien anticipé l'arrivée du véhicule pompiers.

Au pied de la tour, un des voisins attend les sapeurs-pompiers pour les guider jusqu'au lieu de l'intervention. Avant de grimper dans les étages, les sapeurs-pompiers cherchent la bonne clé, celle qui permet d'ouvrir la porte de l'ascenseur. Le conducteur de l'engin restera au 2ème étage alors que Robert et le servant montent au dernier étage de l'immeuble, dans la salle des machines pour faire redescendre la cabine de l'ascenseur. Le conducteur demande le prénom de la fillette, tente de lui parler pour la rassurer. Il lui parle : "Ca va ? Ne t'inquiète pas, les sapeurs-pompiers sont là, tu vas bientôt pouvoir sortir". L'ascenseur, guidé par les sapeurs-pompiers, depuis la salle des machines, descend lentement. Le conducteur, grâce à son talkie-walkie, invite ses collègues à poursuivre la manoeuvre pour amener la cabine jusqu'au palier du second étage pour pouvoir ainsi ouvrir la porte et libérer la petite fille.

La manoeuvre se fait tranquillement, doucement, sans précipitation. Dans l'obscurité du couloir, un rayon de lumière apparaît petit à petit, témoignant de la descente de la cabine d'ascenseur. La voix devient maintenant audible, la communication est établie de façon très distincte. Lorsque la cabine est arrivée au niveau du palier, le pompier communique l'information à ses collègues et ouvre

la porte de l'ascenseur, la fillette peut enfin sortir et se précipiter dans les bras de sa mère rassurée. Tout le monde a l'air très satisfait, voici enfin une histoire, une histoire sans histoires, qui se termine bien, qui n'est cependant pas terminée pour les sapeurs-pompiers. Ils redescendent par les escaliers, et vérifient à chacun des étages que les portes de l'ascenseur sont correctement fermées. Le conducteur reprend son volant et rentre doucement vers le centre de secours. Robert, à l'aide de la radio, communique avec le CTA et lui indique que l'intervention est terminée, l'engin est donc à nouveau disponible. A quelques mètres du centre, il reprend une dernière fois la radio, pour signaler au Centre de Traitement de l'Alerte que le VTU est rentré à son centre de secours.

Le VTU s'arrête devant le poste de garde. Comme il l'avait fait à l'aller, Robert en descend avec le plan n° 522, les portatifs et les clés qu'il remet à leur place, les talkies-walkies sont remis dans leur support afin d'être rechargés. Le conducteur et le servant se dirigent vers le garage, rangent le VTU qui est alors prêt à repartir. Voici une intervention banale, quotidienne, qui fait partie de l'ordinaire des sapeurs-pompiers, de cette partie de la ville qui compte un grand nombre de tours.

Ossature

Ce type d'intervention, bien qu'ordinaire, n'en présente pas moins un certain intérêt. Sa banalité ou sa simplicité technique ne doivent pas laisser croire qu'elle est improvisée et qu'elle ne demande aucune préparation. Elle est pensée, construite sur un modèle, un canevas que l'on retrouvera dans la plupart des interventions même les plus complexes. Si cette intervention peut rester banale c'est aussi, peut-être, grâce à cette formalisation discrète qui en constitue l'armature.

Pour débloquer un ascenseur la recette est la suivante : Vous prenez un VTU, vous y ajoutez trois sapeurs-pompiers, dont un chef d'agrès et un conducteur, un plan de la ville, deux portatifs et un jeu de clés. Soit VTU + 3 Pompiers + Plan + Portatifs + Clefs, voilà un script (Akrich) déjà très précis pour un pompier. Par-delà la diversité des interventions, il est possible de reconnaître un certain nombre de modèles types, qui reviennent régulièrement, dont l'"ascenseur bloqué" fait partie. Une fracture du tibia, une plaie à la joue, une fuite d'eau dans un appartement nécessitent presque toujours les mêmes objets : un matelas à dépression, une trousse de soin, un aspirateur... Il est donc possible de prévoir l'engin, mais aussi le matériel nécessaire à la seule lecture du ticket. Ainsi à chaque type d'intervention correspondent des actions à réaliser, des gestes à accomplir, une liste d'outils, d'appareils, de machines, qui forment une chaîne, un squelette.

Ce squelette est dessiné bien avant l'intervention, les articulations sont presque toutes pré-montées, les objets sont déjà compatibles (Dodier). Lorsque Robert se saisit des deux portatifs, du jeu de clés et du plan, il ne fait que refaire un geste maintes et maintes fois exécuté, il sait par expérience que ce type d'intervention nécessite des outils particuliers. Les outils à employer sont en quelque sorte standardisés : tous les chefs d'agrès pour ce type d'intervention utiliseront les mêmes outils, la même recette, celle-ci n'est pas laissée à l'appréciation de chacun.

Etat d'urgence

Y avait-il vraiment urgence, se demande-t-on lorsque l'on voit les sapeurs-pompiers agir avec ce calme et l'affaire se régler de façon aussi aisée?. Dans certains cas, pourtant, la question ne se pose pas: certaines interventions demandent une réponse immédiate, presque instantanée, il en va de l'issue du sinistre. Un feu de cheminée peut rapidement se transformer en un feu de combles : là où il aurait fallu quelques litres d'eau pour éteindre l'incendie, il faudra peut-être alors noyer l'ensemble d'une maison pour stopper l'incendie. Chaque minute compte, c'est une course contre la montre, le temps joue contre les sapeurs-pompiers. Comme nous aurons l'occasion de le voir, la proximité géographique du sinistre a donc une importance considérable.

Etre présent ne suffit pourtant pas, il faut pouvoir apporter des moyens techniques appropriés, une "maîtrise" des engins de lutte contre l'incendie, un hôpital de campagne, un poste médical avancé (PMA) pour contenir, contrôler et réduire le sinistre. Si pour ces interventions, la célérité des sapeurs-pompiers et leur capacité à déployer des dispositifs techniques et humains adaptés est un des critères fondamentaux de la réussite de l'opération, pour d'autres interventions, comme celles que nous venons d'observer, le temps n'est pas un facteur déterminant. Pourtant, le "public" l'exigera tout autant.

Le règne de la vitesse, si justement décrit par P. Virilio, paraît tout à fait légitime lorsqu'il s'agit des services de secours et d'incendie : les sapeurs-pompiers ont mis un point d'honneur à garantir une intervention rapide. A Paris puis en milieu urbain en général, ils font la preuve de leur capacité à respecter ce contrat implicite. Ce critère de la rapidité d'intervention sur les lieux peut cependant devenir contre-productif s'il n'est pas associé à un critère de spécification de l'alerte : partir sans avoir identifié quelques éléments de la situation, c'est prendre le risque d'arriver mal équipé et de se retrouver impuissant, réduit à transmettre un nouvel appel plus précis. Nous verrons que la montée en puissance, concept central dans la gestion de l'intervention, permet d'ajuster progressivement l'analyse de la situation et les moyens dépêchés sur place. D'une certaine façon, les sapeurs-pompiers doivent opérer dans l'urgence sans se laisser prendre par la spirale et les impératifs de l'urgence.

Pliage

Des marches de Bretagne au coeur du Quercy, de Paris à Cahors, que l'on soit civil ou militaire, les interventions menées par les sapeurs-pompiers ont toutes un air de famille. Nous avons noté qu'elles sont construites sur un même modèle général, qu'elle forme un jeu de construction, d'assemblage, que chaque engin peut donner des combinaisons différentes. Une personne prise de malaise nécessitera quelques soins, un secours d'urgence, une ventilation et probablement un transport. Une ambulance, une trousse de soin, une bouteille d'oxygène seront suffisants, le médecin appréciera s'il est nécessaire de dépêcher des moyens supplémentaires. Ces interventions, ces assemblages d'objets suivent un mouvement particulier, un mouvement pendulaire de dépliage et de pliage qui consiste à faire un certain nombre de gestes, à utiliser un certain nombre d'outils, d'objets, d'engins pour les assembler, pour les mettre bout à bout puis ensuite à les défaire, à les replier, à les déconstruire, pour revenir au point initial d'avant l'intervention.

Ainsi, lorsqu'on intervient pour sauver une petite fille prisonnière d'un ascenseur, se greffent sur un VTU, des clefs, un talkie-walkie, un plan, le chef d'agrès annonce au CTA son départ et son arrivée. Lorsque l'intervention sera terminée, le même mouvement se refait mais dans l'autre sens, le chef d'agrès communique à son CTA son retour et son arrivée au centre des secours, range les clefs, les portatifs et le plan qu'il remet soigneusement à sa place entre le numéro 521 et 523. Le conducteur gare le VTU en position de départ et glisse la cale derrière la roue arrière gauche (d'où l'expression "décaler"). Ainsi cette petite histoire sans histoires semble n'avoir jamais été, la mémoire s'être effacée, les choses sont rangées bien à leur place. Pourtant si l'on n'y prenait garde, il resterait des traces : pour alimenter les portatifs, pour propulser l'engin, de l'énergie a été consommée. Sans cette énergie, toute la construction s'écroule : le plein sera régulièrement fait avant que le réservoir ne soit vide, les portatifs seront rechargés après chaque utilisation. Regarder les sapeurs-pompiers travailler, c'est comme voir un film, puis revivre image par image la même scène en sens inverse.

Pour cette autre intervention à Paris, il n'en va pas autrement. Le travail à rebours commence à l'hôpital Bichât où les sapeurs-pompiers récupèrent le brancard de leur engin, le servant plie la couverture, change le drap souillé, jette les gants de latex qu'il avait pris soin de mettre, se lave les mains salies par le talc, désinfecte le masque puis le range dans sa valise, change la bouteille à oxygène usagée.

Le chef d'agrès, lui, communique avec le CCOT(Centre de Coordination des Opérations et des Transmissions) pour signaler son départ de l'hôpital et son arrivée au centre. Une fois au centre, le servant complète la trousse de secours, échange la bouteille d'oxygène vide contre une pleine. Le mouvement est ici un peu plus long, forme un triangle Caserne-lieu de l'intervention-hôpital-caserne. Chacune des interventions, quelque soit sa nature, suit un mouvement identique : après un feu, les tuyaux seront enroulés, testés, séchés, pliés, stockés, la citerne sera remplie. Les sapeurs-pompiers ne réalisent pas uniquement ce travail sur leur propre matériel ou sur leurs engins : après un accident de la circulation, ils veillent, au minimum, à nettoyer les traces d'huiles ou d'essence qui pourraient être la source d'un nouvel accident, mais ils vont souvent plus loin, ils balayent, ils lavent à grande eau la chaussée, ils effacent en quelque sorte les traces de l'accident.

Certains objets peuvent suivre un trajet plus long, plus complexe, pour revenir à leur point initial. Ainsi, dans certains centres de secours civils, les masques, les appareils respiratoires isolants (ARI), utilisés par les sapeurs-pompiers lors d'un incendie pour se protéger des fumées, sont systématiquement testés, contrôlés, pour vérifier leur imperméabilité. Un ticket daté attestera de cette mise à l'épreuve, de ce contrôle subi et réussi. Ils seront ensuite emballés, plombés. Le plomb, le

scellé, constitue en quelque sorte la preuve de cette mise à l'épreuve, la preuve que l'objet a retrouvé son état initial. Le ticket constitue la mémoire de ce travail de re-pliage, il apporte des détails sur la nature et le résultat des tests. Ce voyage décrit par les objets est probablement plus fréquent dans le monde médical où les outils doivent être aseptisés. L'oeil ou l'oreille de l'homme ne suffisent parfois plus : le microbe, l'usure d'une corde, l'étanchéité d'un masque ne se voient pas, ne s'entendent pas nécessairement. Il faut d'autres appareils de mesure qui attestent que l'on est bien revenu au niveau initial et qui permettent de le prouver si nécessaire.

1.2. Articuler des territoires

Une géographie de l'action opérationnelle“

La géographie, ça sert à faire la guerre” (Y. Lacoste).

Dans les centres de secours volontaires, il n’y a personne durant la journée, le temps s’étire lentement, seule l’intervention vient rompre la monotonie qui s’installe, l’activité devient alors intense, le centre s’anime comme une ruche, on voit arriver à toute vitesse, une, puis deux, trois personnes en tenue de ville ou de travail se précipiter vers le vestiaire. Les hommes sont avares de paroles, délaçant nerveusement leurs chaussures, tombent le pantalon, revêtent la tenue de sapeurs-pompier.

En fin de journée, avant et après le repas de midi, le centre est plus animé, on vient boire un café, jouer au billard, regarder la télé, discuter ensemble, l’ambiance est conviviale. Des sapeurs-pompier de 16 ans au visage adolescent croisent de plus anciens à l’embonpoint prononcé, il n’est pas rare que le premier soit le fils du second, la vocation se transmet, le fils semble prendre le relais du père qui l’avait lui même pris de son propre père.

Soudain, le signal d’alarme résonne, un ticket sort du GTA. L’accident se trouve à près de 15 kms du centre de secours, le VSR est appelé en renfort, un VSAB d’un autre centre de secours est déjà probablement sur place et attend la venue du VSR pour pouvoir commencer une désincarcération ou éventuellement pour mieux baliser le secteur. Les trois hommes qui arment l’engin sont maintenant au centre de secours, se déshabillent rapidement et enfilent leur tenue de feu. Le VSR démarre enfin, gyrophare en marche, sirène hurlante. L’engin enroule un à un les ronds-points pour sortir de la ville, nous sommes enfin en rase campagne. Le VSR file à plus de 120 km/h. Nous réalisons alors quels peuvent être la tension, le stress ou l’angoisse éprouvés par les sapeurs-pompier. Ils en parlent volontiers lorsque le centre de secours s’apaise, lorsque l’activité est faible. Certains conducteurs ont le pied qui tremble sur la pédale d’accélérateur, le rythme cardiaque qui s’accélère.

La voiture accidentée est au milieu de la route, elle a heurté de plein fouet un camion qui venait d’une route perpendiculaire. Le jeune homme qui est au volant, souffre de multiples fractures, il serait dangereux de le sortir ainsi de la voiture. La présence du VSR va permettre de découper le toit du véhicule, le hayon arrière et le dossier du siège afin de coucher le jeune homme et de le faire glisser par l’arrière du véhicule. Lorsque nous arrivons, deux engins sont déjà sur place, un VSAB et un vieux véhicule, un porteur d’eau, qui fait office d’un VTU venant d’un troisième centre distant d’à peine quelques centaines de mètres. Plus tard arrivera un médecin-pompier du centre de secours principal en VRM (Véhicule de Réanimation Médicalisé), puis un officier du même centre qui aura pour mission de coordonner l’opération. Le chef d’agrès du VSR nous fait le récit de son arrivée sur les lieux :“J’ai fait approcher le V.S.R. pour une désincarcération, et pendant que le V.S.R. se garait, moi j’avais un rôle de protection, j’ai regardé en quelques secondes, s’il y avait des extincteurs de disponibles, là j’ai vu qu’il n’y en avait pas, j’ai fait demander deux extincteurs. Ensuite le V.S.R. étant en position de désincarcération, le conducteur a mis sa génératrice en route, moi et mon collègue, on a descendu le matériel, c’est-à-dire le groupe hydraulique, la mâchoire, le gros écarteur et la cisaille”. “Une fois qu’on engage la désincarcération, ensuite, il faut faire très attention, parce qu’on a de l’oxygène par moment, nous travaillons avec des produits plus ou moins graisseux, il faut savoir que la graisse au contact de l’oxygène, c’est l’explosion, il faut faire attention à ça. Donc nous avons carrément la tenue de feu. Ensuite une fois que le pavillon est enlevé, une fois que la victime est désincarcérée, notre rôle va être de donner un coup de main, c’est-à-dire qu’on va laisser tomber le casque pour être plus à l’aise. Avec un casque on entend très mal, surtout que la génératrice était à proximité, on va faire éteindre le véhicule, on va enlever nos gants, à la limite enlever notre cuir, et mettre des gants latex pour donner un coup de main pour le relevage.”

Articuler les hommes et les choses

Reprenons les différentes étapes de cette intervention pour mieux l'analyser. Quelques secondes après l'accident, le centre de première intervention de L. est mis en alerte. Trois sapeurs-pompiers partent avec leur VTU, un ancien porteur d'eau à la mine passablement défraîchie qui est équipé d'un dévidoir, de deux lances à incendie, d'un aspirateur, de couvertures, de bouteilles d'oxygène, de caisses de secours. Bref, un engin polyvalent qui permet d'intervenir sur une multitude de sinistres.

Peu après, venu de plus loin, se présente le VSAB d'un centre de secours. Ce VSAB contient aussi une petite valise de désincarcération. Venu encore d'un peu plus loin, d'un centre de secours principal, arrive le véhicule de secours routier qui est uniquement conçu pour le balisage et la désincarcération des victimes. Ces engins provenant de centre de secours différents, de plus en plus éloignés, forment en quelque sorte des cercles concentriques. Chacun de ces cercles permet d'apporter une réponse particulière au sinistre. Chacun de ces engins permet d'approcher au plus près la nature même de l'intervention. Le VTU polyvalent, généraliste, à l'extrême, peut à la fois répondre à des missions de lutte contre l'incendie, à des missions diverses, à des missions de premier secours avec la valise de soins, la bouteille d'oxygène. Son utilité n'en reste pas moins extrêmement limitée. Cette polyvalence témoigne en quelque sorte de son impuissance à répondre à des cas plus complexes. Sa vétusté, le fait qu'il soit un véhicule réformé, en témoigne plus encore mais sa proximité avec le lieu de l'accident permet de faire peut-être les premiers gestes qui vont "réconforter", ou sauver, en attendant d'avoir des engins et des hommes plus compétents, plus spécialisés. Le VSAB, provenant d'un centre de secours, représente ce second niveau de compétence, ce second cercle concentrique qui permettra d'affiner la réponse proposée. Bien qu'équipé d'une petite valise de désincarcération, le VSAB, engin avant tout sanitaire, appartient au monde des corps, au monde des victimes. La présence d'une voiture qui retient prisonnière cette victime nécessite de greffer sur cette intervention un troisième cercle, un troisième espace territorial, le VSR, issu du centre de secours principal. Le VSR, avec tous les appareils qu'il contient, appartient au monde des machines : lorsque les sapeurs-pompiers du VSR ont rempli leur rôle, découpé le pavillon, la plage arrière du véhicule et le hayon, la victime appartient à ce moment aux sapeurs-pompiers du VSAB et aux médecins. Si la mission première des hommes du VSR est de désincarcérer la victime, ils peuvent cependant aider leurs collègues du VSAB à transporter la victime jusqu'à l'ambulance, le pompier change alors de monde et nous pouvons clairement, à travers le récit du chef d'agrès, percevoir ce passage d'un monde à un autre. Il quitte son gros blouson de cuir, son casque, ses gants de peau pour revêtir des gants de latex, il appartient dès lors, comme ses collègues du VSAB au monde du secours aux personnes, aux victimes : sa tenue, les objets qu'il utilise, en témoignent.

Cette construction concentrique n'est pas simplement une association d'engin (VTU + VSAB + VSR), c'est aussi une association de compétences. Seuls peuvent intervenir avec le véhicule de secours routier les sapeurs-pompiers qui auront obtenu un diplôme particulier (CFAPSR), ce qui n'est probablement pas le cas des sapeurs-pompiers des deux autres centres. On articule ensemble des hommes mais aussi des qualifications pour former la chaîne des secours. Tous les sapeurs-pompiers du centre de secours principal ne possèdent pas ce diplôme et ne peuvent en principe armer cet engin. Un armement comporte des outils, mais aussi des hommes possédant une certaine compétence qui leur permettra de se servir de ces outils.

Cette construction en étapes, et en cercles concentriques n'est cependant pas terminée. L'état de la victime nécessite probablement une intervention médicale. Il faut alors dépêcher sur les lieux d'intervention de nouveaux acteurs, (dont un médecin) qui puissent accompagner la victime dans le VSAB et ainsi le médicaliser. Les sapeurs-pompiers peuvent avoir recours au SAMU ou au médecin pompier mais le lieu de l'intervention est ici relativement loin d'un centre hospitalier universitaire ou régional. Le centre de secours principal est donc équipé d'un VRM (véhicule de réanimation) conduit par un sapeur-pompier.

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers.

Les sapeurs-pompiers évoluent sur un territoire : pour qu'un tel jeu d'articulation puisse être construit, il faut que cet espace soit maillé, et chaque centre de secours en constitue un noeud. A Paris, compte-tenu des difficultés de circulation, de la densité de la population, des risques à couvrir, ce

maillage est extrêmement dense, on compte plus de 68 centres de secours sur Paris et petite couronne. En 10 minutes, les sapeurs-pompiers doivent pouvoir être présents en n'importe quel point de l'agglomération. Les centres sont distribués dans l'espace en fonction de cette contrainte et forment une toile d'araignée serrée, chaque centre de secours peut ainsi apporter un appui ou des renforts.

Pour les sapeurs-pompiers civils, il en va autrement. La plupart des corps, limités à une commune, comptent un seul centre de première intervention. De plus, chacun de ces centres était sous l'autorité d'un maire, jusqu'à la réforme en cours de la départementalisation (Mai 1996)². Ces centres communaux gardent une grande part d'autonomie, ils ne constituent pas un ensemble homogène et unifié mais plutôt un saupoudrage sur l'ensemble du territoire. Dans certains départements français, la densité de centres de secours est extrêmement élevée. Être pompier fait partie d'une tradition locale : ainsi dans les départements de l'Est de la France et particulièrement en Alsace, on compte un très grand nombre de centres de secours, chacun de ces centres réalise un nombre peu important d'interventions et est faiblement équipé en matériel. D'autres départements, comme la Lozère, le Tarn-et-Garonne, comptent très peu de volontaires et de centres. Dans ce cas, il faut parcourir des kilomètres pour trouver un centre. La densité de population n'est certes pas comparable entre le Bas-Rhin et la Lozère mais dans ce dernier département, les touristes peuvent être nombreux en été, et les sapeurs-pompiers sont aussi chargés de protéger l'environnement, et notamment les forêts contre le feu. La création -en cours- de corps départementaux, sous la direction du directeur départemental des services d'incendie et de secours, est une tentative pour uniformiser à l'intérieur d'un espace ces différents centres de secours, pour constituer ce maillage du territoire.

Cependant, ce maillage n'est pas une fin en soi, ni une condition suffisante. Pour pouvoir armer un VSAB par exemple, il faut être titulaire d'un diplôme qui sanctionne une compétence, le CFAPSE (certificat de formation et d'aptitude aux premiers secours), pour pouvoir armer le VSR, il faut être titulaire du CFAPSR (certificat de formation et d'aptitude au secours routier). Sans ces engins, sans cette formation, les centres de secours peuvent rester des coquilles vides. L'obtention de tel diplôme demande un temps de formation toujours plus important qui n'est pas facilement compatible avec le statut de volontaires.

Certains sapeurs-pompiers volontaires, faute de temps, de disponibilité, ou en raison de leur âge, ne souhaitent pas préparer ces examens. Or, ces diplômes sont la condition minimum pour pouvoir disposer de ces engins. Lorsque de tels centres occupent une position stratégique dans la géographie d'un département, et si les sapeurs-pompiers de ce centre ne sont pas suffisamment formés et donc suffisamment équipés, ils constituent un maillon faible dans la chaîne de traitement de l'urgence. Les services départementaux d'incendie et de secours peuvent inciter les chefs de corps ou les maires à plus de compréhension, peuvent aller plus loin, et être à l'initiative de la création d'un centre pour combler le trou mais, en l'absence d'une départementalisation complète, leurs pouvoirs restent limités.

Ces centres de première intervention vieillissants n'attirent plus de jeunes sapeurs-pompiers. Ils se trouvent pris alors dans une spirale : peu diplômés, peu qualifiés, on ne leur accorde pas d'engins modernes et neufs, engins qui contribuent aussi à susciter des vocations, à susciter des passions, à attirer de nouveaux sapeurs-pompiers. Faute de jeunes sapeurs-pompiers, la moyenne d'âge d'un centre de secours peut être relativement élevée si on la compare aux sapeurs-pompiers de Paris. Ces centres de première intervention sont alors de moins en moins sollicités. Ils voient leur territoire fondre comme peau de chagrin, grignoté par des centres de secours périphériques plus importants, plus compétents ou plus dynamiques, qui, bien que plus éloignés, peuvent dans un temps comparable apporter les moyens appropriés pour le traitement d'une urgence particulière. "On ne peut pas se permettre de les voir disparaître, on ne peut pas se permettre, notre grande force c'est le maillage. Aujourd'hui, alors qu'on parle d'aménagement du territoire, il n'y a pas un maire qui veut voir disparaître son centre de secours mais malheureusement il arrive que des maires, des municipalités ne prennent pas les choses en main en disant voilà, pour être opérationnel, il vous faut telle et telle chose, je vous donne 2 ans, je vous donne 3 ans mais débrouillez-vous, faites en sorte que..." (capitaine volontaire). Pour construire ces articulations qui permettront d'aller au plus près du sinistre, il faut connaître "la fiabilité personnel et du matériel", l'état des forces, des moyens. Il y a quelques années

² Au terme d'un délai de 5 ans, en 2001, les moyens matériels et humains seront gérés par le Service Départemental d'Incendie et de Secours (SDIS).

encore, les demandes de secours arrivaient directement à la mairie de ce village qui se chargeait d'avertir les sapeurs-pompiers. Aujourd'hui lorsque l'on compose le 18, l'appel est reçu au Centre de Traitement de l'Alerte qui déclenche les secours. Le centre local perd ainsi le contrôle de l'appel.

Le chef de corps de M. (centre de première intervention) se souvient : "Dernièrement pour un feu de cheminée, la personne qui déclenche la sirène ici voit le véhicule de V. (centre de secours principal) passer, "c'est pas possible, bien qu'on fasse toujours vite, les voilà déjà partis !". C'était dans un lotissement, les sapeurs-pompiers de V. arrivent dans le lotissement, ils avaient le numéro, ils étaient arrêtés à se renseigner parce qu'ils ne connaissaient pas. Les sapeurs-pompiers de M. les dépassent et interviennent, ceux de V. arrivent 2-3 mn après. Quand ils ont vu M. passer, ils ont suivi mais ils ont bien senti qu'ils n'avaient pas besoin d'être là. Le Caporal qui a mené l'intervention a dit aux collègues de M., on n'a pas besoin de V., il faut faire en sorte qu'ils ne rentrent pas dans l'appartement."

Il peut donc exister une grande disparité entre les différents centres de volontaires. Certains pratiquent plus de 1 000 interventions par an, d'autres interviennent 30, 40, 50 fois dans le meilleur des cas, chaque année. Les premiers seront présents sur tous les types d'urgence, que ce soit pour désincarcérer un véhicule, pour éteindre un incendie ou pour secourir une victime quelconque. D'autres au contraire ne feront que certaines interventions, probablement les moins valorisées, les moins valorisantes, celles qui nécessitent le moins de compétences techniques et peut-être du matériel moins sophistiqué.

Dans l'exemple de désincarcération que nous avons présenté, les sapeurs-pompiers du centre de première intervention, pourtant arrivés les premiers sur les lieux auront en charge les tâches qui demandent le moins de compétences techniques (baliser la route, reconforter la victime) mais les chefs d'agrès du VSAB et du VSR et l'officier de garde prendront soin de les associer à ce travail parce qu'ils forment un élément de ce maillage, un élément de cette chaîne des secours. L'intervention ayant lieu dans l'espace, cette chaîne de secours se construit dans le temps, la proximité géographique constitue alors une ressource indispensable à l'ensemble du montage.

Les sapeurs-pompiers analysent la répartition de leurs forces sur le territoire, comme tout stratège : leur souci de la géographie, des plans, est constant et, là aussi, comme le dit Y. Lacoste, "la géographie, ça sert à faire la guerre". C'est en effet le meilleur outil pour mettre à plat le monde, visualiser les forces et les faiblesses et, grâce à cette seule opération, s'assurer un début de maîtrise sur son environnement, maîtrise déléguée au plan lui-même : car si sa représentation n'est pas assez fine pour indiquer la distance représentée sur la carte, cela peut se traduire en temps de déplacement variant du simple au double selon la qualité de la route. Le plan là encore peut nous trahir.

Le chef de corps découpe son espace en temps d'intervention. Il identifie les points limites : "il manque un maillon dans ce tissu, à cet endroit. Mais aujourd'hui, comment créer de toutes pièces un corps de sapeurs-pompiers ? Il en existait un il y a quelques années, qui a été dissous par manque d'antraine sans doute de la collectivité ou des sapeurs-pompiers. Et maintenant, on a un vide énorme. On compense par un appui mutuel rapide, puisqu'on est presque dans le délai qui nous est imparti, qui est vingt minutes d'intervention".

De la disponibilité des hommes

En milieu rural, d'autres types de problèmes se posent. Les sapeurs-pompiers volontaires, en général, ont une autre activité, ils travaillent parfois loin de leur domicile, il leur est donc difficile d'être présents dans le courant de la journée, aux heures de bureaux, pour pouvoir armer des engins qui doivent décaler 5 minutes après avoir reçu l'alarme. Le problème est devenu plus important depuis la disparition du statut de permanent (décret du 6 Mai 1988), qui permettait à certains agents communaux d'occuper des fonctions de sapeur-pompier. Pour faire face à ce problème de disponibilité, les centres de secours volontaires ou mixtes, c'est-à-dire professionnels et volontaires, peuvent recruter des étudiants qui disposent d'un temps conséquent et sont présents lors des vacances scolaires ou en fin de semaine. Ces étudiants sont en général demandeurs de formation. Certains d'entre eux préparent un diplôme universitaire de technologie, en hygiène et sécurité, dans l'espoir de devenir plus tard sapeur-pompier professionnel. Mais ces "jeunes" sont appelés à partir, à quitter le centre de secours après quelques années. Le "turn-over" est donc de plus en plus important : on ne verra probablement plus dans quelques années, comme c'est encore le cas aujourd'hui, des sapeurs-pompiers qui restent 20, 30 ans dans le même centre de secours.

Dans le département du Lot, le SDIS invite les chefs de corps à recruter des femmes pour pallier à cette difficulté. Le département compte environ 50 “pompières”, soit plus de 6 % des effectifs, ce qui constitue un chiffre plus qu’honorable dans cette profession très masculine. Ces initiatives ne permettent cependant pas de répondre globalement au problème de la disponibilité des volontaires, car il faut pouvoir être sûr de disposer de jour comme de nuit, en un temps qui reste court, des hommes ou des femmes qui armeront les engins. Il est toujours possible d’appeler 10 sapeurs-pompiers pour être certain que 4 d’entre eux seront présents. Mais une telle débauche d’énergie risque d’être préjudiciable au volontariat lui-même, car lorsque les 10 sapeurs-pompiers se présentent, haletants, au centre de secours, prêts à grimper dans l’engin, six d’entre eux ne trouveront pas de place. Il devient difficile dès lors de justifier son départ inopiné auprès de son employeur.

Certaines municipalités ont choisi de stabiliser un noyau dur de sapeurs-pompiers volontaires, choisis généralement parmi les employés municipaux. Ils occupent un véritable emploi à la municipalité, mais ont toute latitude pour décaler pendant leur travail. Certains d’entre eux pourront disposer d’un appartement au-dessus du centre de secours, ce qui leur permet plus aisément de tenir le délai de 5 minutes pour décaler.

C’est ainsi que se creusent des écarts entre territoires, non pas tant en raison des distances, de l’éloignement mais en raison de l’organisation sociale possible dans ces territoires. La zone de recrutement de la Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris s’étend à toute la France et le mode de fonctionnement permet à un bon nombre d’entre eux de continuer à résider en Province : leur lien au territoire parisien est avant tout fonctionnel. Les centres de secours professionnels situés dans les grandes villes ou les villes moyennes s’appuient sur des personnels qui peuvent changer d’un centre à l’autre en fonction de leur promotion. La plupart habitent sur place mais les nouveaux horaires permettent de plus en plus souvent d’habiter assez loin de la commune de rattachement, selon un modèle proche de celui de la BSPP. Les centres reposant sur les seuls volontaires doivent impérativement s’appuyer des sapeurs-pompiers travaillant et résidant sur place. C’est la société locale qui se mobilise ou qui délègue certains de ses membres pour ces tâches collectives : cet enracinement modifie nettement l’articulation entre les hommes et leur territoire. Aucun de ces sapeurs-pompiers n’est totalement interchangeable car d’une part le recrutement est difficile et d’autre part chacun possède une connaissance du terrain basée sur la familiarité (Thévenot), c’est-à-dire un lien personnalisé, issu d’une tradition comportant une longue histoire. Le passage à une articulation de type fonctionnel est sans doute l’enjeu essentiel de la départementalisation.

1.3. Articuler des compétences

Les secours à personne

(Extrait d'un de nos carnets de terrain)

Intervention pour personne à domicile, pour un relevage, sans autre précision. Nous allons très rapidement sur les lieux. en VSAB. Deux femmes attendent au pied de l'immeuble, elles indiquent que la victime est inconsciente. Les sapeurs-pompiers montent très vite avec l'oxygène et la trousse de secours. Le chef d'agrès mène le questionnement. Dans la chambre, nous découvrons une personne allongée par terre, on nous annonce qu'elle a 79 ans. Aussitôt les sapeurs-pompiers s'activent vigoureusement pour lui fournir de l'oxygène. Ils ont du mal à prendre son pouls. Une fois qu'elle est ventilée, le chef d'agrès se rend au téléphone pour appeler le SAMU. Le chef d'agrès insiste fermement au téléphone: "je vous demande de dire que la personne est inconsciente". (Il me dira plus tard que l'argument décisif pour cet appel au SAMU est "personne inconsciente", parce qu'il va falloir perfuser ou réanimer, ce que les sapeurs-pompiers ne peuvent pas faire). Les sapeurs-pompiers écoutent un membre de la famille leur indiquer que la patiente suit un traitement avec certains médicaments, qui n'ont pas l'air d'être significatifs pour les sapeurs-pompiers. Le conducteur descend chercher un brancard souple et une couverture pour préparer le transport.

Le SAMU arrive dans un véhicule blanc, type ambulance, équipé de matériel mais sans fonction de transport. Les deux personnes ont une boîte bleue et une boîte rouge identiques, du même format "boîte à outils" que celle des sapeurs-pompiers. Le médecin arrive en tenue blanche et porte des sabots, comme la plupart des anesthésistes, et le technicien porte le matériel. Un monitoring cardiaque est aussitôt branché. Le médecin s'installe à même le sol à côté de la femme et semble voir tout de suite le problème. Il demande des ciseaux que le pompier lui donne. Il s'établit une coopération assez étroite entre les 2 équipes, sans rôles complètement formels, à l'exception de celui du médecin qui a pris très clairement la direction des opérations. Le médecin redemande des informations à la famille et leur demande des précisions sur le médicament, "ah bon donc elle est cardiaque depuis longtemps". Elle avait des problèmes de tension artérielle, dit un membre de la famille qui lui explique qu'hier, ils ont donné les médicaments, mais comme elle ne les supportait pas ils les ont supprimés et lui ont donné autre chose. Il fait cette interview complète pendant qu'il prépare la personne.

Il n'hésite pas, il entaille complètement toute la chemise de nuit et met la victime pratiquement nue. Il lui pose ensuite le monitoring cardiaque qui maintenant va rythmer toute l'intervention de son bip bip permanent. Il lui pose une perfusion sur la main. Son assistant lui passe le matériel mais un des sapeurs-pompiers, le conducteur, va préparer la perf. Ensuite, c'est un autre pompier qui la tiendra, une fois posée. Le médecin propose de lui mettre un tube dans la bouche pour pouvoir lui faire une petite aspiration. Le médecin s'assoit calmement et déclare "ça y est, c'est prêt. Maintenant, on va pouvoir transporter". Le rythme a changé, il y a eu quelques gestes médicaux décisifs et efficaces. Maintenant il s'agit seulement de transporter en brancard souple. C'est le travail des sapeurs-pompiers qui vont se mettre à trois pour la déplacer et la mettre sur le brancard souple. La personne qui était inconsciente se met à gémir. Pendant tout ce temps, l'équipe est vraiment restée très concentrée, sans aucun bavardage. L'assistant SAMU, lui, part avec le matériel du SAMU. Deux sapeurs-pompiers portent la personne et le troisième ouvre les portes et guide ses collègues. Le médecin est parti téléphoner à nouveau, au SAMU ou à l'accueil médecine. On installe la personne dans le VSAB. Le médecin monte dans le VSAB. Son assistant va reconduire le véhicule du SAMU. Le convoi est relativement tranquille dans la mesure où la personne est ventilée. Le médecin fait l'aspiration, assisté de près par un pompier. Le chauffage est mis, la victime est couverte. Il y a très peu d'échanges pendant le transport : le médecin apprend qu'elle a 79 ans, il croyait qu'elle avait 73 ans, ça lui paraît être une information importante.

Arrivée au CHR. Le transport est fait uniquement par les sapeurs-pompiers, avec un transbordage sur un autre brancard qu'ils sont allés chercher dans le service. Le médecin du SAMU discute avec la surveillante puis avec un médecin : il transmet les informations qu'il possède et attend une intervention rapide du service des urgences. Mais ils semblent débordés et demande au médecin du SAMU de faire quelques gestes techniques supplémentaires en attendant. Celui-ci n'est pas d'accord et un débat de responsabilité s'ensuit. Les sapeurs-pompiers suivent ça de loin, un peu gênés. Les infirmières et aide-soignants coopèrent avec les sapeurs-pompiers pour placer la patiente sur un lit. Les sapeurs-pompiers s'en vont. Le SAMU récupère son matériel.

Le blanc et le rouge

Revenons sur le cadre légal qui permet de répartir et d'articuler les compétences entre "les blancs" et "les rouges".

Nombre d'interventions, comme celle que nous venons d'observer, nécessite une médicalisation. Le SAMU peut être demandé mais aussi des médecins-pompiers. Le découpage de l'activité entre les blancs et les rouges, entre le SAMU et les sapeurs-pompiers est parfois présenté comme très clair. Les sapeurs-pompiers interviennent dans l'espace public, sur les rues, les places, dans les gares, les galeries marchandes, les théâtres... Certains de ces lieux, un théâtre, un supermarché, une église peuvent être privés, mais ils reçoivent du public. Les Etablissements Recevant du Public, les ERP (une école, un magasin...) dans le jargon des sapeurs-pompiers, sont de leur compétence. Les sapeurs-pompiers ont pour mission générale de "protéger les personnes et les biens". Le risque premier auquel ils devaient faire face était l'incendie, mais, comme on peut le voir dans les bilans d'activité de tous les centres de secours, cette mission est aujourd'hui réduite, le secours et l'assistance aux personnes représentent l'essentiel du travail. Les sapeurs-pompiers sont pour une large part les secouristes de l'espace public. Mais, ils peuvent intervenir à domicile sur demande expresse du SAMU ou dans le cas de "prompt secours", qui introduit une dérogation vis à vis de cette division des espaces (circulaire du 18 septembre 1992) et qui introduit en même temps une notion porteuse de débats multiples.

La mission du SAMU est, quand à elle, médicale. (*en note*)L'article 2, du décret n° 87-1005 du 16 décembre 1987, la définit ainsi : "Les SAMU ont pour mission de répondre par des moyens exclusivement médicaux aux situations d'urgence. Lorsqu'une situation d'urgence nécessite la mise en œuvre conjointe de moyens médicaux et de moyens de sauvetage, les SAMU joignent leurs moyens à ceux qui sont mis en œuvre par les services d'incendie et de secours en application de l'article 16 de la loi du 22 juillet 1987 susvisée".

Voilà donc une nouvelle frontière SAMU/sapeurs-pompiers : la mission du SAMU est exclusivement médicale. Lorsque des moyens supplémentaires sont nécessaires pour ouvrir un ascenseur, désincarcérer une voiture ou lorsque la victime ne peut être "techniquée" et transportée directement parce qu'elle est tombée au fond d'un puits, coincée sous une motrice du métro, ou pendue au bout d'une corde, les sapeurs-pompiers sont alors demandés. A l'inverse lorsque les sapeurs-pompiers interviennent pour un cas qui semblait a priori bénin et qui se révèle plus complexe et nécessite une intervention médicale, le SAMU se déplace. Le monde blanc est essentiellement un monde centré sur les humains. Les opérations de "sauvetage", qui peuvent demander d'agir sur des machines domestiques et automobiles, des choses, des éléments naturels (un arbre, une rivière, une falaise), ne sont plus de sa compétence.

Ces spécialistes de l'urgence médicale et de l'urgence dans l'espace public sont donc amenés à se rencontrer et à travailler ensemble. (L'article 8 du même décret précise la nature de cette coordination). Le transfert d'appel ou la conférence téléphonique entre les centres 15 et 18 permettent d'articuler les moyens pour répondre le plus rapidement possible à l'urgence ou de réorienter un appel. Une circulaire du 18 septembre 1992 rappellera cette exigence d'interconnexion. Il faut cependant lire dans cette coexistence de deux numéros, la trace d'une histoire : les frontières institutionnelles sont toujours dominantes qui autorisent chacun à préserver son "marché" alors que la qualité du service et de la coordination supposerait, comme dans la plupart des pays européens, un numéro d'urgence

unique³. A Paris lorsque le SAMU ou l'ambulance de Réanimation des sapeurs-pompiers se déplace, il assure le transport de la victime vers l'hôpital. Le PSR, le PSE ou le FA ne sont jamais médicalisés, le simple transport et le transport médicalisé sont donc nettement distingués, les engins de premier secours ne réalisent, comme leur nom l'indique qu'un "prompt secours". Lorsque de nouveaux moyens sont nécessaires, ils s'effacent.

En province, les choses sont sensiblement différentes, le SAMU peut transporter le blessé dans un de ses propres véhicules, mais lorsque l'intervention a lieu relativement loin d'un centre hospitalier, un Véhicule d'Intervention Rapide (VIR) est dépêché pour médicaliser le VSAB des sapeurs-pompiers qui assurera le transport. Un médecin sapeur-pompier peut aussi réaliser cette médicalisation, comme dans l'exemple de la désincarcération, que nous avons décrit, et accompagner la victime à l'hôpital. Le VSAB est en quelque sorte modulable : seul, il assure des missions de secourisme qui ne nécessitent pas de médicalisation, l'éventail de ses missions est grossièrement celui d'un PSR ; si on lui ajoute un VIR ou un VRM, il devient un petit hôpital mobile. L'architecture intérieure du VSAB, à elle seule, illustre les potentialités de l'engin. Les matières plastiques, l'inox, l'aluminium, lisses, colorés, faciles d'entretien, créent un espace fonctionnel qui le rattache déjà au monde de l'hôpital.

Les missions respectives des sapeurs-pompiers et du SAMU semblent à nouveau ne pas souffrir d'ambiguïté, les sapeurs-pompiers réalisent le sauvetage et les premiers gestes de secourisme, le SAMU les actes médicaux. Écoutons un médecin du SAMU 93, rencontré sur une intervention, décrire les contours de l'activité de chacun : "on a un rôle médical, les sapeurs-pompiers ont un rôle de secouriste, et puis ils aident au brancardage, c'est surtout eux qui vont faire le brancardage, ils savent très bien brancarder les sapeurs-pompiers. En nous attendant, ils prennent le pouls, la respiration. Ils restent vraiment dans le secourisme, ils n'ont pas à toucher à ce qui est médical". Un lieutenant pompier de Paris ajoute : "on garde le commandement de l'opération mais la partie technique pure est aux commandes du médecin, le médecin demande ce qu'il veut, on va lui donner, que ce soit un hélico ou n'importe quoi".

La frontière semble nette, il y a les actes médicaux et les actes non médicaux. Mais la définition même d'un acte médical pose parfois problème. Prendre la tension ou poser une perfusion, est-ce un acte médical ou un geste de secourisme ? "Il y a justement une polémique en France, poursuit notre lieutenant, normalement le fait de piquer (une perfusion, ou un vaccin ou n'importe quoi d'autre), ou alors de prendre une tension, ce sont des actes médicaux, ou alors des actes sous la direction d'un médecin, les sapeurs-pompiers n'ont pas le droit de le faire. Il se trouve qu'à Paris nous sommes militarisés et que nous avons des règlements qui sont très fermes, on ne nous apprend ni à prendre une tension, ni à perfuser. Par contre ça se fait beaucoup en province : comme le médecin est long à venir sur les lieux, c'est utile que les sapeurs-pompiers sachent faire ça. Pour nous, à Paris, très honnêtement, comme le médecin est très rapidement là, ce n'est pas forcément nécessaire".

Les blancs contre les rouges

Les choses sont effectivement différentes à Paris et en province, et les choses ne semblent pas aussi simples que la définition de la mission de chacun pourrait le laisser croire, car d'autres intérêts que celui du seul malade ou de la victime sont en jeu.

"Le conflit est historique", explique le colonel Joël David, médecin-chef du Sdis d'Ille-et-Vilaine et inspecteur à la Direction de la Sécurité Civile (anciennement DSC, devenue DDSC, Direction de la Défense et de la Sécurité Civiles). "Après la seconde guerre, le ministère de la Santé n'a pas voulu prendre en charge le secours aux personnes qui a été transféré au ministère de l'Intérieur et à la DSC qui chapeaute les sapeurs-pompiers. Les accidents se multipliant, les sapeurs-pompiers étaient en première ligne : ils ont créé en leur sein des services de santé et de secours médical (SSSM) qui avaient notamment dans leurs attributions le sauvetage et la médicalisation des secours aux personnes. Or, le ministère de la Santé n'a jamais voulu reconnaître l'existence d'un service médical au sein des sapeurs-pompiers. Dans les années 60, il a voulu reprendre en main le secours aux personnes avec la création des premiers Samu-Smur, dont la loi de 1986 sur l'aide médicale urgente a

³ Précisons que ce numéro commun se met progressivement en place. Ainsi, en Ille-et-Vilaine, le 112 et les appels 15 et 18 émis depuis les téléphones mobiles sont dirigés vers le Centre Opérationnel Départemental d'Incendie et de Secours (CODIS).

assis la légitimité en leur attribuant la régulation médicale et en créant le numéro d'appel 15. Le conflit s'est amplifié, au plus haut de l'Etat, entre les deux ministères, la DSC et la Direction générale de la santé et, sur le terrain, au niveau des chefferies locales".(La Gazette des Communes, 16 septembre 1996).

Les urgences, ce n'est pas simplement un service, c'est "un marché en expansion et la concurrence est rude entre les secteurs publics, privés et les bénévoles. Des associations de généralistes ont été créées pour résister à l'hôpital public qui, extra-muros, par l'intermédiaire des SAMU ou SMUR, récupérait directement des patients au lieu d'attendre que le médecin de ville ne les envoie. Il est vrai que l'opinion est frappée ces dernières années par "l'offre mobile de soins médicaux"(Peneff.). Les conflits n'ont pas lieu uniquement entre les sapeurs-pompiers qui souhaitent garder la maîtrise de leur activité et le SAMU, la lutte est aussi intestinale entre médecins de ville et hôpital. La maîtrise des appels représente donc un enjeu d'importance car elle permet ensuite d'organiser et d'orienter les secours. Au delà de l'acte médical lui-même, les activités paramédicales qui gravitent autour de l'urgence, le transport des victimes par exemple, sont aussi des sujets de conflits. Si les ambulanciers se plaignent de la concurrence du service public, les sapeurs-pompiers soulignent que ces ambulanciers ne sont pas tenus d'être présents dans un délai de 10 minutes sur le lieu de l'intervention. De plus, lorsque la personne à transporter n'est manifestement pas solvable, les ambulanciers ne se déplacent pas et laissent le "sale boulot", (transporter un clochard, ou un "ivrogne") aux sapeurs-pompiers qui, eux, dans tous les cas, se déplaceront.

La nature de l'acte n'est pas le seul élément qui définit le rôle de chacun, le lieu de l'intervention est un élément à prendre en considération. Les sapeurs-pompiers interviennent dans des espaces publics, ou recevant du public. Pourtant, en suivant les sapeurs-pompiers civils ou militaires, nous sommes très souvent entrés dans des logements privés. Ces frontières paraissent difficiles à maintenir dans un département rural.

Maillage et rayonnement

Dans un département comme le Lot, les hôpitaux sont rares et éloignés, la topographie n'est pas favorable à un transport rapide. Compte tenu de ces difficultés, les VSAB sont très souvent médicalisés pour dispenser des soins durant le trajet si cela s'avère nécessaire. Le centre 15, récemment créé dans ce département rural, n'a pas l'entière maîtrise des moyens médicaux. En son absence, les sapeurs-pompiers ont appris à se débrouiller seuls, ils ont sollicité les bonnes volontés locales, et ont incité les médecins du secteur libéral à devenir sapeurs-pompiers pour encadrer ces transports.

C'est probablement dans les départements les moins équipés en structures hospitalières que les sapeurs-pompiers ont le plus de contrôle sur la médecine d'urgence. La permanence du service et le maillage du territoire sont leur force, ils sont enracinés dans le territoire, et même dans le terroir comme les médecins généralistes. Chaque médecin est potentiellement un médecin-pompier, chaque cabinet peut devenir un "poste avancé". Si ces médecins généralistes ne sont pas des spécialistes de la médecine d'urgence, ils peuvent assez rapidement le devenir. De plus, ils peuvent disposer de moyens techniques importants : le VRM est équipé d'un scope, d'un défibrillateur... qui pourront être greffés sur le VSAB. Le SAMU ne peut rayonner que dans un certain périmètre autour de son port d'attache, au-delà les délais de déplacement seraient trop importants pour pouvoir réellement porter secours.

Plutôt que de déployer des moyens humains et matériels énormes, onéreux, qui dans bien des situations ne se justifient pas entièrement, dès le déclenchement d'une alerte, il semble plus judicieux de construire une chaîne du traitement de l'urgence, qui fasse tout d'abord intervenir des moyens rapides et légers, même s'ils restent peu spécialisés, puis après avoir réalisé un diagnostic faire appel à des moyens supplémentaires et spécialisés. Les sapeurs-pompiers constituent ainsi le premier maillon qui dispose de la capacité de déclencher le niveau supérieur. Le déclenchement de moyens médicaux ne dépend dès lors plus seulement du témoignage de l'appelant mais d'un professionnel qui a appris à formater son message pour qu'un expert, un médecin-régulateur, puisse l'interpréter et prendre les mesures nécessaires.

"Le chef d'agrès, c'est les yeux du médecin, donc il lui donne un bilan de la situation, il lui fait un panorama de ce qu'il voit. Le médecin à distance pose certaines questions, pour affiner le bilan,

en disant “Très bien, tu évacues sur l’hôpital du secteur, moyens non médicalisés”. Et si c’est grave, si une personne a un arrêt cardiaque, on ne va pas discuter longtemps, “ je suis en présence d’une personne qui a un arrêt cardiaque à telle adresse, j’ai besoin d’une ambulance de réanimation”.

La guerre du feu

“Je crois qu’il faut aimer le feu pour être pompier, j’ai toujours eu une petite attirance pour le feu. Le feu c’est le truc, c’est le grand truc, c’est le truc vicieux, c’est le truc qu’on veut avoir. Si on devait faire un palmarès des choses les plus intéressantes, ce serait le feu. Je crois aussi que dans le secourisme, on arrive à être blasé, on fait tellement de trucs qui ne tiennent pas debout” (Sergent volontaire). Le feu, bien que représentant un faible pourcentage de l’activité, reste pour la plupart des sapeurs-pompiers, quel que soit leur statut, l’intervention reine. La faiblesse du nombre des interventions lui donne probablement un attrait supplémentaire : devenu rare, il est encore plus précieux d’y être présent. Le feu du Parlement de Bretagne à Rennes (4-5 Février 1994) restera probablement gravé dans les mémoires des sapeurs-pompiers de la région. Il constitue l’événement marquant d’une carrière faite de souvenirs exemplaires qui demain, alimenteront encore les conversations. Chaque département, chaque région, chaque “pays”, chaque corps de sapeurs-pompiers vit de la mémoire de ces grands événements qui, à eux seuls, justifient la présence des sapeurs-pompiers et suscitent l’admiration. Lorsque les sapeurs-pompiers prennent la plume pour écrire l’histoire de leur caserne qui se confond parfois avec l’histoire de leur ville, chacun des grands incendies constitue un jalon, une étape, un chapitre de l’histoire de la cité. Certains sapeurs-pompiers portent une véritable fascination pour le feu, quelques mauvaises langues diront que les sapeurs-pompiers les allument parfois eux-mêmes.

Pour nous qui sommes peu avertis, il n’existe que cette notion générale, “le feu”. Les sapeurs-pompiers, quant à eux, connaissent “les feux” car quel point commun y a-t-il entre un banal feu de poubelle, un feu d’hydrocarbures, un feu de bateau, un feu de forêt, un feu d’appartement ? Ces différents feux requièrent des engins différents, du matériel différent mais aussi des techniques particulières : “Les feux ce sont des manoeuvres très très complexes, personne, pratiquement personne ne peut deviner le cheminement d’un incendie, le cheminement des fumées, le cheminement des gaz chauds, quel gaz peut s’échapper pendant la combustion. Si ce sont des matières plastiques, des hydrocarbures ou une fuite de gaz. Il y a des endroits où il ne faut pas aller, il y a des endroits où il y a des explosions, il y a des endroits où il y a des risques d’électrocution, il y a des endroits où il ne faut pas mettre trop d’eau, mais dès que c’est un “beau feu”, on est fier d’être intervenu correctement. Là on se sent vraiment utile”.

Tous les feux n’ont pas le même attrait. “Le feu emmerdant, ça peut être un feu de cheminée parce qu’en général le feu de cheminée, le plus grand danger c’est que ça se propage aux combles. Il faut explorer le conduit, quand le conduit est droit, ce qui n’arrive pas souvent. Les feux les plus impressionnants, à mon goût, ce sont les feux de forêt, c’est très très impressionnant, on est tout petit à côté, il faut être à moitié cinglé d’ailleurs pour faire ça. Ca, oui, oui, oui, j’ai fait ça une fois, j’ai fait une campagne de feux de forêt, je tire mon chapeau aux mecs du Midi parce que, excuse-moi l’expression, mais il faut qu’il ait des c... C’est très très impressionnant, le feu de forêt, le feu de voiture c’est un feu banal par lui-même. Les feux de poubelle, c’est des “feux de merde” comme on appelle ça dans notre jargon” (Sergent Professionnel). Le feu de poubelle ou le feu de voiture ne donne pas le sentiment de l’utilité sociale, qui permet la reconnaissance du travail accompli. Ces feux ont d’autant moins d’intérêt qu’un certain nombre d’entre eux sont des incendies volontaires.

Chaque pompier établit son propre palmarès mais on retrouve néanmoins quelques constantes. Les sapeurs-pompiers qui ont pu participer aux grands feux dans le sud de la France parce qu’ils sont eux mêmes originaires de cette région ou parce qu’avec la Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris, ou en tant que sapeurs-pompiers saisonniers, ils sont partis en détachement dans le midi, en gardent un souvenir généralement marquant. Les moyens déployés sont extrêmement importants, l’appui des Canadiens donne au “chantier”, une allure extraordinaire. Le feu s’apparente alors à un combat où l’homme affronte les éléments naturels, “le succès ne tient pas à grand chose, c’est la rage, c’est la volonté de s’accrocher au terrain, de ne pas céder devant le feu, c’est peut-être une lance supplémentaire qui arrive brutalement à équilibrer le pouvoir calorifique du type de feu. Une fois que

les gars se sentent reprogresser sur le feu, là vous pouvez bourrer, bourrer derrière en voulant faire “du cuir”, ce n’est pas péjoratif. Vous les encouragez et les gars à ce moment là, ils s’accrochent, ils feront une poussée d’adrénaline pour une heure et demie de combat et au bout de 6 heures, ils seront très fatigués. Ils seront lessivés. A ce moment là, il faut prévoir des relèves, il y a relève d’attaque sur les gros feux, ça c’est le rôle du chef” (Lieutenant colonel BSPP). Ce combat prend des allures militaires, la forêt, l’entrepôt, l’immeuble deviennent un “champ de bataille”, le “théâtre des opérations”, parfois “le champ d’honneur”. La stratégie déployée, nous aurons l’occasion de le voir plus tard, est alors militaire. Le combat est une épreuve physique de longue haleine, c’est aussi un travail d’équipe, au coude à coude, un corps à corps. Le pompier n’affronte pas seul l’ennemi, il fait partie d’une équipe, d’un tout qui se déploie. Mais ce travail est à lui seul aussi un spectacle fait de gestes et d’objets, de couleurs et de bruit, l’uniforme devient un costume, les sapeurs-pompiers des acteurs, le lieu de l’incendie, un théâtre à ciel ouvert.

Cet ennemi s’éprouve, se sent, se voit. Le pompier le vit dans son corps : sous son casque muni d’un appareil respiratoire isolant (ARI), sous son cuir, il est trempé de sueur, il sent la morsure de la chaleur. Hier encore, de vieux sapeurs-pompiers pensaient qu’il fallait “manger de la fumée” pour apprendre le métier, pour apprendre le feu, aujourd’hui les sapeurs-pompiers sont beaucoup mieux équipés. Si les nouveaux casques dits “F1” protègent beaucoup mieux que les anciennes “gamelles”, le commandant M. observe qu’“on perd des notions de direction de bruit, c’est plus localisé. Il a un problème de visibilité qui est nettement rétrécie, et un problème de retour de vapeur. Il est beau, c’est le casque des sapeurs-pompiers de l’an 2000 peut-être, mais on stocke les émissions de vapeur. Ça nous chauffe plus les oreilles. On a une très bonne protection ce qui fait que l’on s’approche beaucoup plus, mais si on transpire, on se transforme en cocotte minute”. Pour combattre l’ennemi, il faut le sentir avec tous ses sens, car le feu est protéiforme, c’est à la fois la flamme qui se voit, la chaleur et la fumée qui peuvent se sentir. Le corps est alors un appareil de mesure, certains sapeurs-pompiers relèvent d’ailleurs légèrement leurs gants pour sentir sur le poignet la morsure de la chaleur. Paradoxalement, en effet, une trop bonne protection du corps peut devenir dangereuse, l’appareil de mesure n’enregistre plus le mouvement de l’ennemi, le pompier peut alors être pris au piège, l’ennemi n’est plus à l’extérieur mais à l’intérieur.

Le feu est aussi une mise à l’épreuve : “Le feu du Parlement de Bretagne, il n’y avait plus rien à sauver, mais enfin on met en place des trucs qu’on a appris, on se teste soi-même, “j’ai réussi ça, c’est bien”.” Les manoeuvres, les exercices, les entraînements inlassablement répétés, parfois durant ses jours de congés, prennent alors tout leur sens et se justifient mais la déception est d’autant plus grande lorsqu’on n’a pas pu en être. Si le feu est un “rift” comme on dit dans la profession, une bagarre, un combat, ce combat n’est pas toujours gagné. Lorsque le feu a fait de nombreuses victimes, lorsque malgré des heures d’effort l’usine est partie en fumée, le sentiment de la défaite est grand, il fera partie de ces interventions que l’on retient parce qu’“on n’a rien pu sauver”.

Feux Divers

En cet après-midi de juin, on comprend, donc, que l’émotion soit grande lorsque sonnent les bips annonçant le départ du Fourgon et de l’Echelle, on part pour un feu. L’émotion grandit encore lorsqu’au détour d’un virage, on aperçoit clairement le panache noir de la fumée qui se dégage d’un hôtel en réfection, situé dans le quartier de la gare, l’affaire est sérieuse !! Les sapeurs-pompiers de la ville ont encore en mémoire les nombreux incendies qui ces trois dernières années ont éprouvé durement le centre ville, détruisant surtout le parlement de Bretagne, fierté de toute une région, signe d’une indépendance passée (Dartiguenave et Sauvage). Ce feu n’a pas la même importance, mais les sapeurs-pompiers ne le savent pas encore.

Très rapidement les hommes ont revêtu leur tenue de feu, ont sauté dans leur engin, en route le chef d’agrès du fourgon étudie le plan, repère la borne d’incendie la plus proche, indique au conducteur l’endroit où il devra stationner son engin pour l’alimenter en eau, le chef d’agrès se remémore rapidement les tâches à accomplir, la répartition des rôles et donne quelques instructions aux hommes à l’arrière qui s’habillent, se casquent, s’équipent de leur ARI. Il ne faut pas perdre de temps, être prêt à intervenir, sous les ordres du chef d’agrès, dès que l’engin se sera arrêté. Elément de pression supplémentaire, les sapeurs-pompiers le savent, ils travaillent sous le regard admirateur, mais aussi parfois critique d’un public qui, à cet endroit, sera important, il ne faut donc pas rater son “entrée”. Ce public n’a finalement que peu de moyens de juger le travail des sapeurs-pompiers, il se

raccrochera donc à des impressions, à des impressions de spectateurs. Les sapeurs-pompiers doivent donner le sentiment de maîtriser les choses, il est important, lorsqu'ils sont sur place, qu'ils fassent quelque chose et qu'ils le fassent vite.

Nous avons pu observer lors d'une précédente étude (Boullier, Guillaudeux, 1994), le travail des pompiers de la SNCF qui, fort démunis en matériel, faisaient semblant de s'activer pour donner le change à un public qui n'aurait pas compris qu'ils ne fassent rien, cette inaction aurait été l'aveu d'une impuissance et donc d'une incompétence. Il est aussi important de gérer son image : le calme, la rigueur vestimentaire, la promptitude, la qualité de l'équipement matériel, mais aussi la propreté des engins, procurent un a priori favorable, la sensation de la compétence, "les sapeurs-pompiers sont là, ça va s'arranger". A l'inverse, des tenues dépareillées, des engins vétustes jettent le doute car, face à une situation urgente qui menace l'ordre du monde, les sapeurs-pompiers doivent donner le sentiment de l'hyper-organisation qui, d'une part n'est pas ébranlée par l'urgence et d'autre part permettra rapidement de rétablir l'ordre des choses. Des engins d'un autre âge, laissent donc présager des méthodes d'intervention dépassées, des tenues peu "uniformes", faites pêle-mêle de vêtements professionnels divers (pull, vareuse, chemise...) et civil (bleus de travail, chaussures de ville...) peuvent laisser croire, parfois à juste titre, que l'urgence a déjà désorganisé le travail des sapeurs-pompiers, ou pire encore qu'ils n'étaient pas suffisamment organisés pour se présenter vêtus "comme un seul homme". On comprend que la BSPP accorde une grande importance aux tenues et qu'un document spécial (BSP) régleme strictement le port et la composition de chacune d'elles.

Montée en puissance

Revenons à l'intervention. Le fourgon est suivi d'une échelle (EPA) et de la voiture du chef de garde, l'ensemble forme un "train d'engins" : FPT + EPA + VLC, qui constitue le départ normal pour un feu de ce type. L'ordre d'arrivée des véhicules est généralement celui là, le fourgon est la locomotive, il doit pouvoir entrer en action le plus rapidement possible pour contenir l'incendie, le chef de garde a un rôle de commandement, de coordination des moyens, il veillera généralement à ne jamais arriver le premier, car il n'a aucun moyen d'intervention. Le premier secours de la BSPP est sensiblement différent, il compte trois engins (PSE + FA + EPSA). Le nombre des hommes est ici plus important 15 contre 11, le chef de garde est aussi chef d'agrès du fourgon.

Compte tenu du lieu, de l'heure et de la nature de l'intervention, mais aussi du nombre des appels, les opérateurs du CTA, sous les ordres d'un officier, prennent l'initiative de faire partir un second train d'engins, en renfort, venu d'un autre centre de secours. Le nombre des appels constitue en quelque sorte un signe, un indicateur de l'ampleur du sinistre, car les passants, les agents de la gare SNCF voisine, ont vu eux aussi le panache de fumée. Nous avons maintenant deux fourgons, deux échelles, deux chefs de garde. Le chef de garde du secteur commande l'opération, il est le plus haut gradé, et il est aussi sur son territoire, à la différence du second chef d'agrès appelé en renfort. Il aura donc à traiter l'ensemble de l'opération, devra assurer le déblaiement et la surveillance du lieu lorsque l'incendie sera éteint.

Le matériel et les hommes peuvent être victimes d'une défaillance, d'un accident, il faut pouvoir les remplacer très rapidement sans que cet imprévu soit préjudiciable pour la suite de l'opération ; un troisième fourgon venu d'un troisième centre arrivera sur les lieux. Il faut aussi pouvoir secourir les hommes, soigner les blessures légères occasionnées par le feu, les conduire à l'hôpital : une ambulance appartenant à un quatrième centre se présentera à son tour en attente. Les hommes portent des Appareils Respiratoires Isolants qui les protégeront des fumées. Ces appareils sont d'une autonomie limitée, il faut pouvoir les remplacer : un engin équipé de nombreuses bouteilles d'air comprimé et d'un compresseur est à son tour demandé.

Chaîne de commandement

Plus on monte dans la hiérarchie, plus on s'éloigne du feu. L'angle sous lequel on regarde le sinistre est beaucoup plus large. Les "hommes de la cour" n'auront qu'une vue restreinte de l'événement, le conducteur "au cul" de son camion ne verra l'incendie que de loin, les sapeurs-

pompiers à l'attaque du feu auront pour champ de vision le cône d'eau dessiné par leur lance. Le chef de corps, quand à lui, veille au bon déroulement des opérations sans entrer dans les détails, son rôle est davantage d'assurer la coordination des moyens mis en œuvre, il constitue d'autre part l'interface entre "l'extérieur, "l'environnement" et le sinistre. Les sapeurs-pompiers évoluent sur une scène, dans un environnement, qu'il faut gérer. Cela peut être les médias qui demandent quelques éclaircissements, ou les élus. Cette chaîne représente un modèle théorique de commandement autour duquel sera construit l'intervention. Si à la BSPP ce modèle est probablement largement respecté, chez les civils, il n'est pas rare qu'il y ait quelques courts-circuits.

Devenus officiers, les sapeurs-pompiers décalent moins souvent, ils voient leur part de travail administratif devenir plus importante, ils ont certes des périodes de garde durant lesquelles ils prendront le commandement d'une intervention, mais elles restent somme toute assez rares. L'intervention, l'action est généralement le moteur de la "vocation" : on ne devient pas pompier pour rester dans un bureau, certains renoncent même à monter en grade pour pouvoir décaler plus souvent. Les officiers travaillant à l'Etat Major sur des tâches administratives ont vu eux aussi le panache noir. Piqués par la curiosité ils se sont présentés au CTA, qui se trouve dans les mêmes murs que l'Etat-Major, pour butiner quelques informations et donner quelques directives. De tels court-circuits sont difficilement imaginables chez les sapeurs-pompiers de Paris, les places de chacune des abeilles dans les alvéoles de la ruche sont plus strictement définies, des sanctions au besoin rappelleraient le rôle de chacun.

L'articulation des compétences ne se fait pas seulement "latéralement", au sein des sapeurs-pompiers ou à l'extérieur, elle se traite aussi verticalement sur le plan hiérarchique. La dimension traditionnelle de la hiérarchie, son effet de régulation de l'institution ne doit pas masquer la dimension fonctionnelle qu'elle possède, visible aussi bien dans les "petites" que dans les "grosses" interventions. Le travail spécifique d'un gradé se différencie par rapport au non-gradé ou au moins-gradé par cette capacité d'articulation précisément.

Le chef d'agrès sera celui qui gère les relations avec le CTA, qui prend les informations, qui parle à la victime : il traite avant tout les articulations avec les acteurs extérieurs alors que ses collègues vont gérer les relations avec les machines avec les corps. Mais il gère aussi les relations internes à l'équipe en attribuant les rôles en fonction des compétences et des circonstances. De la même manière, lors de l'incendie décrit précédemment, chaque officier qui intervient adopte une posture de coordination vis à vis d'unités gérées elles-mêmes par des personnels moins gradés. Le chef de corps, qui finit même par être sollicité, traite l'intervention comme un phénomène global dans ses relations avec un environnement physique et social. Chaque intervenant hiérarchique procure ainsi au collectif un méta-regard qui englobe et dépasse tous les autres : il est hors de question de faire à la place de chacun des subordonnés ou de jouer le style "tous derrière moi" du leader. Ce modèle de distanciation hiérarchique, sur le terrain lui-même, est sans doute ce qui donne aux sapeurs-pompiers leur grande capacité à produire des formes d'articulation nouvelles, à vérifier et à critiquer celles qui ont fonctionné. Cela suppose, bien évidemment, une certaine disponibilité de ces cadres.

1.4. Articuler des humains

Ces sapeurs-pompiers, si bien équipés, si entraînés et si bien commandés sont-ils autre chose que les cellules d'un organisme complexe bien programmé pour sa tâche? Le professionnalisme des sapeurs-pompiers pourrait en effet faire oublier leurs histoires singulières et plus encore celles des victimes qu'ils sauvent pourtant tous les jours. En réalité, c'est bien là que réside tout leur savoir-faire, dans cette façon d'articuler "l'humanité" des situations dans un cadre qui préserve "l'efficacité" de l'intervention. Les sapeurs-pompiers seront alors attentifs à ne pas se faire happer par les histoires terribles qu'ils peuvent vivre parfois: si la victime est aussi pleinement acteur de sa trajectoire (Strauss) et la co-produit, il faut cependant la garder à distance, à sa place.

Le corps des hommes

Il est 10h30, la sirène vient de retentir suivie de deux coups de buzzer, avertissant l'ensemble de la caserne, qu'un départ est imminent, le PSR est demandé au départ. Jean-Pierre est pompier à la brigade depuis onze ans. Il a fait son service à la brigade puis a signé un contrat de 5 ans, puis un second. A 29 ans, il fait presque figure d'ancien, les sapeurs avec qui il fait équipe ont des visages d'adolescents. Jean-Pierre est chef d'agrès, il traverse rapidement la cour carrée, ceinte de hauts murs, arrive au pas de course au poste de garde, il prend le message que lui a remis le stationnaire et consulte un plan mural, pour dessiner son itinéraire. Il grimpe dans l'engin qui se présente au poste de garde. La circulation, en ce début de mois de juillet, est encore dense. La conduite dans les rues de Paris est une vraie gymnastique. Tout en surveillant d'un œil la circulation, Jean-Pierre communique au CCOT (Centre de Coordination des Opérations et des Transmissions) pour signaler leur départ.

Arrivé sur le lieu de l'intervention, le conducteur gare son véhicule et restera à proximité. Le chef d'agrès, suivi d'un servant, valises en mains, se dirige vers un immeuble de plusieurs étages où un voisin attend les sapeurs-pompiers pour leur ouvrir la porte, protégée par un code. Le voisin précise au chef d'agrès que la victime bave, qu'elle tremble. Ces quelques informations anodines, permettent déjà au chef d'agrès de faire un premier diagnostic, il suppose une crise d'épilepsie. Lorsqu'il découvre la victime allongée par terre, convulsée, l'œil révulsé, ce qui au premier abord semblait être de la bave, se révèle être une poudre médicamenteuse. Jean-Pierre interroge le propriétaire de l'appartement pour réviser son diagnostic. Celui-ci lui apprend que la victime est sous traitement, sous dialyse et lui apporte un sachet de médicaments et une ordonnance. Il consulte en silence ces pièces à conviction, ces fragments de preuve, et tente d'élaborer un diagnostic plus fin, de réviser sa première appréciation. Il demande au sapeur-pompier qui l'accompagne de mettre la victime sous oxygène.

Après avoir fouillé dans les poches du blouson de la personne pour éventuellement trouver des indices, il prend la carte d'identité de la victime et demande au propriétaire la possibilité de téléphoner au médecin régulateur pour passer son bilan et demander des instructions. Il semble que la situation ne soit pas suffisamment urgente, pour nécessiter l'appel d'une ambulance de réanimation ou un véhicule du SAMU. Le médecin régulateur précise au chef d'agrès l'hôpital où doit être conduite la victime. Jean-Pierre demande alors au pompier qui jusqu'alors ventilait la personne d'aller chercher une chaise pliable dans l'engin, pour pouvoir transporter la victime. Le servant, qui est resté muet comme une carpe, attentif aux ordres de son supérieur, revient quelques minutes plus tard accompagné du conducteur et de la chaise. La victime est assise sur la chaise et descendue jusqu'à l'ambulance, elle est ensuite allongée sur le brancard, une couverture est posée sur son corps pour qu'elle ne se refroidisse pas. Pendant tout le trajet, le servant la maintiendra sous oxygène et contrôlera avec sa lampe électrique la dilatation de la pupille.

Lorsque notre équipe arrive à Bichât, le chef d'agrès va aux admissions pour inscrire la victime. Dans le même temps, le conducteur et le second pompier transfèrent la victime du brancard du PSR au brancard de l'hôpital, récupèrent un drap propre qu'ils plieront sur leur brancard, plient leur couverture, désinfectent le masque à oxygène, changent la bouteille d'oxygène qui a été utilisée, jettent les gants de latex. L'intervention est maintenant terminée, le PSR peut rentrer à son centre de secours s'il n'est pas sollicité pour repartir sur une nouvelle intervention.

“Facteur psychologique”

Une intervention ordinaire, si fréquente que les sapeurs-pompiers n'en gardent plus la mémoire. Le cadre préarrangé de l'intervention définit des rôles sans ambiguïté, d'un point de vue fonctionnel. La victime est avant tout un corps à transporter, à restaurer. Bref, pour tout cela, une articulation d'objets et de compétences semble suffisante. Pourtant, malgré ce cadre protecteur, d'autres dimensions peuvent faire irruption sur la scène : ce sont des humains qui se rencontrent et la souffrance, la détresse et la mort des victimes font écho en chacun des sapeurs-pompiers à une “commune humanité” d'un autre ordre que celle du monde industriel de l'efficacité. Il faut alors articuler des humains, dans toute leur singularité, selon toutes les “règles de savoir-vivre”, en tenant compte de tous les enjeux personnels. Cette préoccupation est celle de tous les services d'urgence, de soin, d'aide et le compromis entre la compassion et compétence, entre monde domestique du respect des personnes et monde de l'efficacité “industrielle”(Boltanski et Thévenot), n'est pas si aisé à trouver.

C'est d'abord la répétition qui jour après jour, permet de banaliser la souffrance. Certains sapeurs-pompiers diront qu'on s'habitue, on se “bétonne”, d'autres diront, au contraire, que “tu peux rien faire contre les sentiments humains c'est pas possible, heureusement d'ailleurs parce que ça serait morbide et on pourrait plus faire un travail comme ça. On ne peut pas rester de marbre toute sa vie c'est pas possible, parce que si on devient de marbre d'abord on est insensible à la douleur humaine je dirai même que dans une certaine mesure on n'est plus vraiment humain et que ça devient terriblement dangereux pour la profession parce que si on devient morbide faut changer de métier, y'a un facteur psychologique qui est à revoir”.

Comment tenir la douleur des autres à distance sans rester indifférents, hermétiques, sans devenir inhumains ? Car si l'on attend des sapeurs-pompiers une maîtrise technique, une maîtrise de soi, une compétence, leur capacité à s'émouvoir, à être sensible à la détresse, fait aussi partie de cette compétence. Le compromis est instable, chaque pompier y répondra différemment. Si, il y a quelques années encore, les jeunes sapeurs-pompiers apprenaient d'abord leur travail sur le tas, les sapeurs-pompiers suivent aujourd'hui une formation plus longue et obligatoire qui les prépare indirectement aux situations qu'ils pourront rencontrer. En acquérant un savoir technique, un vocabulaire “médical”, des objets de secourisme, ils dressent a priori une barrière entre eux et la victime, une grille qui permet l'action et l'analyse et qui filtre en même temps d'autres retours. L'utilisation, aujourd'hui fréquente, des gants pour toucher la victime, ou plus exactement pour ne pas toucher la victime, illustre ce souci d'éloigner les corps. Le corps n'est plus simplement le lieu des émotions, c'est un organisme, une “machine” sophistiquée dont ils connaissent quelques uns des mystères. Le corps médical leur rappellera cependant que leur savoir est limité.

Un officier volontaire observe que la formation est aujourd'hui moins théorique que par le passé. Les cours de secourisme tentent de plus en plus de mettre les stagiaires face à des cas concrets, de créer, de simuler des interventions. Le maquillage est parfois utilisé pour simuler des blessures ou des plaies. Il nous est précisé dans la revue *Le Sapeur-Pompier* (n° 856) que les objectifs du maquillage sont de “donner une apparence globale de l'accident (...) d'habituer les participants à la vue d'une blessure, de conserver leur calme devant une situation, d'agir rapidement et avec discernement (...)”. L'article est accompagné de photos couleurs particulièrement réalistes, véritable petit musée des horreurs. Le lecteur peu familier avec un tel spectacle ne peut que laisser paraître son trouble, sa gêne, son inexpérience.

La théâtralisation de l'accident permet de familiariser le pompier avec les plaies et les blessures. Devenues familières, elles perdent pour une part leur effet traumatisant : au contraire, elles deviennent même des indicateurs qui permettent de dresser un bilan. Le sang, la brûlure, l'hématome, la fracture sources d'émotion, sont ainsi détournés pour devenir des signes, des informations. Un commandant pompier professionnel souligne qu'il faut se “mettre le plus proche de la réalité, pour jouer à la fois l'effet de stress parce qu'il n'y a rien de pire quand on fait un exercice à froid et que l'on n'est pas stressé, on n'arrive pas à se remettre en condition et à s'imaginer ce qu'il va se passer donc c'est le premier point. Le deuxième point, c'est suffisamment proche de la réalité pour avoir le plus de problèmes techniques à résoudre. Quand il y a de nombreuses victimes, on doit savoir qu'il va en avoir dans tous les sens et puis ce n'est pas parce qu'elles crient qu'il faut se mettre dessus. Quand on est sur un feu, on sait aussi qu'il va se propager et qu'il y aura des effets ricochets, des risques d'effondrements, des victimes dedans, etc. donc il faudra faire des choix. Le but de la manœuvre

quand on fait des manœuvres c'est que le choix de la famille d'actions prioritaires soit bien ciblé et soit révélé tout de suite et que l'on ne soit pas perturbé par des actions mineures", par des éléments parasites, (les cris) peu significatifs d'un point de vue médical. La formation, les manœuvres, tentent de créer cette atmosphère stressante, de mettre en scène un climat pour préparer les hommes à une épreuve, la plus réaliste possible. Le pompier doit apprendre à gérer son stress, sa tension. Lorsque l'intervention est terminée, la pression retombe, la "dimension psychologique" refait surface d'autant plus violemment qu'elle a été contenue, maîtrisée. Il faut alors évacuer ses fragments d'histoires, en parler, en rire pour les oublier, pour que les images ne viennent pas vous hanter la nuit.

"De toutes façons, on s'en rappelle tout le temps, si vous voulez moi les images dures, je ne les garde pas, mais mon voisin du dessus il va nous réveiller la nuit, quand il va faire des cauchemars". Les images restent là, quelque part inscrites dans la mémoire : ce pompier volontaire lorsqu'il se promène sur les routes du canton, se remémore chacun des accidents, des feux auxquels il a participé, mais ce souvenir s'efface rapidement. Revenu du passé l'espace d'un instant à l'approche d'un carrefour, d'une ferme, le souvenir disparaît avec le paysage suivant.

Les sapeurs-pompiers civils ou militaires de Paris, Lyon ou Marseille, retiendront quelques interventions marquantes mais le nombre des interventions est tel qu'il n'est pas possible de se souvenir, de revivre à l'angle de chaque rue un accident vieux de quelques années. Le souvenir use le souvenir.

Le monde des sapeurs-pompiers est un univers d'hommes - les femmes y sont rares, quasiment absentes à la brigade des sapeurs-pompiers de Paris - fait de camaraderie, de "coup de gueule", de franche rigolade. C'est au "foyer" autour du flipper, du baby-foot, en regardant un match de foot, en buvant un verre que l'on retourne dans le monde des vivants, que l'on chasse ces blessés, ces morts trop lourds à porter. Mais cette convivialité bruyante, de joyeux drilles, n'est pas toujours compatible avec l'image de technicien que l'on veut être. L'alcool, ciment de ces amitiés masculines, a progressivement disparu des casernes. La consommation est réglementée, des sanctions peuvent tomber si l'interdit n'est pas respecté. Les sapeurs-pompiers civils tentent de se défaire de cette image folklorique du pompier, "bon gars" et bon vivant qui a fait le succès de la profession.

"Pendant l'intervention, on est occupé, en plein travail, c'est après qu'on y pense, une intervention dure, genre secours routier une bonne partie de la journée, on arrive à oublier, on discute, on blague, mais la nuit, on boit un coup, on prend un petit café, on retourne se coucher, c'est fini". Aujourd'hui, la gestion du stress et des traumatismes psychologiques créée par des interventions difficiles est confiée, parfois, à des psychologues. Il est intéressant de constater qu'au moment où l'alcool disparaît des casernes, le psychologue entre dans les centres de secours.

"La bonne victime"

Toutes les victimes, les malades ou les patients ne sont pas identiques. Ils peuvent ne pas souffrir des mêmes maux, mais ils peuvent aussi entretenir un rapport différent avec le pompier, l'infirmière ou le médecin. La "bonne victime" (Boullier et Guillaudeux) doit savoir aider le pompier ou l'aide-soignante, ne pas trop se plaindre, savoir contenir sa douleur, alléger le travail des secours, faire confiance. Il n'est pas rare que la victime tente d'aider les sapeurs-pompiers dans leur travail, s'excuse pour tant de dérangement, se justifie, à quoi le pompier, bon prince, répond "ce n'est pas grave madame, on est là pour ça". La "victime" qui par ses cris ameuté la foule sera rapidement sermonnée par les sapeurs-pompiers, on l'invite fermement à plus de pudeur, à respecter les convenances dans une situation publique. Les sapeurs-pompiers seront d'autant plus fermes que le public peut sortir de son mutisme et remettre en question leur travail, le lieu du sinistre peut rapidement devenir un tribunal. La personne apprend, si elle ne le sait déjà, à tenir son rôle, à jouer la victime, sans quoi on lui rappelle les règles du jeu. J. Peneff note que pour le personnel hospitalier, "le mauvais client est celui qui se plaint continuellement de la longueur de l'attente, qui pose des questions sur les raisons du retard, qui demande des choses interdites ou déconseillées (...) celui qui se laisse aller, s'endort, alors qu'il faut rester éveillé, ne parle pas qu'en il est interrogé, bref qui ne fait aucun effort de participation"(Peneff, 1992).

Glissement

Si les sapeurs-pompiers veillent à maintenir une certaine distance avec la victime, celle-ci peut être modulable, variée en fonction de la situation, de la gravité, de l'urgence, mais aussi de la personnalité de chacun des sapeurs-pompiers. Un petit mot d'encouragement, une main secourable qui se pose sur l'épaule, un regard, la rencontre entre le pompier et la victime est faite d'autant de petits gestes imperceptibles, furtifs, qui rapprochent, qui apaisent, qui calment. Certains sapeurs-pompiers demandent le prénom de la victime pour rassurer une petite fille bloquée dans un ascenseur ou maintenir éveillé un homme qui a fait une tentative de suicide aux médicaments. Si le pompier se rapproche de la victime, il n'endosse pas pour autant sa souffrance : "Je ne me mets pas à la place de la victime, on fait tout pour que la victime souffre le moins possible moins longtemps, lui parler au maximum, toujours garder ce contact là, mais y'en a qui vont vous tenir la main pendant toute la désincarcération, ils ne vous lâcheront pas, mais bon c'est là aussi le lien, le maillon qu'il faut pas qu'on laisse tomber, jamais je me suis dis, tiens elle a la jambe cassée là, ça doit faire mal là, on a autre chose à penser, plus prenant et plus important que ça".

Paradoxalement, lorsque l'intervention est plus grave, lorsque la vie est en danger, l'intervention devient plus technique, les hommes sont avares de paroles, les gestes se succèdent dans un silence de cathédrale, le lien est faible. Si les sapeurs-pompiers apprennent à contrôler cette distance avec la victime, dans certains cas la carapace se fend. Lorsque des enfants sont victimes d'un accident, le plus endurci, le plus blasé des sapeurs-pompiers éprouvent un sentiment de malaise. J. Peneff a déjà observé cette situation dans les services d'urgence des hôpitaux. L'exercice de la profession demande un "travail de maîtrise de soi", mais, bien que préparé à de telles interventions, le pompier peut lentement glisser, se laisser absorber par la victime. Écoutons ce témoignage que nous avons choisi de ne pas couper pour lui conserver son caractère dramatique.

"Une femme de 27 ans était incarcérée dans une mini Austin, elle avait le moteur sur les genoux, il y avait une grosse "désincar" à faire, on l'a donc "techniquée" dans la voiture, on l'a perfusée etc... La désincarcération a duré deux heures, ça été particulièrement pénible et la première chose qui m'a frappé c'est que pendant toute cette intervention, la jeune femme était consciente, elle m'a tenu la main pendant toute l'intervention. J'étais dans la voiture avec le toubib, elle m'a raconté, je me souviens encore de son nom, elle allait voir son petit copain, son fiancé. On a discuté, elle m'a tenu la main, on a discuté pendant 2 heures pour éviter qu'elle sombre dans l'inconscience. Bien sûr on avait commencé à lui donner des anti douleurs et les autres ont découpé la voiture, on l'a sortie de la voiture, on l'a mise dans l'ambulance médicalisée et pendant le transport à l'hôpital, elle a commencé à sombrer parce que le fait qu'on la sorte de la voiture, elle était plus dans la même position en fin de compte. Il y avait une compression qui s'est relâchée, ça a fait un afflux sanguin, on est arrivé à l'hôpital,, on avait demandé le bloc directement.

Ma soeur est infirmière anesthésiste et elle était justement de garde au bloc. On a mis 1 h 30 pour la transporter, en roulant tout tout doucement, on ne pouvait pas faire venir l'hélico parce que c'était de nuit, on a fait venir du sang. Pendant toute cette intervention, elle ne m'avait pas lâché la main, on est arrivé au bloc elle m'a dit, "merci à tout à l'heure". Je revois ma soeur le lendemain, elle me dit qu'elle est restée 9 h sur le billard, les deux fémurs, le bassin cassés.

Trois jours après, elle m'apprend qu'on a dû la réopérer parce que son état s'était aggravé, son coeur avait lâché, elle était morte sur la table d'opération. Et à ce moment là, je me suis remémoré toute l'intervention et là les nerfs ont lâché et j'ai éclaté en sanglots". "J'ai craqué 3 fois sur intervention ou juste après l'intervention, deux fois c'était une jeune femme, une fois c'était un bébé. Faut pas se leurrer, on est humain comme les autres, c'est pas parce qu'on porte un uniforme sombre qu'on n'est pas réceptif au malheur des gens. Y'a un compromis à trouver, voilà le problème et c'est pas facile parce que à la limite t'es faible, il faut pas en faire une affaire personnelle, et ce soir là je m'en suis fait une affaire personnelle, parce qu'elle m'a raconté toute sa vie elle m'a tenu la main toute l'intervention, on se tutoyait pendant l'intervention, j'avais l'impression à un certain moment d'être son frère, et le problème c'est qu'il ne faut pas personnaliser, et c'est pas facile, tu es très faible".

La règle du travail des sapeurs-pompiers veut que les histoires des victimes s'arrêtent pour eux à la porte de l'hôpital : lorsque cette règle est par hasard enfreinte, toute l'intervention est vécue à nouveau, ressassée, avec sa douleur. Ce contre-exemple montre bien l'importance pour les sapeurs-pompiers d'une division du travail stricte : leur rôle est de transporter le plus vite possible avec les

gestes de survie adaptés des victimes qu'ils vont confier à d'autres. Leur relation avec la victime sera brève. Les sapeurs-pompiers ne travaillent, dans le secours, que sur des histoires courtes.

Jamais, ils ne connaîtront les problèmes liés à la gestion d'une "trajectoire d'un patient"(Strauss) que connaît le personnel hospitalier. La barrière doit être étanche, ce qui leur permet de traiter toutes les interventions sur un mode plus fonctionnel et selon un modèle plus général : les complications, les particularismes surgissent en effet d'autant plus que l'histoire est longue.

Cette position est totalement différente dans le cas de l'incendie. Dans ce cas, les sapeurs-pompiers ont le monopole de l'intervention, ils sont les seuls spécialistes et, de ce fait, ils traitent chaque incendie jusqu'au bout (surveillance de plusieurs jours quelquefois, nettoyage, déblaiement, etc...). Ils entrent dans des histoires longues, qui induisent une responsabilité d'un autre ordre et un engagement dans la situation d'un autre niveau : le risque est plus grand dès lors de mobiliser des affects, des attachements personnels, mais, dans le cas des incendies, il ne s'agira le plus souvent que de bâtiments. Le traitement d'histoires courtes protège des "retours d'affects". Mais la division du travail sur place et l'engagement dans l'action y contribuent aussi. La vision fragmentée de la scène protège les sapeurs-pompiers des "pièges de la compassion". Elle leur permet de construire un certain "détachement moral" (Peneff).

Dans l'action

Les sapeurs-pompiers n'ont pas une vision panoramique de l'intervention. Concentrés sur leur travail, ils perçoivent un bras, une jambe, un corps, l'élément d'un puzzle mais rarement l'ensemble du sinistre. Le rôle qu'ils ont à tenir oriente leur regard, délimite leur champ de vision, focalise leur attention. Nombreux sont les sapeurs-pompiers qui après avoir découpé le toit d'une voiture avouent qu'ils seraient incapables de préciser la marque du véhicule. La scène perd ainsi son aspect spectaculaire, l'horreur se dilue dans le détail. La scène perd de sa réalité, le pompier n'a retenu qu'un fragment d'une histoire. En allumant sa télé, le soir il redevient spectateur et découvre ce que d'autres ont vu avant lui sur le bord de la route, mais l'accident est déjà loin.

"Il y a certaines images au début c'est assez dur à voir, mais après on ne se fixe plus que sur son champ de vision, on sait qu'on a ça à faire, et puis je ne vais pas aller regarder au dessus, au dessous, c'est pas moi qui en suis responsable, c'est mon collègue. On a jamais une vue globale comme quelqu'un qui assiste à un accident qui a une vue globale des choses et qui est complètement impuissant, nous on a un petit détail à voir, et on ne s'attarde pas, les gens qui sont sur un accident font tous du voyeurisme, ils restent regarder comme ça, nous on s'attarde pas, on ramasse, on part, on ne reste pas discuter"

Les officiers responsables de l'intervention ont, quant à eux, un champ de vision plus important pour pouvoir coordonner les moyens. Plus on monte dans la hiérarchie, plus l'angle de vision est large, on "prend du champ" progressivement pour avoir une vue générale. Lorsque l'on demande à un jeune sapeur-pompier s'il n'est pas trop dur d'intervenir sur un sinistre où les victimes sont nombreuses, il nous est bien souvent répondu : "on a quelque chose à faire". D'autres soulignent qu'"on intervient en équipe donc c'est complètement différent, et on arrive pas comme vous, vous allez arriver sur une route, vous allez voir un accident, nous on est appelé on sait qu'on part, et on faire notre métier, on va avoir à faire des gestes bien particuliers, bien précis, donc c'est comme un chirurgien qui intervient en salle et si vous assistez à une opération, ça va être complètement différent, parce que vous n'avez rien à faire, vous regardez donc c'est vrai que vous regardez quelqu'un se faire découper la jambe, c'est complètement différent alors qu'on sait exactement ce qu'il faut qu'on fasse, comment va être orchestré le boulot".

L'engagement opérationnel (une action à caractère technique) permet de canaliser la compassion. Le pompier est tendu vers un but, il concentre son attention sur les gestes qu'il doit faire, son esprit n'a pas le temps de vagabonder, il n'a pas le temps de discuter, de s'émouvoir. Le travail forme un écran entre lui et la victime : "on est obnubilé par l'intervention, on ne se met pas dans la peau des personnes, on pense aux gestes qu'on va faire, on est pris dans l'action, on réfléchit vraiment au travail qu'on a à faire, on fait pas de sentiment. Après quand on a dégagé la victime, on est plus calme, on sait que la personne est déjà en condition, on se pose des questions après, sur le coup non". A la différence du spectateur-témoin, les sapeurs-pompiers savent approximativement comment va se dérouler l'intervention, son évolution n'est pas pour eux un objet d'étonnement, ils ne vivent pas la

tension, le stress que peut connaître le témoin face à l'incertitude. Au contraire le travail calme fait taire le stress que l'on peut ressentir lors du déplacement, lorsque l'on ne fait rien.

“J'en ai parlé justement avec du personnel médical, à partir du moment où la personne met sa blouse, comme le médecin, il est dans son cabinet (...) elle se dit personne d'autre que moi ne va le faire donc je dois le faire, vous voyez on se met dans un état différent”.

Chapitre 2 Mettre en forme

Introduction

La réussite d'une opération dépend d'une multitude de facteurs, dont la rapidité d'exécution est l'élément le plus connu et le plus visible. Les sapeurs-pompiers sont tenus d'être présents sur les lieux de l'intervention dans un délai très court. La sirène, le gyrophare, la rampe que l'on descend ont contribué à façonner l'image de la profession. L'urgence semble se résumer à la vitesse. Le public est donc surpris lorsqu'il voit sur le bord d'une route, sur une place, une Ambulance de Réanimation, un VSAB rester plus d'une heure sur le lieu du drame, les choses paraissent terriblement longues, pourquoi faut-il attendre le VSR pour découper une voiture, pourquoi les choses semblent-elles aller si lentement alors que la situation est visiblement urgente ? Il y a moins d'une vingtaine d'années, "on partait vite, on allait vite, on mettait les victimes sur un brancard, c'est à peu près comme au foot, le ballon, vous ne le gardez pas longtemps, vous le repassez à quelqu'un d'autre et après il se débrouille. Et là, c'était un peu ça, on gardait le blessé le moins longtemps possible, on l'emmenait à l'hôpital et puis après... s'il n'était pas mort pendant le transport !!! Alors que maintenant c'est le contraire, on fait la désincarcération tranquillement, le SAMU vient sur place, conditionne la victime, une fois que c'est conditionné, on peut transporter à 20 à l'heure, 30 à l'heure, pas plus" (Commandant). Pour ce type d'intervention, le départ est aujourd'hui toujours aussi rapide mais le traitement même de l'intervention et le retour ont changé. L'urgence n'est plus simplement synonyme de vitesse, c'est aussi une capacité à déployer des moyens matériels et humains adaptés sur le lieu du sinistre, mais de plus à coordonner ces moyens, qui peuvent appartenir à des centres, à des institutions différentes. L'hôpital sort de ses murs, pour aller à la rencontre de la victime, le travail médical a déjà commencé sur le bord d'une route, il se poursuivra dans l'engin.

Le feu n'est pas transportable ailleurs, mais il existe une multitude de feux, l'apparition de nouveaux matériaux ou produits traités à échelle industrielle a diversifié les feux. Cette diversité peut demander des engins, du matériel approprié, il faut donc pouvoir dimensionner, adapter, articuler, là aussi, les moyens mis en alerte en gardant le souci constant de ne pas démunir complètement des centres de secours ou des secteurs géographiques. Le travail sur l'urgence est devenu plus complexe, il ne s'agit plus simplement d'aller vite, il est nécessaire d'imaginer des sinistres potentiels, les moyens qui leur correspondent pour les contenir et de dépêcher ses moyens venus de différents horizons en tout point d'un territoire national. Une telle alchimie ne peut être improvisée, elle demande un travail en amont de l'intervention pour "pré-voir" les interventions, pour les décomposer, et préparer les éléments nécessaires à leur traitement. Il est d'autre part indispensable de connaître, à tout moment, la disponibilité des hommes, des engins et du matériel, de connaître l'état des forces, le nombre et la qualité des maillons, que l'on pourra engager, enchaîner.

Tout ce formatage de l'environnement en fonction de sinistres et d'interventions éventuels constitue désormais une part importante du travail des sapeurs-pompiers. C'est un travail de mise en forme, un "investissement de forme" (Thévenot) qui ordonne des pans entiers d'une profession et même d'une ville aux exigences de la sécurité incendie et de l'intervention. L'étonnante capacité des sapeurs-pompiers à contrôler une situation de crise tient avant tout à ce montage préalable des informations, des hommes, des bâtiments et des scénarios d'intervention. Ce travail souvent peu accessible au grand public et beaucoup moins spectaculaire, sera examiné successivement dans les domaines de l'information, de la formation, de la prévention et de la prévision.

2.1. Information : une base de données, un réseau, une expertise déposée

• Le 18

Ce travail en amont de l'intervention nous pouvons, déjà, le saisir au CTA (Centre de Traitement de l'Alerte) en province, au CCOT (Centre de Coordination des Opérations et des Transmissions) à Paris, qui écoute en permanence, de jour comme de nuit, les appels au secours, qui reçoit les appels du 18, et qui sera ensuite chargé de mettre en alerte les centres de secours. Il faut quitter les engins, pour essayer de comprendre ce qui se passe quelques minutes avant que les bips ou la sirène ne sonnent, pour comprendre comment s'élabore la chaîne de l'urgence, se gèrent les engins et les hommes.

Pompier j'écoute

- "Pompiers de Rennes, j'écoute".
- "Bonjour, il y a une petite fille qui vient de se faire renverser juste devant le centre commercial Italie".
- "Qu'est-ce qu'elle a exactement ?"
- "Je ne sais pas, elle s'est fait renverser, il y a des gens autour, je suis tout de suite venu téléphoner de chez moi".
- "D'accord, on fait le nécessaire".
- "Merci, au revoir".
-
- Le sapeur-pompier raccroche le combiné, quelques secondes plus tard le téléphone sonne à nouveau...
- "Pompiers de Rennes, j'écoute"
- "Allô, je suis bien chez les pompiers ?"
- "Oui, bonjour Madame."
- "Il y a eu un accident, là, face à Intermarché."
- "Au centre commercial Italie, qu'est-ce qu'il y a eu ?"
- "C'est une moto, le gars est par terre".
- "Vous avez des précisions sur l'état de la personne ?" - "Non, non, non, j'habite au 5ème".
- "Bon, on fait le nécessaire, je vous remercie."

Tout en écoutant le témoin, le pompier, au CTA, pianote sur son ordinateur, indique le lieu et l'adresse de l'accident, les coordonnées téléphoniques du témoin. Le logiciel sur lequel travaille le pompier contient de longues listes d'accidents, de sinistres, de catastrophes, de drames divers, résumés en phrases lapidaires, "gros animaux", "ascenseur", "feu avec explosion", "feu de forêt risque normal", "secours à domicile"... Il devra choisir parmi cette liste d'énoncés celui qui correspond le mieux au cas présent. Lorsque le CTA a reçu un appel pour libérer la petite prisonnière d'un ascenseur, le pompier a sélectionné sans nul doute : "ascenseur".

"Une petite fille vient de se faire renverser..." est une indication suffisante pour "faire le nécessaire". Le nécessaire consiste dans un premier temps à choisir la catégorie dans laquelle on va glisser l'information donnée par le témoin. Ce n'est certes pas un feu, pas un "gros animaux", c'est une opération de secours, mieux, de secours sur la voie publique (SVP 1 secours voie publique), l'information est validée, l'imprimante est déjà en marche au centre de secours, un ticket s'imprime, les bips sonnent. Notre pompier demande au témoin "qu'est-ce qu'elle a", "vous avez des précisions sur l'état de la personne". Si le cas est sérieux, il choisira alors l'option "secours voie publique grave" qui fait partir des moyens plus lourds. A chaque sinistre référencé correspond une liste d'engins et

d'hommes. Cette liste d'engins constitue l'armature de l'intervention. Lorsque plus de 40 personnes ont appelé le CTA pour signaler un feu dans un hôtel, dans la catégorie "feu", l'opérateur a choisi "feu important" qui correspond à 2 FPT + 2 EPA + 1 VSAB + 1 FPT 1 + 2 VLGC (chef de garde) + VLOG.(officier de garde). "Une petite fille vient de se faire renverser..." peut être traduit ainsi : "secours voie publique" = VSAB.

Ce logiciel n'est qu'une aide à la décision, le pompier peut toujours ajouter, enlever des engins, pour mieux répondre à la demande. Ce traitement informatique de la mise en alerte permet d'apporter des réponses standards à des interventions types. Le sinistre perd de sa contingence, il a été pensé, décomposé par séquences, par étapes, par phase de travail, chacune de ces phases nécessitent des engins particuliers et des hommes. Ces séquences sont mémorisées et intégrées dans une machine qui sera chargée de traduire un énoncé en code engin. Des types d'engins ont été sélectionnés, un VSAB, un PSE ou un fourgon qui permettront de répondre au sinistre. Mais l'information est encore trop vague, il faut pouvoir définir un lieu de départ, généralement un centre de secours et un lieu d'arrivée, le lieu de l'intervention. Ces deux points devront se trouver en général sur un même secteur géographique : pour pouvoir tenir les délais, ce sont ces engins de ce centre qui seront demandés en premier lieu. Mais les engins sont comme les hommes, ils ne sont pas toujours disponibles parce qu'ils sont déjà en intervention, parce qu'ils sont en réarmement ou chez le mécanicien. Le traitement immédiat de l'urgence doit s'accompagner d'une connaissance instantanée de l'état des moyens. Les hommes, les engins, les points d'eau ("hydrants") indisponibles doivent être connus, le cumul d'informations approximatives pourrait devenir catastrophique. La machine, servie par des humains, "connaît" la composition exacte de l'organisation à un instant T, ce qui n'est pas le cas des hommes : elle peut proposer les combinaisons, les articulations, les plus appropriées à un modèle d'intervention théorique, situé en un lieu particulier. Le pilotage de l'intervention est en quelque sorte assisté par ordinateur. Les différents paramètres à prendre en considération ont été définis au préalable : compte tenu des éléments disponibles, quelle est la solution la plus adaptée ? Pour qu'un tel système puisse marcher, les informations doivent être actualisées en permanence, la liste des hommes de garde est saisie, les engins indisponibles sont signalés au cas par cas. Pendant chaque intervention, les chefs d'agrès transmettent leur état au CTA ou à leur centre : "départ / présentation (arrivée sur place) / disponible (après hôpital par exemple) / rentré" ou encore "maître du feu" sur un incendie. Toutes ces données sont entrées immédiatement dans le système ("mise à jour") qui possède ainsi un état exact des forces disponibles, de leur localisation.

Construire un territoire

Un tel système permet de gérer une multitude d'hommes et d'engins sur un espace défini. Les centres de secours d'un même corps ou de corps différents peuvent s'apporter un appui mutuel qui permet tout à la fois de répondre à la demande et de maintenir une couverture opérationnelle minimum. On ne raisonne plus ici au niveau communal, mais intercommunal ou départemental, l'espace s'est en quelque sorte dilaté. "Avant c'était vraiment local, lorsqu'il y avait un feu, le directeur départemental n'était pratiquement pas au courant. L'appel arrivait à la gendarmerie locale, on appelait les pompiers, ils se rendaient sur les lieux, ils éteignaient leur feu, ils rentraient à la caserne, quand les risques ont commencé à augmenter on s'est dit, il faut appeler la commune voisine et puis après on s'est dit, il faut organiser un petit peu tout ça, il faut qu'il y ait un point de passage unique" (Commandant). Ce point de passage unique permet de canaliser les appels, il est aussi le centre d'un nouvel espace. Le numéro d'appel 18 converge vers ce centre et tisse une toile dans laquelle sont insérés les centres de secours, un nouveau territoire se dessine.

Le souci de la BSPP n'est pas le même, car la brigade forme une unité, un ensemble homogène qui couvre un vaste espace. Avec 7 000 hommes, c'est le plus gros corps de France. Chacune des casernes, des compagnies, des groupements constitue l'élément d'un tout, et le CCOT (Centre de Coordination des Opérations et des Transmissions) permet d'interconnecter ces différents éléments. Chez les civils, ce "tout" n'existait pas, et n'existe pas tout à fait encore, chaque commune d'importance peut disposer d'un corps plus ou moins indépendant, le CTA opère sur un espace qui reste à créer. Il constitue un maillon supplémentaire dans la chaîne de traitement de l'urgence, maillon qui permet de coordonner les engins et les centres. Par là même, il contribue à la métamorphose des corps, en un corps unique, départemental. La force de la BSPP est d'articuler des éléments qui sont sous la même autorité, qui ont exactement les mêmes références, le même langage, la même

organisation. La technologie de communication ne vient ici que soutenir ou irriguer une structure déjà construite. Ce jeu de construction est plus précaire lorsqu'il faut assembler des corps différents qui ont parfois leur propre tradition, leur histoire, leurs habitudes et des moyens différents selon les communes. Le CTA contrôle dorénavant les appels et les moyens à engager et produit ainsi une référence commune, un centre commun, avant même l'existence de corps départementaux. Mais ce nécessaire détour par un centre éloigne le pompier de l'appelant, qui n'a plus la capacité d'apprécier la nature de l'intervention et les engins qu'il est nécessaire de dépêcher pour la traiter.

La médiation informatique introduit un délai supplémentaire (la saisie plus la transmission), alors qu'auparavant le chef de garde se trouvait présent et entendait les informations données par l'appelant. Il faut désormais passer par un intermédiaire humain (le stationnaire du CTA qui est localisé ailleurs), et par une traduction en codes écrits, ce qui entraîne délai et malentendus, se plaignent les anciens. Le traitement de l'appel devient très analytique, c'est-à-dire qu'il décompose tous les éléments nécessaires pour produire un ticket qui sera le seul guide pour le chef d'agrès. De même, le remplacement de la sirène par les bips produit ce même effet analytique, de séparation des données transmises aux seuls sapeurs-pompiers concernés : la sirène, avec ses quatre codes, alertait indistinctement toute la caserne. Aujourd'hui, l'apparente précision supplémentaire du bip fait pourtant douter des informations et entraîne parfois des confusions.

Boîte noire

Tous les appels, messages téléphoniques ou radio, qui arrivent au CTA ou au CCOT sont enregistrés et conservés deux mois. Un document papier, le "fil de l'eau" est imprimé. Ces différents documents conservés, archivés constituent la mémoire de l'événement. L'intervention laisse en quelque sorte une trace, une empreinte, les différentes articulations sont ici consignées, il sera possible de les étudier en cas de litige. La centralisation des appels ne permet pas uniquement de gérer des moyens, elle offre la possibilité de contrôler cette gestion, de vérifier que les temps de départ ont été respectés, que les moyens engagés étaient suffisants... Les centres de secours vont jusqu'à coller les télex reçus dans des cahiers qu'ils conserveront "au cas où". L'intervention peut à nouveau être décortiquée, désarticulée pour juger de la qualité du travail, des montages réalisés. Ce n'est plus sur le lieu d'un feu, en direct, dans le feu de l'action que l'on apprécie la qualité du travail. L'intervention est déplacée, on étudie le feu à froid, loin des flammes et de la fumée, après coup, alors que tous les tuyaux ont été lavés, séchés, rangés, repliés, on étudie la marque des plis, le froissement de l'action en la redépliant grâce aux enregistrements sonores et écrits. A la BSPP, toutes les interventions importantes seront étudiées dès le lendemain par le commandement général. Le CTA ou le CCOT est une boîte noire que l'on pourra ouvrir et questionner.

En même temps qu'ils se dotent d'un outil efficace de gestion des moyens humains et matériels, les sapeurs-pompiers, offrent ainsi à d'autres, aux compagnies d'assurances par exemple, la possibilité d'apprécier leur travail d'expertise et éventuellement de le dénoncer, de faire une contre-expertise. C'est aussi un outil de justification lorsque des controverses ou simplement des contrôles apparaissent.

Voilà donc une profession mobilisée par l'urgence qui passe une bonne part de son temps à rendre compte de son activité. Mais il ne s'agit pourtant pas de "bureaucratie", de "paperasses", qui dans certaines organisations sont archivées sans suite. Les enjeux légaux de responsabilité, d'assurances sont certes présents mais aussi l'auto-contrôle permanent sur tous les détails de l'activité. Les rapports et les transmissions contribuent ensemble à rendre visibles à tout le Corps l'activité d'une équipe, d'un centre : cette diffusion d'expériences est reprise encore de façon informelle dans les discussions au foyer par exemple. C'est sans aucun doute une méthode qui assure une réflexivité sur son activité et qui garantit en même temps le partage d'une histoire commune, ce qui fait expérience par procuration. C'est à cette condition du compte-rendu constant et multiforme que l'effet perturbant de l'urgence est neutralisé : on apprend sans cesse, on dispose d'une multitude d'expériences analogues mobilisables en situation.

Traiter un appel : entre rapidité et pertinence

Nous avons identifié jusqu'ici trois fonctions majeures du système d'information des sapeurs-pompiers :

- 1- Conserver la trace de tous les échanges,
- 2- Unifier des intervenants,
- 3- Coordonner une intervention.

Ce qui suppose de gérer :- des catégories de sinistres et des scénarios d'intervention,- un état des lieux en temps réel.

Une quatrième fonction doit être analysée en détail car elle s'appuie sur la participation du public : il s'agit de la traduction, du prétraitement et du tri effectués directement à la réception des appels. Les stationnaires présents ne se contentent pas de transmettre et de lancer des moyens d'intervention car l'engorgement serait vite atteint. A Paris, sur 3 500 appels reçus en moyenne par jour (qui peuvent monter à 8 400 un jour de grosse pluie), seuls 800 à 1 100 entraîneront un départ et 500 donneront lieu à un retour sous forme de bilan médical demandé à la régulation médicale présente dans un local attenant au centre de réception des appels. Pour traiter ces 3 500 appels (minimum), il faut 4 personnes présentes 24 heures sur 24, ce qui se traduit par 12 personnes par jour et 46 personnes au total pour assurer tous les roulements. C'est ici que l'on mesure à quel point la garantie de permanence nécessite une mobilisation de personnels considérable.

Leurs compétences sont assistées par un logiciel et une base de données, mise à jour, comme nous l'avons vu, en temps réel. Mais le déclenchement de l'intervention repose sur une catégorisation du sinistre, selon une grille très précise. Le stationnaire doit traduire dans les termes de cette grille l'appel qu'il reçoit et qui n'est pas formaté, par définition, selon ces catégories. La qualité de la description fournie par l'appelant est une garantie de pertinence des moyens dépêchés sur place.

"Le pire ce sont les gens qui sont chez eux et qui téléphonent pour nous dire "Voilà, j'habite à Champigny, il y a un feu à Joinville, je vois un panache de fumée sur Joinville". Où voulez-vous qu'on aille et avec quoi ?" Les questions du stationnaire vont parfois permettre de préciser les points clés que sont, dans le cas du secours aux personnes, l'état exact de la personne et la localisation précise. "Le b, a, ba, c'est de savoir si la victime est consciente, si elle respire, ce sont les deux choses primordiales". Le témoin, l'annonceur comme nous l'avons appelé (Boullier et Guillaudeux), doit être sur le site, il doit voir ce qui se passe et l'interrogatoire bref du pompier au téléphone pourra dès lors être productif. En revanche, certains intermédiaires qui ne sont pas sur place, brouillent plutôt le message : "Mon voisin du troisième, il m'a dit d'appeler les pompiers". On lui demande pourquoi. "Je ne sais pas, il m'a dit d'appeler les pompiers".

Le traitement de l'appel fait apparaître ce conflit permanent entre pertinence des moyens, adaptation au sinistre d'une part et rapidité d'intervention, souvent décisive, d'autre part. Même si l'appelant ne fournit guère de données pour affiner la pertinence de l'intervention, il permet de déclencher un départ (à condition que le minimum d'informations soient fournies) et ensuite, il est toujours possible de continuer l'investigation en interrogeant l'appelant, en extrayant les informations utiles aux sapeurs-pompiers. Toute cette expertise de l'interrogatoire et du moment opportun pour déclencher un départ se met en œuvre dans un laps de temps très court et dans un contexte souvent marqué par l'anxiété, voire la panique.

2.2. Préviation : produire des mondes de papier

Le souci constant de garder une trace écrite ou enregistrée des échanges verbaux permet aux sapeurs-pompiers d'engager un travail réflexif sur leurs méthodes d'intervention. Il leur permet aussi de monter des scénarios d'intervention très précis, en décomposant toujours plus finement les articulations entre les hommes et les objets. Cette capacité analytique, que l'on retrouve désormais dans des démarches qualité dans l'industrie par exemple, va servir de base à des exercices, à des plans de secours, qui donnent lieu à une quantité d'écrits. Le monde de l'intervention fait d'échanges verbaux mais surtout d'action efficace et coordonnée se transpose, se dépose ainsi dans des textes, dans des documents de papier de toute sortes (cartes, schémas, etc.), dans des modes de papier (Olson). Cette mise à plat des tâches, des objets, de la ville sous forme papier constitue une ressource de premier ordre pour rendre manipulables (Robinson) des articulations complexes : ce travail, c'est notamment celui de la préviation, qui modélise, qui scénarise les interventions potentielles.

Ce travail ne relève pas simplement d'un savoir-faire acquis par expérience accumulée, mais d'un savoir-défaire, déconstruire son travail, pour rationaliser et modéliser des séquences d'activité, des moyens. Ce modèle, s'il permet probablement de répondre à 99 % des interventions, reste cependant limité, car il reste ce 1 % pour lequel il ne sera pas adapté. Le 1 % c'est le sinistre improbable, extraordinaire, que, de mémoire de sapeurs-pompiers, on n'a probablement pas rencontré. Des mondes plans(en bas de page)La loi du 22 juillet 1987 relative à l'organisation de la sécurité civile, dans son article 1er, stipule que : "La sécurité civile a pour objet la prévention des risques de toute nature ainsi que la protection des personnes et des biens et de l'environnement contre les accidents, les sinistres et les catastrophes.

La préparation des mesures de sauvegarde et la mise en œuvre des moyens nécessaires pour faire face aux risques majeurs et aux catastrophes sont assurées dans les conditions prévues par le présent titre. Elles sont déterminées dans le cadre de plans d'organisation des secours dénommés plan Orsec et plan d'urgence"(JO p. 15)Le travail des sapeurs-pompiers, plus généralement l'action de la sécurité civile, a été pendant des années apprécié en fonction de leur capacité à répondre à un sinistre ou à une catastrophe. Leur maîtrise du feu, la rapidité d'intervention étaient les critères essentiels qui permettaient de définir ce qu'est un bon travail, une intervention bien menée.

Aujourd'hui, on ne demande plus simplement d'éteindre l'incendie, mais de le prévoir pour mieux le contenir et le maîtriser pour l'éteindre... avant qu'il ne s'allume ! C'est aussi et peut être surtout, sur cette capacité à anticiper les événements, à penser le feu, ou tous autres sinistres d'envergure, avant qu'ils n'existent, que sont de plus en plus jugés les sapeurs-pompiers. Il faut raisonner sur des interventions virtuelles, imaginer un feu qui n'est pas, mais qui pourrait être. Prévoir, planifier des interventions permet de travailler sans urgence, à froid, en dehors de toute pression. L'intervention est là encore déplacée : les sapeurs-pompiers travaillent dans un bureau et imaginent des sinistres, à partir de la multitude de leurs expériences. Ce travail permettra de limiter les délais d'intervention : prévoir l'urgence c'est déjà la nier, en tant que facteur de déstabilisation, pour pouvoir déployer d'emblée une grille d'analyse, un plan d'action alors que l'événement désorganise tous les autres acteurs. Pour faire face à cette exigence nouvelle, pour rendre lisible l'avenir, la sécurité civile par l'intermédiaire des services de l'Etat réalise des plans de toute sorte pour prévenir les "risques majeurs", les risques naturels prévisibles, les "risques technologiques"... Les sapeurs-pompiers, quand à eux, sont tenus de répertorier les établissements qui pourraient présenter des risques particuliers, parce qu'ils sont vétustes et ne répondent pas aux normes de sécurité, parce qu'ils reçoivent un public nombreux et qu'il existe des risques de panique en cas de sinistre, parce qu'ils sont classés, soumis à autorisation, ou concernés par la directive européenne dite "Seveso"... Puis ils doivent établir un plan ER (établissement répertorié).Les informations consignées dans le plan devront être localisées, elles devront tenir compte de toutes les particularités du terrain. Pour construire un plan, les officiers et sous-officiers attachés aux services préviation ou prévention(ou au bureau opération pour la BSPP), se sont déplacés, ils ont imaginé les différentes interventions possibles, ils ont construit des scénarios, défini des moyens à engager, consigné des tactiques adaptées à chaque situation particulière. On peut imaginer alors la quantité de documents écrits qu'il faut produire pour chaque site "à risque", pour chaque établissement répertorié d'un secteur d'intervention, sans oublier de les mettre à jour, ce qui

suppose de renouveler ces visites de terrain, voire de mettre sur pied des exercices pour vérifier la pertinence du plan. Cette connaissance et cette prévision doivent en effet rester vivantes, c'est-à-dire réellement utilisables dans l'action. C'est pourquoi tous les nouveaux officiers doivent profiter de toutes les manoeuvres ou visites pour connaître de visu ces sites d'intervention potentiels. Mais en même temps, l'organisation ne repose en aucun cas sur la seule mémoire ou sur la seule expérience des humains : elle repose sur ces scripts déposés dans des textes, des cartes, des plans d'action, scripts qui peuvent se transmettre, qui sont explicites.

C'est en cela que l'organisation des sapeurs-pompiers peut prétendre à une maîtrise de son environnement, à une indépendance par rapport aux hommes et aux situations : tout est déposé et déjà mis en forme.

Au-delà de la description des moyens ou des propriétés du site, c'est bien un schéma d'action qui est proposé, adaptable selon les circonstances. Ce schéma local est d'autant mieux approprié par les officiers qu'il repose sur un modèle conceptuel partagé par tous les sapeurs-pompiers, la Méthode de Raisonnement Tactique, directement dérivée des méthodes militaires.

De la méthode

“La méthode de raisonnement tactique, c'est une méthode dérivée de la méthode militaire, c'est une méthode qui permet de prendre en compte tous les paramètres qui influent sur la décision du chef. L'ambiance générale : si je travaille de jour ou de nuit, ce n'est pas du tout pareil, si on travaille par grand vent, le feu est attisé et progresse très très rapidement, donc le souci ça va être de faire des murailles. Il y a ce qu'on appelle les producteurs d'ambiance, après ça, il y a les milieux. Les milieux, en termes militaires généralement, ce sont les terrains, les bois, les bosquets, les rivières, les coupures. Nous, notre milieu, il est tout autre, c'est la nature des bâtiments dans lesquels nous allons devoir engager la lutte, donc, quels sont les murs de recoupements ? Dans les milieux : quel est le danger ? quel est le potentiel de réussite ? de danger... Le chef de secteur a ainsi une idée précise de la situation à laquelle il va être confronté.

Nous avons aussi ce qu'on appelle les amis : de quels moyens disposent-ils pour réagir ? Les ennemis : quels sont-ils ? c'est le feu et d'autres paramètres défavorables. Avec tous ces éléments, nous avons un scénario d'évolution possible. Si on est pessimiste, on dira que le feu va prendre telle extension en tant de temps. Si on est optimiste, on dira il ne va pas partir. En fonction de ces hypothèses, nous allons prendre des décisions, nous dirons : “je vais appliquer tels modes d'actions”, en réaction à l'hypothèse sur l'ennemi qu'est le feu et tout autre système mis en œuvre. Tout cela débouche sur une idée de manœuvre, “je vais faire telle chose pour telle heure avec tel objectif à atteindre”, autrement dit il faut prévoir des hypothèses d'évolution de votre sinistre en fonction des possibilités de réactions, de vos propres réactions” (Commandant professionnel). Les sapeurs-pompiers, nous l'avons déjà observé, ne font pas une distinction stricte et définitive entre les hommes et les choses, entre les êtres humains et non-humains. Ils recensent les éléments matériels ou immatériels, vivants ou inanimés, humains ou non qui entrent en scène : l'ambiance, l'environnement, les amis et les ennemis. Si, dans les plans, il n'est pas possible de tenir compte de l'ambiance, on peut par contre étudier l'environnement ou le milieu dans lequel on devra intervenir, recenser les amis et les ennemis, les reporter sur des cartes, en déduire des tactiques. D'emblée le pompier, muni de son plan, prendra connaissance d'un certain nombre de paramètres. Compte tenu de l'ambiance générale, de l'avancée du sinistre, il pourra très rapidement définir des objectifs.

Le commandement en situation doit avoir plusieurs plans d'attaque pour “faire tomber la surprise”. “Celui qui commande quand il part dans sa voiture, par rapport à un type de sinistres, il doit se dire voilà ce que je vais avoir. Et intellectuellement, il n'est pas surpris, ce qui lui permet après de faire de la technique”. C'est ici que l'on voit comment s'ajustent prévision, modélisation intellectuelle, méthode de raisonnement tactique comme grille de traitement des événements et management de l'urgence dans sa dimension la plus affective : “il faut faire baisser la tension”, “ne pas être perturbé par des actions mineures mais révéler tout de suite le choix de la famille d'actions prioritaires”. L'imagination est sollicitée activement dans la MRT pour envisager les évolutions les plus défavorables et en tirer des choix de manœuvres. “Vous avez une hypothèse basse et une hypothèse haute, optimiste et pessimiste. Il va falloir estimer combien il faut mettre de lances pour barrer le feu, de faire la part du feu. Sur une grande surface, il faudra mettons vingt cinq, trente lances pour éteindre

le feu mais s'il progresse, parfois avec quatre lances bien appliquées, vous pouvez le barrer. Après ça, c'est une manœuvre d'extinction massive".

La MRT doit permettre de garder l'objectif principal en tête et de s'obliger à comparer plusieurs manœuvres possibles. Cette capacité à garder un cadre à l'action est indispensable à la mise en œuvre des plans en situation, de façon pertinente : elle permet de ne pas céder à la désorganisation créée par la surprise, par l'urgence : "Il vaut mieux mettre en place la chaîne médicale plutôt que de traiter la première victime sur laquelle on tombe". Ainsi que le soulignent Agree et Chapman : "Quand on se sert d'un plan, l'essentiel consiste à déterminer sa pertinence à l'égard des situations concrètes qui surviennent l'une après l'autre durant l'activité qu'il aide à organiser" (...). En somme, les prévisions ne sont pas les déterminants de l'action. Elles sont plutôt des ressources que les acteurs construisent et consultent avant et après l'accomplissement de l'action", (in L. Suchman, 1990).

Le plan permet de compter ses amis avant que le sinistre ne se déclenche et donc éventuellement d'introduire dans le milieu des "hommes de confiance". Qu'est-ce qu'un ami ? "Les amis, c'est ce que vous offrent les règles de prévention dans un type d'immeuble ou des types de bâtiments : si vous avez des murs de construction, de recoupement, vous vous appuyez sur ces murs de recoupement, les amis ça peut être un service de sécurité à l'intérieur, (est-il opérant ou inopérant ?) ou un beau réseau d'eau à proximité. Est-ce que vous avez suffisamment de bouches d'incendie ? Si vous n'avez pas de bouches d'incendie à ce moment là, les amis ne sont pas nombreux. Ça veut dire que si vous avez une manœuvre hydraulique puissante à mettre en place, il faudra aller chercher de l'eau très loin. Si vous allez chercher de l'eau très loin, ça implique des délais, et il faudra donc reconcevoir votre manœuvre, votre ligne d'arrêt, par rapport à l'avancement du feu et par rapport à l'heure pressentie à laquelle vous aurez l'ensemble du dispositif prêt à faire une ligne d'arrêt" (Lt-Colonel militaire). Les amis cela peut être une borne incendie, une porte coupe feu, un service de sécurité dans un théâtre... Un ennemi "ce sera le feu, le gaz, l'électricité, ça peut être la profondeur, les produits toxiques, etc..."

Le travail des sapeurs-pompiers ne s'arrête pas à cette seule prévision des risques : lorsqu'ils sont prévisibles, il faut les prévenir. La meilleure façon de les prévenir, c'est d'introduire des amis sûrs dans les lieux, des amis qui seront des soutiens importants lors de l'intervention, mais veilleront aussi silencieusement à ce que le sinistre ne se produise pas, nous entrons alors dans le domaine de la prévention tandis que la prévision construit des scénarios, des plans d'intervention au cas où il se produirait malgré tout. Pour réaliser ces documents de prévision, les sapeurs-pompiers consultent les plans déjà existants exigés par les services préfectoraux, (le plan des lieux), étudient les risques et imaginent la situation la plus défavorable, la plus dramatique que l'on puisse imaginer.

Des mondes à la carte

Les services chargés de réaliser ces plans ont connu, ces dernières années, un développement important chez les sapeurs-pompiers civils. Lorsque le plan est établi, les sapeurs-pompiers d'un centre de secours peuvent réaliser une manœuvre pour le tester et en éprouver la qualité, il est alors validé.

L'élément de base de tels documents reste la carte, le plan des lieux, qui sert de support visuel. Les sapeurs-pompiers évoluent dans l'espace, la qualité de la prévision passe par la maîtrise de la représentation de cet espace, de l'environnement dans lequel on évolue. Il faut pouvoir transporter avec soi des bouts de ville, des morceaux de cours d'eau, des hectares de forêts, pour imaginer loin de l'eau ou du feu, loin d'un carrefour, le milieu dans lequel s'est produit un accident. Il faut pouvoir, sur ce fragment de ville, de campagne, en deux dimensions, surface plane, repérer ses amis et ses ennemis. Le premier souci du chef d'agrès lorsqu'il est parti pour un feu, est d'indiquer le point d'eau au conducteur : d'un simple coup d'œil sur son plan, il sait s'il s'agit d'une bouche ou d'une borne à incendie, il connaît sa pression, le diamètre de la canalisation qui l'alimente, il peut déjà envisager un schéma d'action. Mais cet espace sur lequel travaillent les sapeurs-pompiers, bien que fait de pierres et de terre, d'arbres et de rivières, n'est pas stable, il se transforme, évolue lentement, mais suffisamment pour perturber une intervention. La carte, le monde de papier dessiné par les sapeurs-pompiers doit le plus possible correspondre au monde en trois dimensions dont il prétend être la reproduction. La qualité de ces plans repose, en partie, sur la fidélité de la cartographie. L'informatisation des services, l'apparition du Dessin Assisté par Ordinateur (DAO), permet de garder en mémoire ces représentations et de les actualiser sans cesse dans des SIG (Systèmes d'Information Géographique)

performants. Si les ordinateurs du CTA ou du CCOT permettent instantanément de connaître la nature des moyens disponibles, la cartographie, avec la DAO, permet de tenir à jour le monde extérieur, la réalité du terrain, l'environnement sur lequel vont évoluer les hommes et son importance est considérable pour les sapeurs-pompiers.

Pour cela il faut prendre soin de réactualiser les informations, de faire de nouvelles sorties papier. Les anciennes cartes figent les choses, manquent de souplesse, il faut prendre la lame de rasoir, gratter, effacer, redessiner. Le travail est long, laborieux, fait généralement à l'unité, alors que chaque centre peut avoir besoin d'un tel document. Le développement de l'informatique laisse envisager de nouvelles perspectives, des simulations d'intervention en fonction de paramètres précis. Les systèmes d'informations géographiques trouvent là un domaine d'application privilégié.

2.3. Prévention : plier la ville à l'impératif de sécurité

Les sapeurs-pompiers entre amis et ennemis

Réaliser des plans opérationnels pour organiser le scénario d'une intervention permet d'apporter très rapidement une réponse adaptée au type ou au lieu du sinistre. La prévision est aussi un inventaire des amis et des ennemis. S'il est possible de dessiner tel scénario à partir des données recueillies sur le terrain, à partir de ces scénarios, il est aussi possible de faire le mouvement inverse, de retourner sur le milieu pour le transformer et ainsi favoriser, plus encore, une intervention potentielle. On peut tenter d'introduire des amis, d'anticiper sur le futur : paradoxalement, l'avenir que l'on prévoit nous permet de construire le présent pour orienter l'avenir. On peut modeler la ville, construire des "pompiers de pierre" qui, en l'absence des hommes, veilleront sur les lieux. Le milieu dans lequel évoluent les sapeurs-pompiers n'est pas "naturel" - la nature elle-même est marquée de l'empreinte de l'homme, les fleuves sont canalisés, les champs bocagers, les forêts exploitées - il est malléable, construit : il leur appartient de participer à cette construction pour imposer leur amis.

Depuis 1849, à l'Opéra de Rennes⁴, les sapeurs-pompiers, avant et après le spectacle, grimpent dans les combles, descendent dans les sous-sols, entrent dans les loges pour débrancher un fer à repasser oublié, éteindre un mégot de cigarette, vérifier le fonctionnement des RIA, du rideau de fer. Ils peuvent intervenir lors d'un début de feu, mais aussi porter secours à une personne prise de malaise. Le chef de plateau leur signale les effets de scène utilisés, la fumée, une explosion..., les accessoires employés dans les différents tableaux. Les sapeurs-pompiers sont entourés d'autres amis qui viendront leur porter main forte, le "grand secours" qui, du sommet du théâtre, arrosera la scène, le rideau de fer qui s'abaissera pour isoler la scène et la salle, un téléphone directement relié au CTA, des extincteurs... "Les fumées ne suivent pas les flèches..." Les amis assurent différentes fonctions, mais l'une d'elles est essentielle: le contrôle des mouvements. Le rideau de fer permet d'isoler la salle, de contenir le feu sur la scène, de stopper son mouvement. Au même moment par un chemin opposé, par les issues de secours, les spectateurs peuvent quitter la salle, à l'abri des flammes et de la fumée. Les ennemis, lors d'un incendie, sont en premier lieu la fumée et la panique. Sous l'effet de la peur, le mouvement des hommes, habituellement maîtrisé, canalisé, devient soudain anarchique. La victime potentielle tente de sortir le plus rapidement possible sans toujours utiliser les couloirs conçus pour assurer la circulation des hommes : il enjambe les sièges, il saute des baignoires, il piétine son voisin, le mouvement de panique peut alors être beaucoup plus meurtrier que le feu lui-même et constitue un risque induit. "Les fumées, quant à elles, ne suivent pas les flèches qu'on leur a indiquées" : elles ont une fâcheuse tendance à se répandre, à envahir des espaces entiers et à provoquer l'asphyxie d'un public paniqué. Le souci des services de prévention est de travailler sur ce double aspect des choses, canaliser les hommes et les éléments et combattre le feu. Pendant que le "rideau de fer" coupe la retraite du feu, "le grand secours", aidé des sapeurs-pompiers, le combat.

Lors d'un incendie, il apparaît clairement que le souci premier des sapeurs-pompiers est de maîtriser ces mouvements. Ils tentent de stopper le déplacement des ennemis et de favoriser celui des amis. Depuis des siècles, les hommes ont construit des réseaux qui relient les objets de la ville entre elles. Ces réseaux permettent de faire circuler des hommes et des objets. Pour les sapeurs-pompiers, ce

⁴B. Genton, Lutte et défense contre l'incendie à Rennes de 1812 à 1914, Rennes, Ed. Rennes District, 1992.

monde des réseaux s'interprète, se lit comme autant d'amis ou d'ennemis. Certains des éléments en mouvement sur ces réseaux sont des ennemis en cas d'incendie : le gaz et l'électricité doivent être arrêtés le plus rapidement possible. Lorsqu'un incendie se déclare, très rapidement les agents EDF/GDF de garde se rendent sur les lieux pour arrêter le mouvement du gaz et de l'électricité qui constituent des ennemis de premier ordre. Venue du sous-sol, l'eau, à l'inverse, est un ami, son mouvement sera facilité. Le conducteur du fourgon pompe tonne est un homme de l'eau, il est là pour encourager son mouvement, le rendre plus rapide. Le fourgon avec ses tuyaux, ménage un chemin, construit une route aisée pour l'eau jusqu'à l'extrémité de la lance à incendie. On comprend mieux le souci scrupuleux des sapeurs-pompiers, qui vont jusqu'à construire des tours, qui font partie du paysage urbain, pour sécher leurs tuyaux. (La tour de séchage la plus originale que nous ayons rencontrée est probablement celle du centre-péniche des plongeurs de la Monnaie à Paris. A chaque automne, la tour donne des fruits, c'est un marronnier, les tuyaux sont suspendus dans l'arbre pour sécher). Parfois, lorsqu'il faut gravir 10 étages par exemple, l'établissement de ce chemin serait trop long : on ménage alors à l'intérieur des murs de l'immeuble une canalisation, une colonne sèche, voie rapide qui, alimentée en eau par le fourgon, permet de desservir l'ensemble des étages. Lorsque les immeubles sont trop hauts, lorsque la distance à parcourir est trop importante, les "pertes de charge" sont très importantes, la pression à la lance est insuffisante, on stocke alors au sommet des Immeubles de Grande Hauteur (IGH), des réservoirs d'eau.

Les sapeurs-pompiers visitent, contrôlent régulièrement les bornes, les poteaux d'incendie. Ils mesurent la pression statique, parfois dynamique, de l'idrant, repèrent les déficiences, les répertorient. Le mouvement du gaz et de l'électricité est maintenant stoppé, le chemin de l'eau est assuré, il faut songer à organiser la dynamique des hommes et des éléments à l'intérieur des bâtiments. La fumée suit une règle simple. En ménageant un conduit spécial dans les murs, son mouvement naturel est facilité et canalisé : "Pour éviter que la fumée se propage, on va souffler de l'air et mettre en surpression la pièce pour cantonner les fumées" (Lt Colonel). L'escalier, chemin des hommes, protégé par un mur coupe feu, reste à l'abri des flammes et des fumées.

Faire de la prévention, c'est d'abord comprendre la logique de l'ennemi. Cet ennemi, bien que naturel, obéit à des lois, à des règles particulières, que l'on appelle physiques. Ces règles permettent de prévoir le "comportement" naturel de l'ennemi lors du sinistre. Ce comportement peut être modifié ou accompagné pour limiter ces effets négatifs. On peut alors construire des habitations qui dans leurs structures mêmes prennent en compte le risque, et organisent le mouvement des uns et des autres.

"Le but de la prévention c'est d'éviter la naissance de l'incendie - dès qu'il a pris, on passe en phase prévisionnelle - c'est d'éviter son développement, donc de limiter le potentiel calorifique, d'éviter sa propagation. On va essayer de limiter le sinistre à un local, pour qu'il ne sorte pas de ce local". Le feu proprement dit, on tentera de l'isoler, de le cantonner pour l'attaquer de front comme on l'avait fait dans le théâtre.

Insérer ici un plan d'appartement avec protections incendies

Le gaz et l'électricité ont été stoppés mais le feu, sous ses différentes formes, peut utiliser ces canalisations, ces gaines providentielles pour se déplacer. Elles doivent lui résister suffisamment longtemps pour que les hommes aient pu être évacués. "Le temps d'évacuation doit être inférieur pour chaque occupant au délai de sécurité ou délai de survie au bout duquel le séjour dans le lieu sinistré peut entraîner des lésions puis la mort. Ca tient à ça, c'est le principe fondamental de la prévention, c'est pour ça qu'on parle toujours de coupe-feu (CF) une heure, une demi-heure, pare-flamme (PF) une demi-heure" (lieutenant). Au-delà de cette demie heure, de cette heure, le feu aura raison de la porte, du mur, qui isolaient la gaine ou l'escalier, il rompt la digue et se propage. Le feu a la propriété de faire son chemin avec certains des matériaux qu'il rencontre, du bois, du gaz, des hommes. L'une des meilleures façons de contrôler son mouvement est de lui proposer au menu des aliments qu'il n'apprécie pas : c'est en laboratoire que ces matériaux sont testés et notés M0, M1, M2... L'escalier, voie de circulation primordiale pour les hommes est recouvert d'un revêtement M0, incombustible. Le bois a été progressivement abandonné, au profit de la pierre, de la brique, pour construire les villes : véritables fagots, elles devenaient rapidement des bûchers.

C'est toute la ville qui soudain se voit analysée au seul critère de la sécurité incendie : tout peut être remis en cause et, ces dernières années, les réglementations se sont faites plus précises. Une

armée est ainsi mobilisée pour redessiner une ville plus sûre : des textes, des règlements, des laboratoires, voilà le risque incendie traduit dans les termes du droit et dans les termes de la science. Encore faut-il parvenir à retraduire ces règles, ces cotations dans la ville même, dans chaque bâtiment. Il y faut alors des inspections, la fameuse “visite de la commission de sécurité” qui inquiète parfois industriels, commerçants, chefs d’établissements, élus, etc.

Langue de pierre

Suivez la flèche : une visite de sécurité

Attaché-case à la main, en tenue opérationnelle, un officier sapeur-pompier conduit une petite troupe à travers les couloirs d’un établissement universitaire fraîchement construit. Accompagné de sa secrétaire, d’un agent de la DDE (Direction Départementale de l’Équipement), d’un gendarme, d’un élu, du représentant des lieux, il procède à une visite de contrôle de ces bâtiments. Le souci premier de notre équipe est d’assurer l’évacuation des étudiants et de faciliter l’intervention des secours en cas d’incendie. De couloirs en salles d’étude, sous la férule de l’officier, nous imaginons une foule estudiantine paniquée, se ruer vers les issues de secours, des fumées envahir les bibliothèques et les amphithéâtres, des sapeurs-pompiers masqués sauter de leurs camions. Le pompier s’assure, sur le terrain, dans le milieu, que le mouvement canalisé, pensé sur des plans, trois ans après l’ouverture de l’établissement, est toujours conforme à la législation, et permet une évacuation rapide. Il contrôle les trappes de désenfumage, l’ouverture et l’accessibilité des portes de secours, les fléchages lumineux, le plan mural, qui doivent guider les pas des personnes vers la liberté, il veut savoir si l’université est alimentée en gaz. Une porte de secours résiste, un des battants est fermé : il est cependant possible d’ouvrir l’autre panneau en tournant une crémone mais le mouvement est freiné. Si “à froid”, calmement, en forçant légèrement, on peut ouvrir cette porte, “à chaud” dans l’affolement, pressé par l’urgence, ce geste de trop sera peut-être tragique. Le pompier explique qu’il ne doit y avoir qu’un mouvement, celui de pousser la porte pour qu’elle s’ouvre, ce deuxième geste, tourner et forcer, n’est pas “naturel”, il demande un effort, une réflexion qui ne seront pas toujours de mise le jour du drame. L’officier s’assure de la présence de ses “amis”, vérifie un extincteur, qui doit subir un contrôle périodique. Si cet objet n’a pas été utilisé, le temps, cependant, érode les hommes et les choses, il devra subir une nouvelle épreuve, comme l’ARI revenu du feu, pour s’assurer qu’il est toujours conforme à son état initial.

Commission de sécurité

Ce type de visite a lieu dans nombre d’établissements, dans les théâtres, les écoles, les magasins, les églises, les gares... Ils appartiennent à une même famille : les ERP, les Établissements Recevant du Public. Ces établissements sont particulièrement exposés au risque de panique, le public connaît mal ces lieux où il est venu acheter, apprendre, dormir ou prier. Les maires, avant de délivrer un permis de construire, sont tenus de demander l’accord de la Commission Sécurité (communale, intercommunale, d’arrondissement ou de département, selon les cas).

Cette commission, sous l’autorité du préfet du département, est aujourd’hui composée de cinq sous-commissions chargées d’étudier la sécurité dans les campings, les enceintes sportives, l’accessibilité aux handicapés, les risques de feux de forêts, les risques d’incendie dans les bâtiments. Cette dernière sous-commission appelée “ERP-IGH” s’intéresse plus particulièrement aux établissements comme celui que nous venons de visiter, mais aussi aux immeubles de plus de 28 mètres qui, compte tenu de leur hauteur, peuvent présenter des risques particuliers. Les sapeurs-pompiers jouent un rôle très important au sein de cette sous-commission. Les sapeurs-pompiers civils étudient les demandes de permis de construire, d’autorisation de travaux, sont chargés du secrétariat, préparent le calendrier des visites de contrôle, assistent aux visites avant l’ouverture du bâtiment, puis lors de son fonctionnement... C’est la commission dans son ensemble, présidée par le maire, un sous-

préfet ou un préfet, qui délivre un avis. Bien souvent, le public pense pourtant qu'il s'agit seulement de l'avis des sapeurs-pompiers, ce qui contribue à brouiller les responsabilités. Il est vrai que, lors des visites que nous avons effectuées, leur point de vue ne souffrait guère de discussion mais l'histoire a montré qu'on avait parfois passé outre à leur avis, avec des conséquences tragiques (cf. Furiani). Les sapeurs-pompiers de Paris ont sensiblement le même rôle, mais ils n'assurent pas le secrétariat de la sous-commission, et ils travaillent conjointement avec un architecte dit de sécurité et le laboratoire central de la préfecture de police.

La mission des sapeurs-pompiers en matière de prévention pourrait s'arrêter à l'étude et au contrôle des seuls ERP, prévu par le Code de la Construction et de l'Habitation. Mais la quasi totalité, sinon l'ensemble, des demandes de permis de construire ou d'autorisation de travaux, pour des établissements collectifs, une usine, des bureaux, un immeuble d'habitation, un lotissement... qui arrivent dans une mairie ou à la préfecture, sont dirigés vers les services de prévention des sapeurs-pompiers. Ils étudient les plans, s'assurent que les "voies engins", les "voies échelles" ont été respectées, que la défense en eau contre les incendies peut être assurée... A la différence des ERP, dans ce cas, les sapeurs-pompiers agissent seuls, ils ne font pas partie d'une commission quelconque. Le risque est grand de voir se transformer une vérification d'une inscription dans le cadre bâti en un contrôle de conformité des seuls documents écrits. La commission de sécurité va vérifier qu'un bureau d'études a bien certifié le bon fonctionnement de ce système de ventilation, elle ne va pas tout contrôler, tester techniquement à nouveau. Un dossier administratif complet doit tenir lieu de garantie technique. Cette substitution ne peut s'effectuer correctement qu'en raison de la responsabilité légale qui est engagée à chaque signature. Mais cette mise en cause de la responsabilité par un contrôle des contrôleurs (!) ne sera effectué le plus souvent qu'après sinistre. A ce moment, tout est redéployé, les équivalences entre un dispositif technique et un avis écrit sont réinterrogés.

Mais, en dehors de ces épreuves, il est difficile de soupçonner en permanence la validité des avis. De ce fait, certains se laisseraient aller à traiter tout cela comme "de la paperasserie", alors que c'est bien la performance du cadre bâti en cas de sinistre qui doit être évaluée, et donc des mesures concrètes. Plus difficile encore, l'escalier peut être agrandi et rendu conforme mais se trouvera utilisé pour déposer des stocks si on manque de place : la conformité sur le papier voire au moment de la visite ne peut garantir une conformité permanente. Il existe toujours en effet un écart entre la volonté de respecter les règles et le souci incorporé, bien compris de la sécurité : la langue de la réglementation n'aide pas toujours à cette appropriation.

Traduire

Pour passer du papier à la pierre, de la loi au plan puis à l'immeuble, il faut parcourir un chemin, il faut réaliser un travail. L'architecte traduit une demande, une idée, en dessin ou en carton, qu'un entrepreneur se chargera de traduire en volume. Chacune de ces traductions doit respecter les différents codes qui régissent la construction, l'urbanisme... Les sapeurs-pompiers contrôlent cette traduction, veillent au respect des textes. Ce contrôle suit deux étapes. Une première se déroule dans les services d'état-major : dans un bureau, les sapeurs-pompiers étudient des plans de masse, des plans de situation, des coupes, des notices de sécurité...s'assurent que le plan respecte la législation en vigueur pour ce type de construction. La seconde étape a lieu après la construction lorsque le plan a donné naissance à un édifice : est-il conforme au plan ? Sur un plan, les choses sont inertes, les portes ne s'ouvrent pas, les courants d'air n'existent pas, tout est figé et semble parfait. D'un monde statique en deux dimensions, il faut passer à un monde dynamique en trois dimensions, être certains que le texte, le plan, et la construction sont équivalents bien que déclinés de façon différente. Les contrôles techniques relatifs au système électrique, aux matériaux utilisés... sont réalisés par des sociétés privées qui remettent un rapport aux sapeurs-pompiers.

D'un monde de papier, encore malléable, nous sommes passés à un monde en dur. Cette lente métamorphose s'est faite sous l'œil attentif des sapeurs-pompiers. Le texte de la loi est devenu la pierre de la ville. Les textes nous disent ce que la ville doit être, ils constituent des points stables, de références. Les choses semblent donc parfaitement harmonieuses mais la réalité est plus complexe : les intérêts des uns et des autres, la loi qu'ils voudraient voir appliquer, peuvent être contradictoires. Le texte et la ville n'ont pas la même inertie, le texte peut déjà être caduc alors que l'immeuble construit sous son règne est encore debout. Les villes sont un mélange de villes d'hier et d'aujourd'hui, l'harmonie entre un engin et son espace est donc toujours approximative. Les sapeurs-pompiers ne

parviennent pas à reconstruire en permanence une ville conforme aux nouvelles règles : il est même permis de se demander si cette domination du critère unique de la sécurité serait souhaitable et quelle forme urbaine elle finirait par créer. Les sapeurs-pompiers, de ce point de vue, dépendent de la volonté politique et de l'opinion avant tout. Mais, déjà, la ville s'est transformée, sans que nous en prenions la mesure, pour répondre aux impératifs de sécurité incendie.

Pompier de pierre

Le promeneur, décidé à partir en exploration dans une ville familière, devrait laisser aller son regard sur les petites choses insignifiantes de la ville, il remarquerait une borne incendie, un plot en béton cerclé de rouge, un carré orange au 9^e étage d'un immeuble, une porte coupe-feu, la bouche d'une colonne sèche, autant de petites choses, d'éléments insignifiants, de traces laissées dans le squelette de la ville, qui trahissent la présence discrète des sapeurs-pompiers, qui dessine, en filigrane, une autre ville, qui nous parle d'incendie, de foules, de panique, de victimes, de sirènes hurlantes...Le promeneur apprendra que le plot cerclé de rouge est creux et peut être cassé d'un coup de masse pour laisser le passage aux engins des sapeurs-pompiers, qu'au 9^e étage de cette tour se trouve une petite salle dans laquelle les habitants pourront trouver refuge avant que la grande échelle ne vienne se présenter à cet endroit précis pour les secourir, que la colonne sèche est une canalisation verticale. Les sapeurs-pompiers pourront casser cette barrière en bois qui se trouve précisément à la hauteur du pare-chocs de leur engin ; sous les touffes d'herbe, nous distinguons aussi un damier de terre et de béton qui permettra aux sapeurs-pompiers de traverser une pelouse sans s'embourber.

Si la présence des sapeurs-pompiers peut se lire par les empreintes qu'ils laissent dans l'espace, elle peut aussi être lue en creux, par l'absence d'objets. Au pied de cet immeuble estampillé d'un carré orange, il n'y a ni arbres, ni parking, ni jardins, c'est la place de la grande échelle. Le sol a été renforcé pour supporter la pression des vérins de l'engin. Si les hommes ne peuvent emprunter les chemins traditionnels, l'escalier, l'ascenseur, un "secours par voie échelles" doit être réalisé pour permettre leur mouvement. Le conducteur sait déjà où positionner son engin, en cas d'incendie, le carré de couleur lui indique la cible à atteindre avec l'échelle. Pour permettre le mouvement de l'eau, il faut d'abord permettre le mouvement des engins vers le lieu du sinistre, dessiner des "voies engins". Les sapeurs-pompiers se seront assurés sur les plans, avant la réalisation d'une nouvelle rue ou d'un nouveau quartier, que la largeur de la route est suffisante, que la courbure du virage n'est pas trop importante, que la hauteur de ce tunnel, permet de laisser passer leurs engins.

Les sapeurs-pompiers contribuent à construire la ville, à la modeler pour qu'elle soit à leur mesure, pour qu'elle ne leur soit pas étrangère. La ville et l'engin doivent s'harmoniser, se répondre, être faite l'un pour l'autre. On ne fait pas de la ville sans les sapeurs-pompiers. Les immeubles d'habitation sont classés par familles (1,2,3,4) selon leur hauteur. Au-delà de 28 mètres, ils entrent dans la catégorie Immeuble de Grande Hauteur (IGH). Or, 28 mètres, c'est la hauteur maximum que l'on peut atteindre avec une échelle (EPA) de 30 mètres. Sur chacun des dévidoirs des FPT, il y a 200 mètres de tuyaux. Or, 200 mètres, c'est précisément la distance maximum qui sépare une habitation, une boutique... de la borne incendie la plus proche. 200 mètres c'est aussi la taille des carreaux sur le parcellaire.

Les engins et l'espace, le milieu doivent sans cesse dialoguer, se répondre. S'il n'est pas possible de modifier cet environnement, on peut adapter les engins aux contraintes du territoire. La BSPP dispose d'un "bureau des études générales" dont la mission, entre autres choses, est l'étude de nouveaux matériels. Le PSE, ou le casque F1, dont sont aujourd'hui équipés tous les sapeurs-pompiers de France, sont issus de ce bureau.

Cette correspondance des espaces et des choses, même si elle souffre d'un certain nombre d'exceptions, n'en est pas moins déterminante pour construire la qualité d'un service. On imagine à peine un camion de pompier coincé au beau milieu d'un virage parce que celui-ci a un rayon de courbure insuffisant ! Mais les sapeurs-pompiers ne sont pas les seuls à construire de la ville, la ville ne leur appartient pas, d'autres intérêts doivent être préservés. Les sapeurs-pompiers qui imposent aux architectes des règles contraignantes pour satisfaire aux règles de sécurité, de lutte contre l'incendie, comme par une ironie du sort, ne sont pas maîtres chez eux. La Caserne Saint Georges à Rennes, comme la caserne de Montmartre, P.C. du Premier groupement à Paris, sont eux aussi des bâtiments classés, répertoriés, surveillés, ils ne présentent aucun risque, ils n'intéressent pas le ministère de l'industrie, mais l'architecte des bâtiments de France, ils appartiennent au patrimoine historique et

artistique. A Rennes, lorsqu'on gare la grande échelle, il faut veiller à ne pas arracher les rétroviseurs, les garages sont étroits car à l'origine ils avaient fonction d'écuries. La caserne a vieilli : avec le temps, on lui demande de rester dans sa "forme" d'antan, à l'inverse les camions ont changé et suivi des règles différentes, on leur demande d'évoluer. De ce fait, caserne et engins se sont parfois éloignés.

2.4. Formation : produire des corps performants, produire un Corps réflexe

Corps à Corps

Les sapeurs-pompiers travaillent dans l'espace, ils travaillent des espaces, ils contribuent à construire de la ville, à produire ce que l'on pourrait appeler des "pompiers couchés" (par analogie avec le "gendarme couché") qui, "fidèles lieu-tenants", apporteront leur soutien lors de l'intervention et permettront, en l'absence des hommes, de prévenir des sinistres, de contrôler des pratiques. Cette construction reste imparfaite, les sapeurs-pompiers ne sont pas les seuls à agir sur l'espace. Certaines interventions mobilisent un personnel important, de nombreux centres, qui doivent travailler ensemble, qui doivent articuler leurs tâches, leurs gestes, leurs moyens. Un tel travail ne peut s'improviser, il en va de la réussite de l'opération. Cette coordination, ces articulations doivent être préparées avant d'intervenir, pour qu'ensemble, des individualités puissent former une véritable équipe, puissent atteindre un niveau d'action réflexe mais coordonnée. Ce que tentent de construire les sapeurs-pompiers, ce n'est pas simplement une équipe, mais un Corps. Un Corps existe par les individus qui le composent, mais aussi très largement en dehors d'eux. La construction du Corps demande un travail de tous les jours pour le faire exister. Paradoxalement, si le Corps existe en dehors des individus, il existe aussi en eux : le travail sur le Corps est aussi un travail sur les corps avec lesquels il se confond, le Corps se tient du corps des hommes.

La figure de l'emploi

Pour être pompier, il faut passer et réussir certains examens, mais il est aussi nécessaire d'avoir un corps conforme, de satisfaire à certains tests empruntés à l'armée de terre. Le corps des candidats puis des sapeurs-pompiers est découpé en autant de points de contrôle. Les corps doivent présenter une certaine uniformité, ne pas être incompatibles "avec le port de l'uniforme", (ne pas être trop petit, il faut mesurer au minimum un mètre soixante, ne pas avoir de difformité quelconque). L'uniforme devient lui-même un gabarit, un "patron" qui atteste d'une certaine uniformité des anatomies.

Après avoir subi et réussi un premier test, ce corps sélectionné sera travaillé pour pouvoir satisfaire aux impératifs de la profession. Le sport occupe une place importante chez les sapeurs-pompiers, particulièrement à la BSPP où différents challenges sont régulièrement organisés. Il devient parfois l'un des attraits de la profession : être actif, être en forme. Tous les jours les sapeurs-pompiers de garde, durant une à deux heures, pratiquent différentes activités sportives. La matinée débute traditionnellement chez les sapeurs-pompiers de Paris, par "la planche". Tous les jours, en tenue de feu (casque, cuir...) à tour de rôle, les sapeurs-pompiers doivent se suspendre à une planche fixée au mur, à plus de deux mètres du sol, d'une traction des bras poser les coudes sur cette planche et d'un coup de rein monter dessus. Le pompier qui ne réussirait pas cet exercice ne serait pas opérationnel. Le sport devient au sens strict un "bodybuilding" : les pectoraux et les biceps parlent de ce travail en amont, de cette rigueur. La différence des statuts, civil et militaire, devient presque palpable dans les corps : les années ont en effet laissé leurs marques chez de nombreux civils. Avec le temps, la tenue de sortie que l'on arborait fièrement aux cérémonies, il y a 10 ou 15 ans est devenue trop étroite, trahissant la lente métamorphose des corps.

Le sport qui est pratiqué, "ce n'est pas le sport en temps que loisir ou en temps qu'épanouissement de l'homme, c'est une nécessité professionnelle pour nous, nous précise ce lieutenant militaire. Nous avons le devoir de nous entraîner aussi bien en athlétisme, qu'en natation, qu'en gymnastique et ce sont les trois disciplines maîtresses". C'est parce qu'ils aiment le sport que de nombreux sapeurs-pompiers civils ou militaires ont choisi ce métier, où l'activité physique, la forme et la force physique sont nécessaires, pour certaines interventions. C'est pour la même raison que certains Corps ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de femmes dans les centres.

Discipline

Mais le sport n'est pas simplement une activité physique : au 19^{ème} siècle, les inventeurs du football moderne, dans les collèges de la "bonne société anglaise" l'avaient compris, le sport est aussi une "discipline". Le sport discipline les corps et les esprits, impose des règles du jeu, une maîtrise, un esprit d'équipe ("être sport"), associe des hommes et des appareils, des agrès. "La discipline n'est pas un but, la discipline est une aide en cas de crise. La discipline est un garde fou, elle permet une meilleure compréhension de la vie de tous les jours et elle permet justement d'éviter les dérapages. A partir du moment où les subordonnés respectent leurs supérieurs, les supérieurs font plus attention à leurs subalternes et essaieront de les considérer avec un peu plus de sens humain. Il peut y avoir certains dérapages ailleurs, mais pas à Paris" (Lieutenant BSPP). La discipline, c'est aussi une forme morale qui "conditionne" la vie en groupe. Apprendre la discipline s'est d'abord apprendre quelle est sa place, son rang, son grade, dans le corps. Cette place définit l'attitude que l'on doit avoir vis-à-vis de ses supérieurs hiérarchiques ou de ses subalternes. Ces règles, les jeunes sapeurs-pompiers militaires les apprennent rapidement, au centre des recrues. Faire "ses classes", c'est apprendre à classer les hommes, à distinguer un colonel et un adjudant, c'est aussi en classe que l'on fait ses classes pour apprendre les règles qui disciplinent la vie de caserne.

"Le lundi est marqué par la levée des couleurs et l'appel des morts au feu. Dans les chambres chacun se prépare, veillant scrupuleusement à la propreté de sa tenue SPF1, faisant briller son casque et ses bottes à lacets. C'est avec une petite appréhension qu'ils se présentent au rassemblement. L'alignement doit être parfait. Pas de fausse note dans cette symphonie de rigueur. Tout est réglé comme du papier à musique. Une belle démonstration de l'efficacité militaire. Le Lieutenant-colonel B. passe les sections en revue. Le lever des couleurs peut commencer. Un ordre transperce le silence de la cour. Comme un seul homme, les instructeurs et les recrues saluent le drapeau tricolore. Vient le moment de l'appel des morts au feu. Les noms résonnent comme un avertissement : le métier de sapeur-pompier est un art où l'héroïsme côtoie la mort"(Allô 18 n° 510, Janv 1994 p. 28).

Le rassemblement permet de mettre ensemble des hommes singuliers, de les aligner pour former un seul homme. Cette rigueur géométrique des hommes au garde à vous est garante de l'efficacité opérationnelle. "Il faut que chacun trouve instantanément sa place. C'est un ballet, c'est comme si nous dansions... Un feu, au départ, on a toujours l'impression d'un désordre apparemment. Sur les gros feux, on dit c'est le bobinard, or ce n'est qu'un bobinard apparent parce que les gens vont aller dans tous les coins, mais chacun a sa mission, il va et revient dans le cadre d'une mission bien précise. Les tuyaux sont établis dans tous les sens, mais ce n'est encore qu'une impression. Comme tout le monde pense la même chose, quand le sous-officier commande un ordre, lui généralement il l'a exécuté pendant quatre ans ou cinq ans comme sapeur. Le sapeur, lorsqu'il reçoit l'ordre du sous-officier, il sait ce qu'il doit faire parce que les manœuvres sont réglementaires, font l'objet de documents". (Lt- Colonel et Commandant).

Le discours des officiers civils n'est pas différent de celui de leurs homologues militaires, la discipline permet d'organiser le système et ainsi de maîtriser le désordre produit par l'urgence. Ce commandant d'un corps professionnel définit ainsi le fonctionnement sur une intervention importante : "Le système doit être organisé, c'est pour éviter l'anarchie c'est-à-dire qu'en fait le système organisé, c'est "chacun sa place", chacun écoute celui qui est au-dessus et celui qui est au-dessus a encore un compte-rendu à donner à celui qui est encore au-dessus. On leur demande uniquement de l'action réflexe et il existe des niveaux de coordination pour vérifier et mettre en place les actions réflexes et ensuite un niveau de commandement qui est à la fois du commandement et de la réflexion".

Incorporer

Certains musiciens de jazz affirment qu'ils peuvent jouer d'un instrument de musique dans un demi-sommeil. A force de jouer, de répéter les mêmes notes, de jongler avec quelques accords, ils sont intériorisés, des automatismes se créent, le corps a une mémoire et semble pouvoir reproduire des gestes réflexes. Pour interpréter cette symphonie, certains gestes des sapeurs-pompiers, des hommes du rang doivent devenir automatiques, être exécutés sans qu'il soit nécessaire d'en prendre conscience (Cf. notre étude "Les automates de Montparnasse - Les transactions, les agents... et les usagers ?", Les Annales de la Recherche Urbaine, n° 71, pp. 100-111, juin 1996). A un ordre, à un objet correspondent

des gestes précis qui ne doivent pas être rappelés. Pour former “un seul homme”, les gestes doivent être homogènes, identiques pour une même tâche, et synchronisés.

“Tout le monde est appelé à agir comme un seul homme. Et c’est là, la force de notre système, c’est-à-dire que le garant de l’efficacité c’est la résistance physique de l’individu, donc, développer cette capacité à faire face à toutes les situations, les plus périlleuses pour sauver les gens et pour soi-même et pour ses camarades, mais surtout c’est la réaction, le “drill” (exercice de manœuvre), la réaction en chaîne du “drill”. Là, il n’y a pas beaucoup à réfléchir, c’est l’exécution instantanée de gestes bien précis qui s’orchestrent dans un dispositif. Le “drill”, c’est un terme anglais, la répétition de gestes de façon à arriver à la perfection. Alors, nous faisons tous les jours, ce qu’on appelle, la manœuvre de la garde dans laquelle doivent être restitués les connaissances, les gestes. Il appartient bien sûr aux instructeurs de varier les plaisirs sinon la manœuvre de la garde devient assommante et va faire l’effet contraire, désabuser les gens et lorsque les gens sont désabusés, ils ne font plus rien. Donc, c’est du temps perdu” (L-Colonel).

L’objectif demeure une action réflexe mais non routinière, voilà la frontière que la répétition de gestes ne doit pas franchir. C’est lors d’exercices, de manœuvres que l’on apprend ces gestes élémentaires, c’est en les répétant qu’ils deviennent réflexes. Mais cette incorporation n’est jamais faite une fois pour toutes : avec le temps le corps oublie, ce qui était devenu “naturel” est à refaire. Une grande part du travail des sapeurs-pompiers civils ou militaires consiste à maintenir les choses à niveau, à les maintenir en l’état, à arrêter le temps. Ce travail sur le temps qui passe permet de maintenir l’organisation en place et de disposer en permanence d’hommes et de choses qui semblent immuables. Ce travail sur le temps et les corps impose une très grande disponibilité. Dans certains centres de secours parisiens, le nombre des interventions est tel qu’il est de plus en plus difficile de trouver le temps pour faire des manœuvres, ou du sport. Le sport et la manœuvre sont pourtant des pièces essentielles du dispositif militaire : pour pouvoir répondre à ces exigences, les journées de travail sont de plus en plus longues et intenses.

Engrenage

Ces gestes que l’on apprend à faire de façon quasi réflexe, on les fait rarement seuls. Le pompier fait partie d’une équipe, s’il occupe une place par rapport à l’ensemble de l’organisation, il occupe aussi une place dans un groupe plus restreint organisé autour de l’engin. “L’équipe est hiérarchisée, elle est composée d’un chef et d’un servant, c’est le plus petit élément capable de manœuvrer. Selon les circonstances, l’équipe peut opérer seule ou en collaboration avec d’autres (...) les gestes de base doivent être connus de façon à acquérir les automatismes absolus nécessaires au bon déroulement d’une action le plus souvent opérée dans des conditions difficiles (nuit, intempéries, ambiance)”⁵ En province, cette équipe est généralement composée de 3 hommes, un chef, un sous chef, un servant. L’équipe forme un élément qui est lui aussi articulable pour armer un engin. Ainsi un FPT est composé de deux équipes, d’un conducteur et d’un chef d’agrès. Chacun de ces hommes trouve une place bien définie dans l’engin et remplira un rôle particulier.

L’équipe forme une unité élémentaire, les différents hommes synchronisent leurs gestes pour remplir la mission attribuée à l’équipe. Ce sont ces séquences de travail synchronisées, ces tâches, scandées par un ordre du chef que l’on répète en manœuvre. Ces tâches exécutées par l’équipe, pour que le ballet soit aussi une symphonie, sont généralement outillées, il est très rare de voir un pompier sans appareils, instruments, ou objets quelconques. L’homme et l’outil forment un engrenage. Pour maîtriser ces outils, il faut les avoir “touchés dans tous les sens”. L’apprentissage est tactile, on éprouve l’objet physiquement pour que le corps le domestique, s’habitue, apprenne à le tenir, à s’en servir, il faut l’avoir bien en main pour qu’il soit le prolongement du bras. Au touché, à sa forme, à sa matière, à son poids, on doit pouvoir le reconnaître, “il faut pouvoir travailler les yeux fermés”. Il y a quelque chose de physique dans l’apprentissage, connaître le nom ou la silhouette de l’objet ne suffit pas, car il reste encore extérieur à soi. L’outil approprié porté par la main permet de répondre au plus juste à une tâche. Le rangement scrupuleux des outils est primordial, chacun doit trouver une place dans l’engin pour que d’un geste, on le saisisse pour exécuter l’ordre, pour que, d’un regard, on constate son absence à l’emplacement prévu. Les hommes et les choses sont à leur place.

⁵ BSP 710 “fiche d’instruction relative aux gestes individuels du S.P. et manœuvres en équipe”, édition décembre 91. Avant-propos.

Le règlement c'est le règlement

“Le sous officier sait ce qu'il doit faire parce que les manœuvres sont réglementaires, elles font l'objet d'un document”, nous disait il y a peu ce Lt Colonel. Ces documents s'appellent des BSP (Brigade des Sapeurs-Pompiers), ils codifient et réglementent chacun des aspects de la profession. Les sapeurs-pompiers civils se réfèrent, en principe, au RIM (Règlement d'Instruction et de Manœuvres). En principe, parce que ce livre de plus de mille pages n'a pas été réactualisé depuis près de 20 années, et devient pratiquement inutilisable. Il reste cependant la référence en matière d'examen. Par un étrange glissement qui indique que le temps a fini par avoir prise sur l'organisation, les sapeurs-pompiers civils apprennent, pour préparer l'examen, des manœuvres qu'ils ne réalisent pratiquement pas dans l'activité quotidienne.

Chaque pompier en fonction de son grade reçoit et est tenu de connaître les BSP qui le concerne, pour pouvoir reproduire en manœuvre les gestes codifiés. Il existe une multitude de BSP : le BSP 212 définit l'emploi et l'armement d'un engin (le PSE), le BSP 710 définit les gestes du sapeur-pompier et les manœuvres de l'équipe (nous en avons donné plus haut un extrait), le BSP 396 est plus connu sous le nom “plan rouge”... Certains de ces documents connaissent une fortune plus grande et sont adoptés par les sapeurs-pompiers civils comme le BSP 396, devenu un document national.

Les gestes, les tâches que doit apprendre le pompier sont contenus dans ces textes. De la même façon que la législation en matière de construction et d'urbanisme s'inscrivait dans la pierre et le verre, le BSP représente l'élément de référence, l'élément stable, il s'inscrit profondément dans l'expérience des sapeurs-pompiers militaires. Mais cette réglementation pourrait avoir un terrible pouvoir d'inertie si elle n'était pas constamment amendée. Un officier civil, ancien pompier de Paris, note “qu'ils (les sapeurs-pompiers de Paris) ont tous reçu la même formation de base et qu'ils parlent tous le même langage, ils se comprennent tous à une vitesse grand V, tandis que chez nous, tous les rennais vont se comprendre, mais sur un plan rouge, des centres volontaires, des centres de périphérie participent et n'ont pas l'habitude de travailler ensemble. Ils ne connaissent pas aussi bien le mode de fonctionnement de Rennes, à ce niveau là, on peut avoir des accroc”. Mais la difficulté peut être d'une autre nature pour les sapeurs-pompiers de Paris : après avoir appris, il faut désapprendre lorsque la règle change, il faut effacer de la mémoire du corps le geste réflexe. Ce désapprentissage doit lui aussi se faire d'un seul homme, la règle effacée ne doit pas survivre dans les corps, alors que la loi survit dans les bâtiments de la ville.

Pour les sapeurs-pompiers volontaires, la question se pose différemment. Dans les centres volontaires, la discipline est moins rigoureuse qu'à la Brigade, les sanctions sont rares et presque contradictoires avec l'idée du volontariat. Le Corps se construit autrement, nous aurons l'occasion d'y revenir. Mais cette incorporation est rendue difficile, car elle repose sur la répétition, faire et refaire des gestes élémentaires qui s'articuleront avec d'autres gestes, avec des objets.

Les volontaires ont une autre activité, disposent de peu de temps pour se former, s'entraîner, manœuvrer, et décalent beaucoup moins souvent que leurs homologues professionnels ou militaires. Seuls quelques centres volontaires très structurés pourront approcher ce modèle. Un pompier volontaire se souvient de ses débuts, il y a de cela une vingtaine d'années, il est vrai : “j'avais dû signer (mon engagement) vers le premier juin et je n'avais jamais fait de manœuvres, je savais ni ce qu'était une lance, un tuyau. On avait la manœuvre le samedi, le vendredi après midi, je peux vous dire que là j'avais la tremblote, je suis parti de l'usine au centre de secours, je suis monté dans le camion, j'avais oublié mes bottes, j'avais pris mon cuir, j'avais oublié mon casque, c'était pas triste parce que je ne savais pas où aller pour rendre service, c'est gênant, je n'avais jamais fait une manœuvre, c'était un feu de porcherie, je me souviens le chef de corps quand il me voit arriver : “ton casque ?”, il prend un casque, me le donne, j'étais pas tellement rassuré” (Lieutenant volontaire). On est loin ici de la rigueur militaire apprise au centre d'instruction des recrues, mais on est aussi loin de la rigueur que ce centre de volontaires aujourd'hui s'est donnée. Le métier de pompier, il y a encore quelques années s'apprenait sur le tas, il fallait “manger de la fumée”, c'est par l'expérience que l'on apprenait les gestes, les ordres, les outils, mais cet apprentissage n'était pas véritablement une incorporation. L'exemple donné est caricatural : aujourd'hui, l'oubli des bottes et du casque paraît impensable, mais on devenait pompier à travers ce type d'apprentissage. Désormais, une formation initiale est de plus en plus souvent imposée aux volontaires pour partir en opération. Il reste cependant

à s'assurer qu'ils peuvent se rendre disponibles. Le jeune pompier aujourd'hui ne rend pas service aux autres membres, il fait partie de cette équipe, il occupe une place précise dans l'engin, comme sur le sinistre. Faire partie d'un Corps, ce n'est plus seulement adhérer à l'amicale, intervenir de temps en temps avec les copains, c'est aussi, de plus en plus, incorporer les règlements.

Chapitre 3 De la compassion à la compétence

Introduction : Du soldat du feu au technicien du risque

Le terrain que les sapeurs-pompiers cherchent à domestiquer ne cesse d'évoluer : de nouveaux modes de transport, de nouvelles industries, des équipements de plus en plus gigantesques, accueillant toujours plus de monde, de nouveaux produits chimiques, toxiques en circulation, et surtout une urbanisation générale de la société. L'environnement du sapeur-pompier s'est transformé en profondeur depuis cinquante ans. Ces mutations ne peuvent pas être sans influence sur le travail des sapeurs-pompiers qui travaillent avec des objets mais aussi sur des objets. Une demande toujours plus importante de secours, d'aide, d'assistance s'impose dans le même temps. Le métier petit à petit se transforme avec la société dans laquelle il évolue. Hier, soldats du feu, les sapeurs-pompiers revendiquent aujourd'hui le statut de techniciens du risque. Ce changement de référence illustre aussi de profondes transformations internes, des tensions. C'est une longue gestation qui permet cette métamorphose des sapeurs-pompiers et qui petit à petit touche à chaque élément de leur vie quotidienne.

Les chaînes de traitement de l'urgence, le travail d'expertise du risque, que nous avons observés, sont largement le résultat de cette mutation. Mais cette transformation est toujours imparfaite, approximative, il reste dans le technicien du risque quelque chose du soldat du feu.

Si cette métamorphose est nécessaire pour adapter la profession aux exigences de notre temps, des changements trop violents, trop fréquents menacent l'unité des Corps. S'il faut veiller à muter, il faut veiller aussi à contrôler cette mutation pour ne pas perdre toutes les références anciennes. Cette élaboration d'un compromis entre modèles d'organisation, entre "valeurs" diraient certains, n'est pas simple et suscite toujours des tensions.

3.1. Le style pompier n'est plus ce qu'il était

Lorsque l'on entre pour la première fois dans les centres de secours, la visite se focalise généralement sur le garage et les camions rouges. Les sapeurs-pompiers oublient souvent de faire visiter le foyer qui ne semble plus faire partie de la profession. Les foyers, à l'image des foyers militaires, sont des lieux de détente où l'on peut prendre un café, une bière, fumer une cigarette en regardant la télévision, jouer au flipper, au baby-foot. C'est une ambiance de caserne, masculine, un lieu de convivialité où l'on vient pour se retrouver, pour partager un moment ensemble, pour se raconter les interventions, pour acheter un briquet, un porte-clefs frappé du blason du Corps. A la Brigade (BSPP), les hommes du rang et les sous-officiers/officiers ont des foyers, des mess différents.

Les foyers, dans les centres volontaires, sont parfois de petits musées, faits de bric et de broc, qui relatent l'histoire du centre. Ici, on expose un énorme essaim d'abeilles ou de guêpes, de près de deux mètres de diamètre, là une pompe à bras tirée par un cheval. Une assiette en étain souvenir d'un voyage chez les sapeurs-pompiers d'Outre-Rhin est accrochée à côté d'une photo d'incendie, encadrée de deux haches, une horloge de style pompier (!) égrène les heures. Chaque centre a généralement sa vitrine où l'on conserve les trophées sportifs, les médailles, ("les pucelles"), les fanions gagnés ou échangés. Des photos souvenirs, il y en a de toutes sortes, de tous âges : années après années on reconnaît les mêmes têtes, on en voit apparaître de nouvelles, roses et juvéniles qui ont un air de famille avec de plus anciennes. La mémoire du centre semble inscrite dans ces photos de famille. On voit les hommes vieillir, les engins et les tenues se transformer.

A vos rangs

Cet ordre ancien dont nous parlent les photos, les sapeurs-pompiers volontaires ou professionnels de 50 ans l'ont connu dans toute sa vigueur. La discipline était plus dure, presque militaire. Chaque homme occupe un rang, une place sur l'échiquier de la caserne.

"On faisait le sport le matin, on se mettait en position de garde à vous, avant de partir au sport, on marchait même au pas sur 50 m, après, quand on revenait de la leçon de sport c'était pareil, fallait se remettre en rang, on marchait au pas dans la cour 50 m, et en avant marche, et ça a duré quand même assez longtemps, jusqu'en 68" (Adjudant professionnel). L'individu existe en partie par rapport à la place qu'il occupe sur l'échiquier, cette place définit l'attitude que les autres doivent avoir à son égard, et codifie les règles de bonne conduite. Le chef n'est pas seulement une autorité, il peut être paternel ou paternaliste, il peut être dur... mais juste, il est proche de ses hommes, pour les soutenir, les reconforter, leur donner du baume au cœur, du cœur à l'ouvrage. Les sapeurs-pompiers les plus âgés se souviennent avec un brin de nostalgie de ce chef de corps qui partait sur presque tous les feux de jour comme de nuit, qui ne s'éloignait jamais trop de la caserne lors de ses vacances, qui faisait le sport avec eux. On l'appelait "Mon colonel" car la proximité n'est pas la familiarité : chacun doit savoir rester à sa place, celui qui l'oublierait serait vertement rappelé à l'ordre, et en "prendrait pour son grade".

"L'ancien système", ce n'est pas uniquement le respect de la place des hommes, mais aussi de la place des choses. Ces choses qui sont si importantes pour construire des assemblages. Le respect de l'ordre se lit dans les plis d'une chemise, dans la propreté du casque ou de l'engin, dans le souci des formes.

"Moi, je me rappelle, on faisait revue de véhicules tous les samedis matin, quand j'étais jeune, les véhicules, il fallait qu'ils soient nickel, le chef de garde passait au garde à vous, il passait partout, il passait la main sous les ailes et tout pour voir si c'était nickel, on brossait le dessous des ailes, on les passait au gasoil, c'était même trop, mais les véhicules étaient impeccables, alors que maintenant..." (Adjudant professionnel). La perfection de l'ordre, la rigueur, le travail qui permettra d'apporter une réponse au désordre créé par le sinistre, devaient aussi se lire dans la propreté des engins. Le souci de l'entretien est déjà une forme de maîtrise, de refus du chaos, mais, dans cette ritualisation de la propreté, l'impératif n'était plus fonctionnel (ex : l'hygiène) mais plutôt moral (la perfection, la crainte de l'autorité). Mais, tel Janus, le pompier communal d'autrefois avait deux visages, le soldat du feu

était aussi un joyeux drille, la vie de caserne n'avait pas uniquement la figure rigide des hommes au garde à vous.

Le joyeux drille

Le vin et la goutte avaient parfois raison du pompier, son maintien n'était plus le même, la rectitude du corps dressé, discipliné, s'effondrait. Les occasions de boire étaient probablement plus nombreuses qu'aujourd'hui. Après un feu de cheminée, après avoir détruit un nid de guêpes, on refaisait volontiers l'intervention autour d'un verre, dans la cuisine, on "causait de choses et d'autres", des enfants qui grandissent, du prix de l'essence, l'intervention était plus longue, on avait le temps, le nombre des interventions n'était pas si élevé.

"Les gens étaient vraiment sympa avec nous, on faisait des interventions plus longues à l'époque, on restait facilement à discuter une demi-heure avec les gens, il y avait des feux de cheminée importants, on était dans la maison, "bon vous allez boire un coup, un café". Maintenant y'a moins ce genre de trucs". Le petit verre, c'était une occasion d'échange entre la population et les sapeurs-pompiers, une forme de remerciement, la victime donnait à son tour un peu de son temps, un peu de son vin. Cela n'a peut être pas entièrement disparu mais se fait plus rare et cette pratique serait, dans certains Corps, sanctionnée. La tournée des calendriers était plus propice à ces échanges, de ferme en ferme, de maison en maison, on apprenait à se connaître. Refuser un verre ou un café aurait presque été inconvenant, de la même façon que l'argent du calendrier n'est pas un impôt, c'est un don, une souscription volontaire, la reconnaissance du travail.

"Le calendrier, c'était plutôt un moyen de sortir, mon père faisait ça en deux fois, il allait d'abord enregistrer, à l'époque ce n'était pas de l'argent, c'était des dons en nature, il allait réserver ça d'abord dans les fermes, et il retournait une deuxième fois après chercher les lots, alors c'était pas triste, il faisait ça en plus en vélo, à cette époque-là, c'était un petit coup par ci... c'était pas du tout le même genre". Avec le calendrier, le public connaissait le numéro à 6 chiffres qui permettait de joindre directement la caserne ou la mairie. Donner, c'était aussi s'assurer que l'on recevra en retour le dévouement des sapeurs-pompiers.

Boire un coup entre copains (plus qu'entre collègues) délie les langues et permet d'oublier les morts qui hantent les souvenirs. C'est aussi la manière la plus ordinaire de tuer le temps parfois fort long dans les casernes. Le foyer est un des lieux où se construit le Corps et son esprit, où l'on apprend la vie, où l'on devient un homme.

"Je suis rentré (chez les sapeurs-pompiers) j'avais 16 ans, j'étais gamin, j'ai été chambré, c'est une sorte de bizutage, on m'a fait boire mon premier Ricard, ma première cigarette et tout et puis j'ai eu la chance d'être incorporé à cette époque avec d'autres jeunes, nous étions 8, donc on a suivi un stage etc... après on prenait des gardes régulièrement, y avait une très bonne ambiance entre nous, je me souviens j'avais été invité à bouffer chez les professionnels alors que j'avais que 16 ou 17 ans, et puis j'ai découvert la vie, je me suis vraiment épanoui à cette époque là, parce qu'avant j'étais quelqu'un de très introverti et là, on m'a préparé psychologiquement, ça été très important j'ai eu une préparation psychologique sur ce que je devais m'attendre à voir" (Sergent). Chez les professionnels comme chez les volontaires, la mission des sapeurs-pompiers paraissait extensible. Les Corps, sous l'autorité du maire, abritent généralement en leur sein une association, une amicale, qui organise le Noël des enfants, des tournois sportifs, des voyages d'agrément, mais il n'est pas toujours facile de voir où commence l'un et où finit l'autre : certaines amicales finançaient même les tenues, la réparation des engins, la formation des sapeurs-pompiers. Ces deux éléments devenaient parfois inextricables tant la confusion des rôles semblait importante. Les sapeurs-pompiers devenaient ainsi pour une part propriétaires de leur matériel, ce "Corps-Amicale" échappait en grande partie à toute autorité départementale, et à toute gestion intercommunale des moyens.

Aujourd'hui, les sapeurs-pompiers sont davantage formés que par le passé, plus rigoureux, plus exigeants, ils ont fait le ménage dans leurs casernes, chassé l'alcool et le "pompier de Sainte-Barbe", qui n'étaient pas compatibles avec l'image de technicien du risque qu'ils veulent se donner. Pourtant, bien que plus compétents, il n'est pas sûr qu'ils soient pour autant plus appréciés de "l'opinion" qui est la forme urbaine moderne de "la population" locale, rurale. A mesure qu'ils gagnent en compétence, ils semblent s'éloigner de cette population. Hier, on ne jugeait probablement pas le pompier sur sa seule capacité à éteindre un feu, on était probablement prêt à lui pardonner quelques erreurs, ("personne n'est parfait, j'aimerais bien t'y voir toi !"). Aujourd'hui, on connaît de

moins en moins les sapeurs-pompiers, le critère d'appréciation n'est plus la bonne mine ou la sympathie, c'est le travail réalisé. Paradoxalement, il n'est pas impensable de voir, à terme, leur cote d'amour décroître alors même qu'ils deviennent plus performants.

La métamorphose du soldat du feu n'est pas sans risque. Il semble important de mieux distinguer la dimension associative et la dimension opérationnelle de l'activité, la dimension conviviale et la dimension technique pour imposer le pompier comme conseiller et expert. La scission n'est pas simple, tant les deux dimensions, dans la pratique et dans la représentation de la profession, sont entremêlées. Si la mutation semble nécessaire, elle ne peut du passé faire table rase, et oublier l'amicale qui l'ancre dans le territoire, dans le terroir et contribue largement à construire son image. Le passage du soldat du feu au technicien du risque est certes une mutation importante, mais si le technicien affirme d'abord son appartenance à un monde industriel (Boltanski et Thévenot, 1990), fait de compétence et d'efficacité, s'il dénonce l'ancien système trop rigide ou trop peu rigoureux, il ne peut se permettre de n'être qu'un pur technicien et doit inventer un nouveau rapport à la population, s'il veut conserver cette image. Car c'est aussi ce lien avec les gens ordinaires qui fait l'image des sapeurs-pompiers.

3.2. De la caserne au centre de secours

Après 18 heures, dans ce centre professionnel, l'atmosphère est étrange. Le centre semble désert, plongé dans un semi-coma. Nous nous imaginions que les soirées chez les sapeurs-pompiers professionnels étaient très animées, avec un côté bon enfant, une ambiance de potaches. C'est probablement le cas dans de nombreux centres de secours mixtes, mais ici le repas du soir est intimiste, un peu triste il faut bien l'avouer. Avec de rares sapeurs-pompiers, nous préparons, chacun de notre côté, notre petite tambouille. Après le repas vite avalé, la vaisselle, un coup de balai sous les tables, nous nous réfugions au poste de garde, seul endroit animé, dans l'attente d'une éventuelle intervention. Le dimanche, ce centre semble, plus encore, plongé dans un torpeur que seule l'intervention viendra rompre. En fin de semaine, à partir du samedi après-midi, les sapeurs-pompiers professionnels sont dispensés de sport, de Travaux d'Intérêt Général (TIG) ou administratif, de manœuvres, ils sont simplement tenus de décaler lorsque l'alerte est donnée.

Mais où sont-ils ces sapeurs-pompiers qui semblent disparaître avec le soir, avec la fin de la semaine ? Au foyer, dans la salle de détente, dans la salle de musculation, point de sapeurs-pompiers. Ils sont tout simplement chez eux, dans leurs appartements, ils regardent la télé comme des millions de français à cette même heure, ils dorment dans leur lit, si le bip ne vient pas écourter leur nuit. Seuls les trois sapeurs-pompiers qui arment le VSAB ou le VTU et le stationnaire couchent sur place, au poste de garde. Après 18h, tous les jours, et à partir du samedi après-midi jusqu'au lundi matin, la garde se sépare, pour regagner ses appartements, petits immeubles construits dans l'enceinte du centre de secours. Les sapeurs-pompiers ne peuvent pas se disperser aux quatre coins de la ville, ils sont tenus d'être au centre. Pour les quelques sapeurs-pompiers qui n'ont pas de logement dans ce centre de secours, les dimanches s'étirent lentement, dans la salle télé. Ils espèrent presque une petite intervention pour rompre cette monotonie dominicale. Ailleurs, les sapeurs-pompiers "non-logés" dorment au centre de secours, dans des chambres de garde, partagent leurs repas, leurs soirées, vivent ensemble, dans cette communauté d'hommes où la vie privée a peu de place.

Le dimanche, le pompier de garde, s'il ne peut pas aller au cinéma ou sur la plage, n'en reste pas moins libre de faire ce qui lui plaît chez lui, à l'abri des regards. Etre de permanence, ce n'est plus nécessairement partager quelque chose avec les autres sapeurs-pompiers. Seule l'intervention, à travers le bip, peut réunir ces individus séparés. La vie professionnelle et privée semblent se juxtaposer dans un même espace sans pour autant se confondre, le centre se cloisonne à l'intérieur. Certains regrettent que le centre ne soit plus une grande famille, comme par le passé, que chacun se soit recentré sur son foyer.

L'introduction des bips a renforcé la distance entre les sapeurs-pompiers. Il y a quelques années encore, comme à Paris aujourd'hui, une sonnerie se déclenchait, dans les locaux communs durant la journée, dans les appartements des sapeurs-pompiers de garde, le soir. Toute la caserne vibrait au rythme des interventions, on pouvait compter le nombre de départs sans lever les yeux de son travail, évaluer le type de sinistre. Dans les logements, les voisins étaient souvent réveillés par le bruit strident de la sonnerie appelant le pompier de garde : l'introduction du bip a permis une sélection plus fine et plus discrète de l'alerte, mais avec la disparition du "signal collectif", s'est bâti en quelque sorte un mur de silence : des frontières privées/professionnelles qui n'avaient pas grand sens auparavant deviennent possibles. La sonnerie délimitait un espace sonore, liait les hommes (et les femmes) entre eux, le centre formait une unité auditive, comme le village réveillé par le tocsin ou la sirène. Ces trois technologies d'alerte sonore découpent, délimitent, circonscrivent des groupes sociaux différents : la sirène alerte une commune, la sonnerie mobilise une caserne, le bip appelle un pompier. Il faudrait même souligner que la sirène a remplacé le tocsin, sonné par le curé du village, appelant une paroisse à la rescousse. Cette sécularisation de la sonnerie n'est pas sans rappeler le passage du clocher au beffroi et à son horloge (Attali). L'échelle n'est plus la même, la sélectivité s'est renforcée, la technologie nous fait passer d'un monde à l'autre, elle transforme l'état des sapeurs-pompiers, leur statut.

Le silence permet désormais à la vie privée d'exister dans cet espace partagé : le pompier n'est plus simplement à l'abri des regards de ses collègues, mais aussi des bruits de la caserne, pardon, du

"centre" car le nom lui-même a changé, et cela aussi est fort significatif. Le travail (car, en fait, c'en est un, on l'oublierait facilement), ne s'infiltrait plus à travers les portes et les murs du foyer familial. Après 18h, le pompier, dans la quiétude de son domicile, peut oublier ses collègues et les interventions.

Le temps de travail a progressivement diminué ces dernières années. Les sapeurs-pompiers professionnels les plus âgés se souviennent : lorsqu'ils étaient jeunes, ils travaillaient 48 heures et avaient 24 heures de repos, aujourd'hui, les sapeurs-pompiers logés alternent 48h de travail, 48h de repos, les non-logés 24h de garde, 48h de congés. Cette diminution du temps de travail souligne aussi la volonté d'aligner la durée de travail sur celle des autres salariés du secteur public. "La semaine anglaise", "les heures de bureau" rythment l'activité de certains centres. La caserne ressemble de moins en moins à une garnison et calque son activité sur les autres services publics, en gardant toutefois des spécificités qui sont propres à son activité : elle semble se démilitariser. La diminution du temps de travail, si elle éloigne les hommes, a peut-être aussi d'autres implications qui ne sont pas sans conséquences.

Par le passé, les journées pouvaient être extensibles, on ne comptait pas toujours son temps et on n'osait pas demander une compensation pour l'heure supplémentaire donnée pour éteindre un feu. Il y aurait eu là quelque chose de choquant : le courage et le dévouement, affichés comme les vertus du Corps, ne se mesurent pas à l'aide d'une telle comptabilité. A mesure que le temps de travail diminue, pour se calquer sur celui des autres salariés, l'inaction devient plus difficile à justifier. Pendant ces 8 heures de travail effectif, les sapeurs-pompiers sont probablement tenus, plus que par le passé, d'être actifs. L'introduction d'un nouveau mode de calcul a peut-être aussi incité les sapeurs-pompiers, sous la pression des maires, à accepter certaines missions et à en refuser d'autres. A refuser des interventions qui ne présentaient pas de caractère d'urgence, mais rendaient service à la population : ouvrir une porte, récupérer un chat dans un arbre, détruire un nid de guêpes au milieu d'un champ. Ainsi la rentabilité, idée étrangère aux sapeurs-pompiers qui assurent une mission de service public, s'introduit-elle par la brèche ouverte par la diminution du temps de travail. Les sapeurs-pompiers comptent leurs heures, mais ils doivent de plus en plus le justifier : les petits boulots, la bricole, les petites interventions ne nécessitent plus le déplacement de techniciens.

Il y a peu encore, les casernes vivaient largement en autarcie. Le cuisinier préparait les repas, quelques sapeurs-pompiers bricoleurs aménageaient le foyer, faisaient des travaux de menuiserie, de peinture. Aujourd'hui encore, la caserne de Rennes-Saint-Georges abrite une sellerie, haut perchée dans les étages, où l'on fabrique des sacs pour les plongeurs, des étuis en cuir, des sangles. L'atelier fleure bon le passé, il a quelque chose d'un peu anachronique. Le pompier d'hier avait souvent deux métiers, un second métier qu'il avait parfois appris plus tôt en apprentissage et qu'il pratiquait dans les ateliers, l'après-midi, lorsqu'il n'était pas appelé sur intervention. Mais petit à petit ces ateliers qui permettaient de vivre entre soi, d'occuper le temps, de pourvoir à l'essentiel, disparaissent ou sont remplacés par des services privés extérieurs à la profession. Les heures libérées permettent de consacrer plus de temps à la formation, activité plus conforme aux exigences du technicien du risque. De plus, un certain nombre de tâches qui hier étaient remplies par des sapeurs-pompiers sont aujourd'hui tenues par des employés "civils". On croise aujourd'hui des secrétaires, des dessinateurs en DAO, dans les couloirs de l'état-major, des mécaniciens dans les centres de secours. Ils introduisent avec eux quelque chose du monde extérieur, leurs préoccupations ne sont pas les mêmes, leur rythme de travail, leur statut sont différents.

Lentement les casernes s'ouvrent sur l'extérieur, elles ne sont plus centrées sur elles-mêmes. L'architecture est, de ce point de vue, révélatrice : le bâtiment n'est plus clos, fermé sur lui-même. En même temps qu'elle s'ouvre sur l'extérieur, elle semble perdre son caractère insulaire et se fondre dans son environnement mais aussi se cloisonner de l'intérieur. La force de la frontière intérieur/extérieur se dilue mais de nouvelles frontières internes (des spécialisations) se font jour. Le régime de l'agrégat fondé sur la tradition (la hiérarchie et la vie collective fusionnelle) se voit remplacé par le régime de la spécialisation fondée sur la performance fonctionnelle (la compétence et la séparation privé/professionnel).

La caserne est devenue le centre d'une activité professionnelle, mais elle ne renferme plus dans ces murs tout un monde qui se déploie vers l'extérieur, dès que la sirène sonne. Un monde qui vivait selon son propre rythme, toujours tendu vers l'intervention. Il y a peu encore le nombre des gardes était plus important, alors même que les interventions étaient moins nombreuses. Le temps

passé au centre, ensemble, permettait aussi, dans la joie ou la mauvaise humeur, de construire le Corps. Le repas, la chambre que l'on partage, jour après jour pendant trente ans tissent des liens. Les sapeurs-pompiers non-logés partagent encore pendant 24 heures leur existence, mais ils disparaissent ensuite pendant deux jours dès la fin de leur garde, on les voit sauter dans leur voiture pour rentrer chez eux à 8 heures le matin. Deux jours de repos durant lesquels ils reprennent une autre vie loin des casernes, où ils s'investissent parfois dans des associations qui n'ont rien à voir avec l'amicale. La diminution du temps de travail a permis d'habiter loin des centres, de construire des réseaux de relations en dehors du Corps. Le problème, observe un lieutenant, "c'est la tournure que prend la société par elle-même, c'est une société de loisirs, donc plus on va réduire le temps de travail, plus ça va agrandir la plage de loisirs, plus ils vont s'investir dans leurs loisirs, ils vont plus avoir le temps de faire autre chose, ils vont être de moins en moins sur leur lieu de travail donc de moins en moins impliqués, de moins en moins responsabilisés". Dans nombre de corps volontaires, dès qu'on a un moment de libre, on vient au centre de secours, jouer au billard avec les copains, boire un café, on vient faire un tour, prendre des nouvelles. Le centre est aussi un centre où se nouent des relations. Même si cela peut choquer les sapeurs-pompiers volontaires, leur activité au centre semble faire partie de leurs "loisirs". Cette plage de temps libre, ils la consacrent à ce qui est souvent une passion chevillée au corps depuis l'enfance.

Un commandant observe : "Nous sommes un corps de légionnaires civils, parachutistes. Pour moi, un corps c'est une structure opérationnelle, il faut qu'ils se défoncent physiquement et avec un état d'esprit de corps. Mais aujourd'hui, on a des gens qui ont moins de goût à l'effort même si pour eux, ils font un effort, l'effort qu'ils envisagent n'est pas celui que les générations précédentes envisageaient et ce n'est pas non plus celui qu'attend parfois la population. Quand ça sonne, il faut que l'état d'esprit collectif se mette en place et la société n'amène pas l'état d'esprit collectif, on a des individualités les unes à côté des autres et ça commence à se faire sentir dans les casernes, si bien que le commandement est obligé un peu de fédérer les personnels alors qu'avant ils étaient déjà fédérés entre eux, il suffisait de fédérer l'action technique, maintenant il faut fédérer l'action technique et l'équipage".

Les cuisines, les foyers qui se vident, témoignent de cet esprit qui s'en va, le Corps se vide de sa substance : manger, dormir ensemble, c'était aussi "fédérer les esprits". La contradiction semble d'autant plus importante que ces Corps sont en pleine métamorphose pour devenir départementaux.

La métamorphose des sapeurs-pompiers n'est pas sans conséquence sur le quotidien des centres de secours, qu'ils soient volontaires ou professionnels. Cet investissement qui est réalisé pour faire advenir le pompier expert, technicien du risque, indépendamment du pompier de Sainte-Barbe, bouleverse profondément la profession. Mais cette transformation n'est pas le seul fait des officiers supérieurs, des services départementaux, ou des administrations locales. Ceux là même qui regrettent "l'ancien système" où les chefs étaient davantage respectés et plus proches de leurs hommes dénoncent aussi les abus intolérables, les lourdeurs du système passé, le manque de discipline. Les "hommes de la cour" ne sont pas simples spectateurs de cette évolution, ils y participent aussi largement, ils demandent des formations, ils souhaitent être logés à l'extérieur des casernes, ils dénoncent la consommation d'alcool. Le changement est au cœur même de chaque centre de secours et peut prendre des formes très diverses.

Mais il faut reconnaître que le modèle "centre de secours", performant, spécialisé, individualisé, a surtout pris pied dans les centres où les professionnels dominent. Les corps de volontaires vivent aussi cette mutation vers l'excellente technique, sans pour autant perdre une relation particulière au milieu environnant et à leur activité. De même, les militaires, à Paris ou à Marseille, entretiennent un esprit de tradition, qui révèle leur appartenance à d'autres principes, partagés par toute l'armée. Nous allons examiner les particularités des uns et des autres pour bien mesurer la tension qui traverse des sapeurs-pompiers, qui mutent vers les techniciens du risque sans perdre leur peau de soldats du feu.

3.3. Les volontaires : l'appartenance et la performance

Le CTA vient de cracher son ticket, les bips quelque part dans la ville sonnent, appelant les sapeurs-pompiers volontaires de garde à décaler. Quelques minutes plus tard, le centre, qui jusqu'alors était paisible, s'active comme une fourmilière, il faut très rapidement armer les engins. Mais d'où viennent ces sapeurs-pompiers qui il y a quelques minutes encore n'étaient pas là ? Ils travaillent dans un garage, dans une école, ou à la mairie, ils font partie d'un territoire qui peut être traversé de part en part en quelques minutes. Pour assurer des gardes dans un centre volontaire, il faut pouvoir quitter son domicile ou son bureau, son tableau noir, son établi et être prêt à décaler en moins de 5 minutes. Le pompier volontaire appartient à un village, une petite ville. Sur une intervention, on le reconnaît, "salut Alain", on se serre la main, c'est un voisin, un collègue de boulot, mon gendre, l'instituteur de mes enfants, un copain d'enfance. Les volontaires font partie du territoire qu'ils défendent, ce n'est pas simplement un lieu de travail, c'est un espace que l'on pratique tous les jours, où l'on a ses habitudes, ses soucis, ses joies, ses histoires. J.N. Retière, dans son étude sur les sapeurs-pompiers volontaires de Loire-Atlantique et de Vendée, relevait que seulement 23 % des volontaires étaient nés hors du département où ils sont sapeurs-pompiers, que 22 % étaient nés sur la commune dont dépend le corps, et 31 % d'une commune limitrophe (Retière, 1984). Tel professeur de mathématiques est surpris de découvrir que le pompier qui vient le secourir est aussi son élève, son voisin, le fils du boulanger.

Ces habitudes tissent un lien entre le pompier et la population qu'ils défendent, un lien qui les ancre dans l'épaisseur d'un village, de son histoire. Le 8 mai, on les voit défiler à Vitré et à Figeac avec l'harmonie municipale et les gendarmes, ils fleurissent le monument aux morts sur lequel en lettres creuses et dorées est peut-être inscrit le nom d'un membre de leur famille. En Bretagne, monsieur le curé n'oublie pas les sapeurs-pompiers, dans son homélie, le jour de la Sainte-Barbe. Les sapeurs-pompiers sont en charge de l'histoire nationale, ils portent l'histoire de leur village qu'ils contribuent ainsi à construire, qu'ils commémorent. Le pompier volontaire n'appartient pas simplement à un centre de secours, il appartient à un Corps qui se déploie dans l'espace et le temps, et qui souvent paraît faire corps avec une population, avec un pays.

Ce lien s'est affaibli : il y a 30 ou 40 ans le pompier volontaire défendait le territoire où il était né, avait grandi, et s'était peut-être marié là même, où il travaillait certainement. Par le passé, le tocsin, la sirène appelait ses sapeurs-pompiers à l'aide, l'ensemble d'un village était en alerte. Aujourd'hui, cette terre a perdu de son homogénéité, le modèle de la compétence professionnelle a modifié les relations à la population mais le territoire reste une dimension essentielle du Corps de sapeurs-pompiers. Si les Corps "locaux", après la réforme dite de la "départementalisation", ne seront plus que des centres de secours, ils resteront néanmoins présents dans un territoire où se nouent des réseaux de relation parfois très denses. Après un feu de friteuse dans une maison, les sapeurs-pompiers de Vitré ont pris soin de nettoyer le sol devenu gras, d'effacer les traces laissées par leurs bottes sur le carrelage, de nettoyer le balai-brosse qui avait servi au nettoyage pour le rendre à sa propriétaire. On prend un peu plus de temps, ou plus exactement on le "donne", ce sont des attentions que l'on a pour les proches, même si on ne les connaît pas, pour les aider un peu, "pour qu'ils n'aient pas trop de mal".

C'est par ces liens avec la population, par cette histoire locale, que jour après jour le Corps se construit. Mais c'est aussi autour de l'amicale qui, si elle a, parfois, abandonné le bal du 14 juillet, continue à réunir ses membres autour d'un voyage en Allemagne ou au Futuroscope de Poitiers, autour d'un arbre de Noël, d'un défi lancé, tel que la descente du clocher de l'église en rappel, pour collecter des fonds pour le Téléthon.

Ces liens multiples cimentent le Corps, permettent d'absorber les coups subis par la métamorphose sans que le Corps n'éclate. Mais cela ne suffit pas toujours : pour que le Corps puissent continuer à vivre, il faut qu'il se renouvelle, qu'il attire de jeunes sapeurs-pompiers qui prendront la place des anciens. Le Corps doit aussi travailler à son propre changement, car un changement débridé, comme une inertie trop grande risque de lui être fatal.

Dans la famille pompier, je voudrais le fils

Chez les sapeurs-pompiers volontaires, le lien avec l'espace est d'autant plus fort qu'il s'est tissé génération après génération. Le fils, le neveu reprend le témoin abandonné par le père ou l'oncle, devenus trop vieux. Lorsqu'il y a un pompier à la maison, cela devient une affaire de famille. Le calendrier est cadencé par les jours de garde, les interventions, les manœuvres et certaines épouses s'en plaignent, nous avoue-t-on. Lors de la fête des mères, l'Amicale pense à ces mamans, qui elles aussi, sont volontaires. Au centre de Vitré, dans une même famille, le père, la mère et le fils sont sapeurs-pompiers, la fille est infirmière. Un pompier sous-officier, plus âgé, se souvient : "Mon père, lui, il était appelé par la sirène, ils avaient leurs habits chez eux, le casque et tout, on était réveillé en pleine nuit, tout le monde aidait, un qui prenait le casque, l'autre la veste de cuir, préparait la mobylette. Si mon père se réveillait mal, moi je le réveillais, je disais "la sirène a sonné". Mon père a été aussi bercé par ça, lui tout gamin il suivait toutes les manœuvres et tout ça, il était encore plus mordu, il sautait par la fenêtre de la cuisine pour aller plus vite". Les volontaires contribuent largement à dessiner l'image des sapeurs-pompiers. Ces 200 000 sapeurs-pompiers sont proches, ils nous ressemblent. Ce que nous jugeons, ce n'est pas tant leur compétence professionnelle, mais leur proximité, l'image devient presque un miroir.

"Ces volontaires ce sont des gens de la population, c'est la population elle-même et dans toutes les familles, ou presque toutes les familles, il y a au moins un cousin, un oncle, un beau-frère qui est pompier volontaire, l'apport des volontaires est important pour l'image, beaucoup plus important pour l'image que le professionnel. L'image, elle vient à 80 % de l'association, de l'union départementale et des amicales locales qui vivent la vie locale, qui sont dans les villages et qui, avec l'association de tennis, l'association de football et l'association de chasse vont prendre en compte l'organisation des fêtes. Une grande partie de l'image vient de là, c'est pour ça qu'on y tient beaucoup tout en sachant que derrière, ça représente un handicap parce qu'il y a l'amalgame entre les deux". (Directeur Départemental) Tous les sapeurs-pompiers n'ont pas repris le flambeau paternel mais il est rare qu'on devienne pompier comme ça, par hasard. Si vous ne trouvez pas le père derrière le fils, vous apprendrez que dans cette usine 10 ouvriers sont sapeurs-pompiers, que ce village modeste qui ne comptait pourtant pas de centre volontaire a donné 5 ou 6 sapeurs-pompiers professionnels. De véritables itinéraires se dessinent, des sapeurs-pompiers, hier volontaires, deviennent militaires, professionnels.

Sergent, Sapeur-pompier volontaire, 28 ans, Centre de Secours Principal Mixte (professionnels et volontaires)

Je suis fils de sapeur-pompier volontaire. Je suis rentré dans les pompiers ici en 86, et mon père en 73. Jusqu'en 88, j'ai été volontaire. Après je suis rentré dans les pompiers de Paris pour faire mon service national de 88 à 89. Ensuite une fois la brigade finie, je suis revenu ici. En 89, j'ai préparé l'examen de caporal Pompier Volontaire. Après, j'ai quitté l'école, je suis rentré dans une entreprise, ça a duré 3 ans et demi pendant lesquels j'ai préparé des spécialités. Mon boulot me donnait pas mal de temps libre pour faire des stages à l'école départementale. J'ai passé le stage sergent spécialiste initiation chimique, spécialisation prévention, feux de forêt. En 92, il y a eu des licenciements économiques. Là j'ai trouvé une place de remplacement à l'hôpital pendant un an, des remplacements au service de sécurité incendie. Il a fallu que je passe une petite spécialisation d'IGH à Paris, (Immeuble Grande Hauteur). On me promettait de l'embauche, ça n'a pas été fait. On m'avait contacté pour l'aéroport, où je suis maintenant. J'ai deux positions à l'aéroport : pompier et service carburant polyvalent.

Mon père était ouvrier et pompier aussi dans son entreprise. Mon père avait été recruté pompier parce qu'il avait son PL (permis poids lourds), parce que le lieutenant était chef du personnel de la même entreprise, il avait trouvé dans les dossiers des gens qui avaient leur PL. Il a découvert cette passion là quand on lui a proposé de venir, et il est resté pendant 17 ans et demi, il a fini adjudant-chef. Mon père m'en parlait quand il rentrait : "on a fait ça, on a fait le feu là". Ca été le déclic, le voir partir, la sirène sonner, etc. Après ça été la "carotte", pour les résultats scolaires, "tu veux être pompier ? tu as intérêt à faire ça, sinon ça va pas marcher".

C'est une passion, c'est l'équipe, les copains, et les interventions qui m'intéressent. Il y a toujours le feu, je crois qu'il faut aimer le feu pour être pompier, j'ai toujours eu une petite attirance pour le feu. Si on devait faire un palmarès des choses les plus intéressantes ce serait le feu. Je crois que dans le secourisme, on arrive à être blasé, on fait des trucs qui ne tiennent pas debout, du genre les clochards. Je vois les professionnels décaler 5-6 fois la nuit pour des clochards, se déplacer pour un mal de tête ou un ongle cassé. J'ai vu à Paris en faire 20, 30 par jour ! Là, on fait plutôt le rôle de taxi.

L'intervention sur la route, c'est intéressant, les gens sont dans la voiture, il faut penser à baliser la route, à leur porter secours, penser à appeler le SAMU, à découper la voiture, sortir minutieusement la personne de la voiture, là, c'est un travail d'équipe vraiment intéressant. Un nid de guêpe, c'est simple c'est le pulvérisateur. Il faut y aller après son travail le soir, il fait chaud, on est enfermé dans une combinaison, il faut ramper dans le grenier, aller détruire le nid. 5-6 par soirée à faire !

Le feu ça ne prend plus beaucoup de place aux pompiers, la prévention qui est faite depuis, ça marche. Tant mieux pour les gens, on voit que l'on fait moins en moins de feux. On met en place des trucs qu'on a appris, on se teste soi même je crois, "ah, j'ai réussi ça, c'est bien". Avant, on ne pouvait pas motiver une équipe, ni faire un entraînement tous les premiers dimanches du mois en disant "tiens, si tu avais un feu là, tu ferais comme ça", alors qu'ils n'intervenaient jamais parce que c'était toujours les professionnels qui le faisaient (le centre est mixte). C'est comme un gars qui est formé comme pilote de course et qui ne va jamais courir.

Les apidés, c'est pareil : les professionnels ne les font plus, parce que les gars là bas sont partis de 8 h le matin jusqu'à 20 h le soir alors ils prennent les pompiers volontaires. Maintenant, à chaque fois que le FPTL (le fourgon) part, ça motive, la sirène, le départ, même s'il n'y a rien de fait, y'a un petit truc quand même. Nous, quand on part au feu et qu'il y a personne devant nous (pas de professionnels), il n'y a pas de droit à l'erreur.

Ce qui me plaisait, c'était l'action, la sirène, voir partir le camion rouge toujours comme beaucoup d'enfants, et puis voir un feu, quelque chose de grandiose, quelque chose hors du commun quoi. Je suivais en vélo parce qu'on a un engin qui perd toujours de l'eau. Il y a des gamins qui ont trouvé ce truc là, ils nous attendent avec leur VTT, ils ont remarqué que notre engin perd un peu d'eau, donc ils savent à peu près où va l'engin. Pour voir un peu comment ils font. C'est la passion

pour les gars qui vont sauver, qui vont éteindre un feu, qui vont faire des choses hors du commun, des gens pas comme les autres.

Mon père ne prenait les gardes que le dimanche avec les professionnels, de 14 h à 19 h le soir. Je le voyais : il préparait ses bottes, c'était la grande chose, ou quand il rentrait d'un accident, ça sortait du commun, quoi, vis à vis des copains !

Je n'ai pas été longtemps pompier en même temps que mon père, 2 ans et demi parce qu'à 18 ans je suis parti à l'armée. J'ai fait quelques interventions avec lui, j'ai fait des gros feux, pas beaucoup. Si on s'engueule au centre, ça retombe à la maison, et ma mère dit "vous n'allez pas remettre ça !". On ne parle que de ça, c'est une passion. Ma mère participait beaucoup : tout le nettoyage des tenues à faire, la nuit la sirène sonnait, elle se levait, elle ouvrait la porte du garage, elle sortait la voiture le temps qu'on se change. Beaucoup de femmes le font encore, ma copine le fait aussi, la nuit la sirène sonne, le temps que je me change, elle ouvre la porte du garage, beaucoup de femmes le font, c'est pour ça qu'on compense en fin d'année en leur offrant quelque chose, à l'Amicale, au moment de la Ste Barbe.

On a un week-end où on est de manœuvre, le dimanche, un week end où on a le bip, un week end où on a la garde de 24 h : il ne reste plus qu'un week-end par mois, et moi en plus je travaille un week-end sur trois ! J'ai toujours aimé travaillé en équipe, comme le sport. On ne peut pas jouer perso dans les pompiers. C'est un jeu d'équipe, chacun a sa place, chacun sait ce qu'il a à faire.

Un pompier de Paris, c'est l'intervention à bloc, le sport à bloc. On va passer trois jours au Fort de Vincennes, Porte de Vincennes, on vous teste physiquement pendant 3 jours, on vous branche sur un vélo pendant 4 h, vous pédalez pendant 4 h, on voit le moindre point de défaillance du gars, psychologiquement on vous fait faire des tests. On fait tout en courant, c'est du militaire à bloc, tant de temps pour manger, tant de temps pour se laver, c'est courir, courir, courir. Et apprendre des cours, tous vos cours. Les exercices physiques, c'est la planche tout ça, la fameuse planche à 2m20 du sol qui sort du mur pour se pendre et monter à la force des bras, "pendant votre carrière de pompier à Paris, vous la ferez tous les jours, deux fois par jour cette planche", parce que le pompier peut tomber n'importe où et il devra se rattraper à bout de bras pour se dégager tout seul.

Le premier mois, on voit tout ce qui est discipline militaire, tir parce que les pompiers de Paris sont armés en cas de guerre, du tir, du cross, des cours. Tout ce que vous avez fait en tenue de sport le premier mois, vous le faites en tenue de feu, la planche en tenue de feu, portique, montée de corde en tenue de feu. Si vous réussissez, vous allez en CPR (centre de perfectionnement et recrutement). Deux mois d'instruction mais uniquement du pompier. La carotte, quand vous travaillez, c'est d'être de garde quand vous avez de bonnes notes. Pendant 3 mois, on n'a que ça dans la tête, sortir sortir sortir, on est prêt à tout faire.

Paris c'est l'intervention, la rapidité, c'est vraiment le truc dingue. On voit toutes sortes d'interventions, des interventions incroyables. On fait deux fois plus d'interventions, on fait 35 à 40 interventions par jour. A Paris, celui qui passe sergent, il doit quand même passer des compléments d'examens pour pouvoir partir en engin ! Tous les pompiers privés qui sont à Paris, à la Maison de la Radio, à la Tour Eiffel, n'importe où, c'est des Pompiers de Paris. L'aéroport de Paris à Orly est couvert de Pompiers de Paris. Si vous n'avez pas été 15 ans pompier à Paris, c'est pas la peine, vous ne rentrerez pas.

C'est vrai que les Pompiers de Paris c'est le meilleur centre de formation du monde, il y a des pompiers américains qui viennent pour se faire former, ils disent qu'on est complètement givré, eux jamais ils rentreront dans une maison enflammée avec un ARI, chez eux ils arrosent de dehors, une fois que l'immeuble est noyé c'est bon. On apprend la discipline, on apprend quand même à respecter les autres, à se faire confiance, à se sécuriser. Quand on est jeune à 16 ans, on fonce dedans, on a intérêt à rattraper le gars, à se freiner.

Mais j'avais le mal du pays. Paris, c'était spécial, rentrer tous les week-ends pendant 5 ans, je ne crois pas que j'aurais pu supporter. Quand je suis sorti de la BSPP, je suis allé en usine, toujours dans les pompiers, en hôpital toujours dans les pompiers, l'aéroport toujours dans les pompiers, j'essaye de me rapprocher le plus possible dans la vie professionnelle de ce que j'aurais voulu être. Et toujours pompier volontaire en même temps dans ma commune. J'ai fait l'initiation produits chimiques, initiation feux de forêts, initiation prévention. Après j'ai eu le concours de caporal, de sergent, et mon secours routier que j'avais passé à la brigade, il a fallu que je le repasse ici. A

l'aéroport, on est des polyvalents, on fait le plein des avions, une semaine de matin, une semaine d'après midi, une semaine de nuit, une semaine pompier.

Je m'occupe de l'habillement, on a un budget attribué par an pour habiller tous les pompiers. Il y a un gars responsable des manœuvres, de l'instruction, des véhicules, du personnel à gérer, des visites médicales, du secrétariat, des espaces verts, etc. Les tenues ont changé, les méthodes d'intervention et les engins, durant les 10 dernières années c'est incroyable. L'habillement, c'est une poussée phénoménale, maintenant vous avez des tenues bleues marine, alors que c'était des bleus clairs en coton, maintenant c'est des cotes F1 avec des bandes. On a les nouveaux cuirs, nouveaux casques, on a des pulls, des chemises F1, des combinaisons comme les treillis de l'armée ! Depuis 90-91, on a les casques F1.. Le colonel ne voulait pas de différence entre un pompier professionnel et un volontaire.

Quand vous regardiez les photos avant, un gars dans le Midi et un gars dans le Nord, il n'y avait pas un pompier habillé pareil, l'un avec la chemise, l'autre avec le pull, tandis que là, tout le monde commence à être pareil. Même dans les entreprises, il y a une norme qui vient de sortir avec des bandes qui doivent faire tant de cm de large, etc.

Sergent, sapeur-pompier volontaire, en centre de secours principal (volontaires), 40 ans

On retrouve beaucoup de pompiers qui sont mordus depuis tout jeune et qui persistent et qui arriveront, c'est un métier où il faut persévérer, mais moi ça m'a pris seulement vers 22 ans, c'était après l'armée. Mon grand père était quand même pompier, ça commence souvent comme ça dans un petit C.P.I., mon père aussi était pompier mais je peux pas dire que j'ai vraiment baigné dedans parce que un C.P.I., vous savez, à part la manœuvre le dimanche matin, à l'époque... Moi, je voulais m'engager dans l'armée, c'est un boulot qui m'aurait plu et ça n'a pas pu se faire, j'ai retrouvé un travail ensuite dans ma profession comme électricien, ensuite j'ai voulu faire un examen au niveau de la gendarmerie, là ça ne s'est pas concrétisé non plus, puisqu'au niveau de la taille ça n'allait plus.

J'ai dit tiens je vais passer mon brevet national de secourisme et puis je l'ai eu, j'étais content. Tout ce qui était soin assistance à victime, j'ai su d'un coup que ça me plaisait bien quoi, je me sentais à l'aise dans ce milieu là. J'ai été moniteur à la Croix Rouge pendant deux ans, on apprend beaucoup avec ces gens là. J'ai fait une demande pour rentrer pompier, ça été long. Je suis rentré pompier en début d'année et là, la vie bascule très vite : je me mariais au mois d'août et j'ai déménagé ici. Ma motivation était telle que j'ai pu passer le monitorat sans avoir encore le grade de caporal, et le grade de caporal a suivi puis celui de sergent, puis différents stages. Pour nous, c'est comme si c'était un deuxième métier.

Quand mon père partait au feu, à l'époque c'était pas la sirène, c'était le tocsin. On appelait le bedeau, le curé, et puis il fallait qu'on sonne les cloches, là les pompiers arrivaient, c'était incroyable, avec un porteur d'eau, la moto pompe. J'allais voir les manœuvres, l'eau qui sortait au bout d'un tuyau, une lance, la moto pompe en route, tout ça, les accidents à l'époque, c'était rare.

Mais dans ma tête, je voyais ce qui n'allait pas. Pour moi, le pompier ou le militaire, ça devait être plus carré. Là, c'était au petit bonheur la chance, moi, ce que j'attendais, c'était des gens compétents, des gens qui connaissaient leur travail avec des ordres, des choses comme ça, ce que j'ai retrouvé ici. Maintenant, il faut travailler pour être performant, parce que sur le terrain on n'a pas le droit à l'erreur, pour une chute sur voie publique, on a vite fait d'avoir 10 à 15 personnes derrière notre dos. A partir du moment où j'ai dit que je voudrais bien rentrer comme pompier, j'ai senti de la part de mes parents un encouragement, "c'est bien", "au moins servir à quelque chose". Venir au centre de secours principal, c'est encore plus valorisant pour mes parents.

J'ai fait mon service militaire un an et l'ambiance, le rôle militaire, ça me plaisait. J'étais dans un régiment disciplinaire en plus, là on en a bavé mais je ne suis pas mécontent de mon service militaire, je pense que c'est important surtout au niveau du caractère et pour retrouver les autres d'autres régions. Et puis l'esprit de groupe aussi, tout le monde est vraiment soudé.

Ici, dès que l'intervention ou la manœuvre est terminée, il faut systématiquement qu'on en cause, sur le terrain, au niveau militaire, c'était la même chose. Ici, dès que l'intervention est

terminée, il faut toujours qu'on trouve des détails : pour nous l'intervention, c'est très très rare qu'elle soit parfaite. A chaque fois, on se dit, j'aurai dû faire ci, j'aurai dû faire ça, ou alors, on voit un jeune, on lui dit tu vois la prochaine fois faut que tu fasses ci, faut que tu fasses ça, à chaque fois on a la chance d'avoir de la formation, le détail on le reprend, on va refaire le geste, mais on peut le faire 10 ou 15 fois, sur le terrain, on pense encore se tromper et là on n'a pas le droit à l'erreur, donc on se remet en permanence en question pour arriver à un truc bien. Et surtout, le "gros truc", il faut que tout le monde en cause, et puis même quelques jours après on va en reparler, ou même quand on fait de la formation, on va reprendre, tu ne te rappelles pas, quand on a fait cette désincarcération là, tu te rappelles qu'est-ce qui t'est arrivé avec ça, en faisant ça.

Si on veut une certaine discipline il faut du sport. Quelqu'un qui a la volonté de faire du sport, même en se prenant par la main tout seul, un dimanche matin, le soir, tiens je vais faire 5 km ou 10 km, s'il a beaucoup de conviction je pense qu'il arrivera à beaucoup de choses.

Je suis rentré comme ouvrier comme électricien dans le bâtiment, et puis là, je suis resté une quinzaine d'années en tant qu'ouvrier. Et puis là, ça fait trois ans que je suis rentré à la ville comme électricien.

On a besoin des bons copains parce que la garde passe avant la famille. Ma femme et mes enfants vont tous seuls au repas de famille s'il y en a un le dimanche. C'est un peu égoïste ce que je vais dire, mais la famille, on va la laisser de côté. Ma fille me dit "on te voit pas". Quand je vais la chercher à l'école, elle est contente, on vit à 100 à l'heure, mais on ne se rend pas compte tout le monde qu'on délaisse, j'ai des copains que je ne revois plus depuis que je suis pompier. Le centre, c'est une grande famille, mais ça n'empêche pas que chacun reste à sa place. Ma femme ne met jamais les pieds ici, toutes les femmes sont plutôt dans l'ombre, on ne les voit pas, on sent que c'est un truc entre gars ici.

Les professionnels, c'est carré, je commence à telle heure, je finis à telle heure, et après, faut plus leur parler de quoi que ce soit. L'ambiance est bonne ici, tout le monde se donne la main, je n'ai jamais entendu dire "j'en ai marre, je pars, je suis crevé, je ne veux plus faire ceci". Des fois, on revient d'un gros feu, il est 5-6 heures du matin, on a tous les tuyaux à reprendre, le chef va venir, "au fait, les gars, avant de manger, y'a encore ça là bas à faire", et là, c'est très très rare que quelqu'un dise quelque chose. En 7 ans, il y a eu une évolution incroyable dans le matériel. C'est là que les stages sont arrivés et on a senti qu'on ne voulait plus voir les différences entre un pompier volontaire et un pompier professionnel. C'est vrai que quelqu'un qui a un accident sur la voie express, il faut que ceux qui interviennent soient partout aussi compétents.

Normalement, tout pompier devrait être apte à pouvoir secourir une personne, mais un C.P.I. (Centre de Première Intervention) de 12 ou 14 personnes, il va y en avoir déjà moins de la moitié à faire des stages. Il y a des anciens pompiers vous leur dites "maintenant la tête, faut faire comme ça", ils vous diront, "nous, on n'a jamais appris comme ça, c'est pas des jeunes comme vous qui allez nous dire". Chez nous, ça se passe bien.

Il y a toujours cette image du pompier du passé qui reste : il était vraiment volontaire, il faisait tout ce qu'il pouvait, il essayait de sauver au maximum et il avait ce côté "fête" aussi, surtout dans les campagnes. C'est totalement différent depuis quelques années : on s'accroche tous un maximum. Quand nous avons défilé à Paris dans une manifestation, on s'est rendu compte qu'il y avait un maximum de pompiers, et tout le monde était la main dans la main, il n'y a pas eu de débordement, ça c'est très bien passé.

Moi, je ressens qu'on n'a pas le droit à l'erreur. Systématiquement, si on faisait une boulette, on saurait nous le reprocher. Je ne sais pas si on en viendra au point où en sont les Etats-Unis, avec Tribunal, etc. A mon avis, les gens reconnaissent très bien nos qualités mais s'il y a des choses qui ne vont pas, je pense qu'ils sauront nous le dire. Le pompier, il doit être simple, discret, avoir de l'énergie à revendre, être un battant, et puis aimer son boulot et toujours se remettre en question à chaque fois qu'il y a quelque chose de nouveau, savoir se dire que si ça n'a pas marché, il faut savoir le dire, c'est mieux pour repartir d'un bon pied.

Quand il faut partir à 2 heures dans la nuit pour une fuite d'eau parce qu'une machine à laver a débordé, ou aller chercher un chat, c'est vrai que pour nous, c'est pas motivant. A la limite, tant mieux, c'est aussi bien que ça ne soit pas plus grave, mais le premier rôle du pompier, c'est l'incendie, c'est le feu, ensuite le secours à personne qui est venu quelques années après. Moi, ce qui me motive le plus, c'est le secours à personne. J'ai plus l'impression d'être utile, de mettre vraiment

en pratique ce que j'ai appris. Et puis, notre but c'est de sauver, il faut que cette personne là vive, surtout si c'est quelqu'un de jeune, elle a droit à la vie.

Quand vous allez chercher un nourrisson, ça fait drôle ! On prend un petit bout d'chou entre les mains, on essaye de faire tout ce qu'on peut, l'aspirateur, le masque à oxygène, le massage cardiaque, ça fait mal au cœur quand même. On est plus sensible à quelqu'un de jeune que quelqu'un qui a 80 ans, mais le geste sera le même.

Moi je ne garde pas les images dures. J'ai mon voisin du dessus il va nous réveiller la nuit, quand il va faire des cauchemars. Par contre, quand je vais me balader, je serai capable de vous dire, là on a fait un V.S.A.B., là on a fait une pendaison. Sur le coup, on ne fait pas attention, on fait ce qu'il y a à faire, mais parfois c'est dur, on rumine ça après l'intervention, mais c'est fini ! C'est pas ça qui va m'empêcher de manger, de dormir, la photo, elle part. Mais ça doit quand même se caser dans un endroit, parce que je peux tout de suite vous dire où ça s'est passé.

3.4. Former et "manager" les sapeurs-pompiers

Le développement de la formation témoigne de ce travail de transformation de la profession, de cette apparition de nouveaux risques peu respectueux des frontières locales. Nous avons observé qu'il ne suffit pas d'avoir des hommes pour armer les engins, il est nécessaire de disposer de personnel qualifié pour conduire un CCF, pour manœuvrer une échelle, pour commander une Cellule Mobile d'Intervention Radioactive, ou tout simplement pour armer un VSAB. La formation doit être à la fois polyvalente pour que chaque homme puisse occuper différents piquets et spécialisée pour répondre aux interventions plus rares, ou a des missions plus pointues. L'important est de pouvoir à tout moment disposer des hommes formés pour équiper les engins et ainsi construire la chaîne de l'urgence. Plus les missions sont diversifiées et complexes, plus l'équation devient difficile à résoudre, car elle doit être un compromis entre polyvalence et spécialisation. La polyvalence permet de construire le socle de l'intervention, elle permet d'interchanger les hommes à grade égal qui maîtrisent tous les mêmes compétences. Elle produit de l'équivalence entre tous ces sapeurs-pompiers différents, selon un modèle fonctionnel restreint, basé sur des savoirs exécutants plutôt que des savoirs d'experts. Mais les risques demandent de plus en plus des spécialistes, des ingénieurs. La tentation est grande de faire des officiers supérieurs non pas simplement des techniciens du risque mais des ingénieurs de sécurité, et cela n'a rien à voir avec des spécialistes des crises, de l'intervention.

La transformation de ce système complexe pour répondre aux besoins actuels passe par une augmentation du temps de formation. On ne "forge" plus les sapeurs-pompiers, on les forme. Si ce rapport a été suivi d'un certain nombre d'effets, depuis déjà quinze ans les choses bougeaient. En 1982, les élèves capitaines recevaient de 10 à 14 semaines de formation, en 1994, 23 semaines⁶. La formation des officiers s'est progressivement structurée et étoffée pour définir le nouveau profil du capitaine ou du lieutenant. Cette augmentation du temps de formation attise encore la difficile question de la disponibilité des volontaires. Si les sapeurs-pompiers les plus jeunes et souvent les plus diplômés ne voient dans ces stages que le prolongement de leurs études, les sapeurs-pompiers les plus âgés, qu'ils soient volontaires ou professionnels, n'ont pas toujours envie de retourner à l'école.

"Actuellement, c'est devenu même une maladie, actuellement un gars qui a une bonne instruction, il va faire tous les stages imaginables actuellement, il y a 50 stages de toutes sortes, c'est une épidémie de stages, c'est la course à l'échalote pour faire les stages" (Adjudant Professionnel). L'effort est plus difficile encore lorsque l'on est volontaire et domicilié loin de l'école interrégionale (EIR) qui dispense certaines formations. La formation n'est pas toujours souhaitée, elle témoigne plus largement d'une perte d'autonomie du centre de secours qui est d'abord pensé comme un élément d'un dispositif plus vaste.

Cette augmentation du temps de formation peut être résumée en deux chiffres : en 1984, l'école interrégionale de Rennes a dispensé 5 338 journées/stagiaires, en 1994, 9 000 étaient prévues ("Le sapeur-pompier d'Ille-et-Vilaine"). L'évolution de la formation ne se lit pas uniquement dans ces augmentations du temps qui lui est consacré, mais aussi dans l'évolution de son contenu. Les formations sont généralement réalisées avec des groupes plus restreints. "Les formations de

⁶ Ecole Nationale Supérieure des Officiers Sapeurs-Pompiers, Bureau des formations des capitaines, 14^e promotion, p.3

secourisme sont aujourd'hui moins théoriques que par le passé", note un lieutenant volontaire, on a le souci de s'approcher le plus possible de la réalité, on maquille les pseudo victimes, on utilise des mannequins qui ressemblent davantage à des êtres humains et qui permettent, grâce à des appareils de mesure, de contrôler la qualité des gestes effectués.

Les plans de formation : un "investissement de forme" considérable

Depuis 1984, les collectivités locales ont l'obligation de réaliser des plans de formation pour leurs personnels. C'est en 1992 que le premier plan de formation du corps de Rennes fut réalisé. Avant cette date, chaque centre professionnel était plus ou moins autonome et préparait ses stages et ses manœuvres quelques semaines à l'avance. La réalisation d'un plan valable pour l'ensemble des centres du corps permet, d'homogénéiser la formation au sein même du corps et de la définir en fonction d'objectifs. Les différents métiers réalisés par les sapeurs-pompiers ont été répertoriés dans le référentiel emploi, ils ont été ensuite décortiqués pour définir leur contenu et ainsi prévoir les modules de formation adéquats. Les sapeurs-pompiers décomposent leur travail, les gestes qui doivent être réalisés, les outils qui doivent être utilisés pour planifier leur formation. Ainsi à chaque grade doit correspondre des tâches et donc des formations. Un caporal, lorsqu'il arme le fourgon, peut occuper le poste de chef d'équipe, il devra porter un Appareil Respiratoire Isolant : le port de cet appareil demande une préparation, il faut apprendre à respirer avec un masque. A un grade, donc, correspond "un piquet", qui correspond à des tâches, à ces tâches correspondent des outils.

Le sport, qui fait partie du quotidien de la garde, serait, selon un capitaine, trop "ludique" : "on fait un "petit footing", un petit foot, quelques échauffements", sans véritablement définir les objectifs ni le programme de la séance, sans tenir compte des différences d'âges qui peuvent être de près de 30 ans dans les centres civils. Cette pratique du sport, entre-soi, sans véritables contraintes, est aujourd'hui plus systématiquement dénoncée. Si le sport n'a plus véritablement comme vocation d'incorporer une discipline, le technicien du risque ne peut se satisfaire d'une pratique ludique, le sport n'est pas qu'un jeu. Le corps sera dès lors décomposé en muscles, en capacité aérobique, en rythmes cardiaques et chacun de ces éléments doit être adapté en fonction de l'âge du pompier. Le corps de l'expert doit être travaillé de façon "rationnelle". La compétence des entraîneurs est elle même parfois jugée insuffisante. Ce qui ouvre la porte à un développement des fonctions de formation, du statut de formateur, autre forme de dynamique "centrifuge" pour certains sapeurs-pompiers mais en même temps signe du passage de l'organisation au monde de la performance dans tous les domaines, et donc de la spécialisation, qu'il s'agisse de la prévention, de la prévision ou de la formation, hors de l'intervention.

Certaines spécialisations vont tendre à disparaître : le sapeur-pompier professionnel possesseur d'un CAP, qui arrive avec une pratique professionnelle nouvelle (mécanique, tôlerie par exemple), devient de plus en plus rare : ces fonctions devront petit à petit être sous-traitées à l'extérieur. Recruté à un plus haut niveau d'instruction générale et plus jeune, le pompier professionnel s'est engagé dans ce métier particulier et a effectué le parcours scolaire qui convient (par exemple les IUT Hygiène et Sécurité) : il ne peut posséder les mêmes références que son collègue entré il y a trente ans dans le même Corps. Pourtant, cette élévation du niveau de recrutement ne se traduit pas suffisamment, pour les responsables : le recrutement d'officiers de très haut niveau scolaire reste difficile car la profession vit encore sur une image traditionnelle, à la fois populaire et quasi militaire, et elle n'offre pas des niveaux de salaire compétitifs avec les entreprises. Le centre de formation des officiers de Nainville les Roches est une pièce essentielle du dispositif pour former les officiers professionnels et volontaires. La BSPP profite, elle, de son appartenance à l'armée : ses officiers viennent de l'Ecole Inter-Armes ou d'autres armes sans avoir été sapeurs-pompiers sur le terrain auparavant. Là encore, la formation sur le tas et par l'intermédiaire des collègues moins gradés (s'ils sont disposés à le faire !) garde une importance capitale.

Sapeur-pompier professionnel - 53 ans

J'ai commencé ma carrière par un engagement aux pompiers de Paris, en 1963. J'ai fait 3 années d'activité au régiment des sapeurs-pompiers de Paris (on ne disait pas encore la brigade). A

l'époque, le service national était de 18 mois, j'ai fait mes 18 mois de service national mais je me suis engagé 3 ans. Après j'ai quitté, j'ai repris la vie active mais dans le privé, en attendant d'avoir une place chez les sapeurs-pompiers professionnels. J'ai passé un concours sur le plan national, un concours d'aptitude qui à l'époque n'était pas demandé au niveau de toutes les administrations sapeurs-pompiers (c'est-à-dire qu'une ville pouvait nous embaucher sans le concours national). Certaines villes exigeaient le concours national même en sortant des pompiers de Paris.

J'étais parti à 17 ans travailler à Paris. Mon beau-frère qui était à la police parisienne à l'époque, m'avait dit, "Rentre donc dans les pompiers de Paris", j'ai ouvert un dossier et j'ai postulé pour les sapeurs-pompiers de Paris. Pour la police, il fallait faire 1m68 et moi, je faisais 1m62 donc j'étais bon pour les sapeurs-pompiers, mais pas bon pour la police. C' était à 1m60 pour les pompiers

.Ce qui m'attirait surtout, c'était la sécurité et puis le service public, le contact avec le public, les pompiers ou la police, quoi. Mais si je dois donner une priorité, je préfère le métier de pompier, parce que lorsqu'on porte aux secours aux personnes, chaque fois qu'on arrive, on est toujours les bienvenus alors que la police c'est différent.

J'avais fait un CAP Agricole à l'époque, et après je n'ai pas souhaité continuer dans l'agriculture, c'est pour ça que je suis parti à Paris. Mes parents avaient une exploitation, on était 5 frères et sœurs, donc la place était pour un, les autres cherchaient à travailler ailleurs.

J'étais célibataire à l'époque, on était caserné donc on vivait en dortoir, un peu comme font les personnels non logés ici, c'est similaire. Dans notre organisation, dans les corps professionnels, on calque beaucoup sur les pompiers de Paris parce que eux, ont des structures qui ont été mises en place avant nous donc ils sont toujours au top niveau donc quand on a des renseignements à demander aussi bien sur un matériel que sur différentes fonctions, ça a été mis déjà à l'essai à la brigade.

Ici le personnel non logé effectue 24 h de garde consécutive, 48 h de garde, 48 h de repos. A l'époque, le personnel non logé effectuait 48 h de garde consécutive et avait 24 h de repos. Vous voyez l'évolution en un peu plus de 30 ans. Je n'ai pas tellement goûté à autre chose que la vie de caserne, étant donné que même maintenant j'ai encore un logement de fonction. La vie en collectivité, il faut aimer parce qu'obligatoirement quand on assure une garde c'est de 24 h ou de 48 h, on vit 24 h ou 48 h avec les personnes avec lesquelles on travaille.

A cette époque là, je n'ai pas souhaité rengager parce qu'au niveau des pompiers de Paris, c'était quand même assez pénible, la discipline, voire même très pénible. Arrivé à un moment, on se fatiguait un peu. On retrouvait la discipline de l'armée, tout en étant sapeur-pompier. On avait du maniement d'armes, marcher au pas, le rassemblement. En intervention, par contre on avait des ordres qui étaient bien précis et chacun connaissait la tâche qu'il avait à accomplir.

Ici, on est peut-être bien 50 % anciens pompiers de Paris. Mais la personne qui rentre, même si elle n'a pas fait les pompiers de Paris, a quand même une assez bonne formation à la base, elle acquiert à peu près la même chose qu'aux pompiers de Paris. Celui qui a été formé aux pompiers de Paris reste un petit peu avec un esprit réglementaire, si on veut, parce qu'il a été formé. J'ai des collègues ici qui ont fait 5 ans de brigade avant de rentrer dans les pompiers communaux, il en reste toujours un petit quelque chose. A mon avis, on ne fait pas sapeur-pompier comme on va aller travailler dans une usine, à la chaîne, il y a quand même une motivation et c'est différent, c'est surtout la relation avec le public. On arrive, les gens attendent quelque chose de nous.

Je suis rentré au Corps, ici et j'ai fait tous les centres de secours. Avec les différentes fonctions qu'on nous donne, les passages de grade, on a des mutations, on arrive à faire le tour de toutes les casernes. Je me suis plu dans toutes les casernes parce qu'on se retrouve avec des personnels avec lesquels on a travaillé, les mutations sont souvent internes d'une caserne à l'autre, donc on connaît tous les gens. Au niveau de l'encadrement officier, on bouge beaucoup plus. D'ailleurs c'est l'objectif de notre patron, le changement de grade veut dire changement de ville.

Si c'était à refaire, ce n'est pas certain que je postulerais pour un logement de fonction parce que ça fait davantage une coupure : le jour où on est de repos, on est vraiment de repos. L'épouse aussi doit s'habituer au logement sur place, la vie est différente de quelqu'un qui n'est pas logé. On vit plus la vie de caserne quand on a un logement de fonction que lorsqu'on est logé à l'extérieur, ça se comprend. Je vais vous donner un cas concret. Moi, je suis chef de garde aujourd'hui. Si demain le chef de garde a un renseignement à demander, il va dire tiens "je vais lui demander, il était de garde

hier”. Si je suis à l’extérieur, il ne va pas me téléphoner chez moi, il va gérer sa garde différemment. Mais s’il y a un besoin pour raison de service, on m’appelle quand même.

Les épouses se sont habituées au service que nous avons parce que le week-end, on est quand même assez longtemps à la maison tout en étant de service, tandis qu’une femme de personnel non logé, l’agent est parti 24 h de la maison et s’il y a des problèmes particuliers à la maison, la femme est seule à les assumer. Moi, si je suis de garde, si j’ai un problème particulier à la maison, je pourrais le traiter tout en assurant ma garde, vous voyez c’est différent.

En campagne, les gens sont beaucoup plus habitués à subvenir à leurs besoins, s’il y a un problème, ils vont essayer de le résoudre seuls. En ville, on a beaucoup plus d’assistanat, on va dire on appelle les pompiers, ils sont payés pour.

Il n’y avait pas de centre de secours où j’habitais. Alors je n’ai pas fait sapeur-pompier volontaire. J’ai mon fils qui est en IUT hygiène et sécurité et il souhaite être sapeur-pompier volontaire. Moi, je ne souhaitais pas que mon fils prenne la même voie que son père. Je ne l’ai sûrement pas influencé. C’est lui, l’année de sa terminale, il a fait un bac D qui m’a dit “après tout, j’aurais envie de faire sapeur-pompier”. Je lui ai dit OK mais j’ai eu envie de lui dire si tu fais ça, tu le fais bien. Je ne voudrais pas qu’il prenne un métier en se disant “je vais être dans la fonction publique, fonctionnaire quoi”. Je ne pense pas qu’on peut vivre ça comme certains fonctionnaires qui ne pensent qu’au week-end. Il a vécu caserné avec moi, donc il sait ce que c’est d’entendre les départs et puis de ne pas manger à des heures bien précises. Vous voyez tout ça c’est des petites choses de la vie mais nous, on ne sait pas à quelle heure on va prendre notre repas par exemple.

Moi, je souhaiterais que mon fils voit comment on travaille à la partie inférieure de la profession. Qu’il ne soit pas directement intégré au niveau cadre parce que ça lui permet de connaître le travail à la base. Il serait volontaire le week-end. C’est une occasion de se former parce qu’une lance, un tuyau, il sait à peu près ce que c’est, il les a vu assez longtemps déroulés dans la cour mais il aura l’occasion de les manipuler.

Les qualités d’un pompier, c’est la promptitude, l’assiduité, les relations que l’on a avec le public, tout ça fait partie des critères de notation. On a des jeunes qui sont très battants, si, si. Des jeunes lieutenants qui sortent d’IUT, moi, j’ai beaucoup à recevoir d’eux parce qu’ils ont appris beaucoup à l’école. Toutes ces choses là, ils doivent les mettre en pratique et nous, on a le vécu sur le terrain. Alors on doit faire un mélange des deux. J’ai de tout jeunes collègues là, je ne sais pas s’ils sont contents de sortir avec des chefs de garde anciens comme nous, mais nous on est contents d’être avec eux parce qu’au niveau technologique, on ne connaît pas tout, toutes les nouvelles mesures.

3.5. Soldats du risque, les sapeurs-pompiers de Paris

Du rituel

Un à un, venus des différents centres du groupement, des officiers et sous officiers en tenue de sortie se présentent pour la cérémonie de passation de commandement. Chacun des invités ou des participants occupe une place, un “carré”, en fonction de son grade ou de sa qualité, de part et d’autre de l’axe central de la cour. La “musique” voisine avec la section en armes qui porte le fanion de la compagnie, elle est elle-même à côté de la section incendie en tenue d’intervention, en vis à vis les officiers et sous-officiers, des civils occupent des carrés différents. L’agitation cède le pas au calme et à la retenue, les portes de la caserne sont maintenant fermées, la passation de commandement va commencer, la musique ouvre la cérémonie. Le capitaine sortant prend le commandement de sa compagnie, pour la présenter au chef de corps, commandant de groupement. Venu de l’entrée de la caserne, encadré de deux militaires du rang, le “porte-fanion”, d’un pas lent et cadencé, se présente fanion dans l’âme du fusil-mitrailleur. Le général commandant de la brigade arrive à son tour, les armes lui sont présentées, les hommes le saluent, la musique entonne “La Marseillaise”. Au milieu de la cour, entre les participants, le capitaine, le lieutenant colonel, le général se tiennent sur une même ligne, (des marques à la craie sur le bitume sont encore visibles qui définissent la place des officiers supérieurs). Des ordres claquent dans le silence, “présentez armes”, “ouvrez le ban”, la musique se fait à nouveau entendre. Le capitaine descendant salue son fanion, le retire de l’arme et le remet au commandant de groupement. D’une voix puissante le chef de corps déclare : “Vous travaillerez pour votre chef, le capitaine D. ici présent, et vous lui obéirez dans tout ce qu’il vous demandera pour le

bien du service, l'exécution du règlement militaire, l'observation des lois et le succès des armes de la France, puisque nous sommes militaires". Le nouveau capitaine reçoit le fanion de la compagnie des mains du chef de corps, le remet dans le canon du fusil, et salue son commandant qui ferme le ban. Le chef de corps met la compagnie au repos, le capitaine peut alors prendre le commandement de son unité : "A mon commandement neuvième compagnie garde à vous, présentez armes", le capitaine rend les honneurs au fanion du groupement, défile devant ses hommes, salue ses nouveaux adjoints, va ensuite présenter sa compagnie à son supérieur le chef de corps par ces mots "voilà ma compagnie". Le chef de corps le salue, fait mettre les hommes au repos et reprend le commandement de la compagnie : "à mon commandement..." La musique et les hommes en arme rendent les honneurs au général qui s'en va, puis au fanion du groupement qui quitte la scène. La cérémonie est maintenant terminée, chacun des invités et des participants peut se diriger vers le buffet, pour goûter quelques petits fours et boire un verre.

Pliage/dépliage

Civils et militaires, officiers et sous officiers ne sont pas mélangés, ils n'appartiennent pas au même monde, au même rang, la présence de sapeurs-pompiers en armes et d'autres en tenue d'intervention rappelle la spécificité de ces militaires ou de ces sapeurs-pompiers. La cohabitation du capitaine, du lieutenant-colonel et du général dans une même perspective esquisse, aussi, dans l'espace une part de l'organigramme de la brigade, les différents éléments de la pyramide : la compagnie, le groupement, la brigade. Les tenues sont elles aussi parlantes, elles soulignent plus encore cette codification, cet ordre des choses. Lorsque l'on reçoit des récompenses, des médailles, lors d'une passation de commandement, le port des chemises et des gants blancs est de règle, la "musique" porte des bottes à lacets blancs, un plastron et des épaulettes rouges, un casque traditionnel. Chacune de ces tenues portent un numéro répertorié dans le BSP 179. La variété des rôles, des places que peut occuper un sapeur-pompier s'illustre dans la variété des tenues. Quelque soit le grade du sapeur-pompier, celui-ci dispose d'une tenue de sortie : la représentation n'a pas cédé le pas à l'intervention.

Mémoire et patrie

Tout au long de cette cérémonie, un objet circule, passe de main en main et semble être le trait d'union entre chacune des séquences : le fanion, ou plutôt les fanions, puisqu'il y en a deux ici, celui de la compagnie et celui du groupement. Ce dernier "fanion est le symbole de la cohésion, de notre appartenance au monde militaire, il met cette cérémonie sous l'égide du chef de corps et du groupement. Ce n'est pas la compagnie toute seule, mais la compagnie au sein du groupement qui change de capitaine" (Lt-Colonel). Le fanion est le lien entre le groupement et la compagnie, il rappelle que l'une appartient à l'autre. En même temps qu'il rend ou prend le commandement de son unité, le capitaine donne ou reçoit le fanion de la compagnie. "Le capitaine est détenteur de son fanion pendant tout son temps de commandement, ce fanion qui lui est remis est enfermé dans une vitrine, dans son bureau, il en est responsable, il est codifié, il porte un numéro d'homologation qui est déposé au service historique des armées, les couleurs ne sont pas innocentes, les couleurs du génie, noir et rouge, et de l'autre côté, vous avez les couleurs de la compagnie" (Lt-Colonel). Les couleurs rappellent aussi l'appartenance de la compagnie à la Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris qui elle-même appartient à l'arme du génie. Si les capitaines de compagnie restent à ce poste durant deux années environ, le fanion, quand à lui, traverse les années et reste attaché à la compagnie, il est le fil conducteur, le témoin que l'on se passe. Ce fanion n'est pas un vulgaire morceau d'étoffe, il existe dans sa singularité, comme objet unique, homologué et déposé, c'est une pièce d'histoire que les capitaines reçoivent des mains de leur chef. Le capitaine poursuit l'œuvre commencée par d'autres, le capitaine appartient à une lignée.

Ce n'est pas tant le territoire qui construit ce Corps car la plupart des sapeurs-pompiers de Paris ne sont pas parisiens et retournent lors de leurs permissions dans leurs provinces natales, parfois fort loin. Le territoire de la brigade est probablement trop vaste, trop hétérogène, les sous-officiers et officiers logés dans les casernes sont régulièrement affectés dans d'autres centres. Le lien qui permet de réunir 7 000 hommes, c'est probablement le passé, que l'on rappelle sans cesse à travers les fêtes, à travers les morts. Les morts font encore partie des vivants : tous les lundis un sapeur-pompier lit la

liste des sapeurs-pompiers morts au feu, à la déclaration de chaque nom une voix répond “mort au feu”, l’intervention est un champ d’honneur.

Cette dimension civique entretenue et ritualisée demande un important travail quotidien. L’accent est mis sur la “compétence professionnelle” propre au technicien du risque, mais aussi sur le “sens du devoir”, sur “l’esprit de discipline” que l’on demandait déjà au soldat du feu. Les sapeurs-pompiers de Paris réalisent un compromis entre ces deux termes, ce sont, dirons-nous, des “soldats du risque”.

Ces différentes exigences ainsi que la pression de la demande finissent par menacer l’équilibre institutionnel : il faut quelque chose de plus que les bonnes intentions, les discours ou la formation pour le faire tenir, pour exiger davantage de rigueur, une tenue et une forme physique irréprochables, le respect des règlements : la sanction, qui s’applique à toute mise en cause d’un ordre social aussi bien défini.

La discipline “gage de l’efficacité” mais aussi d’une adhésion à un ordre des places, repose nécessairement sur un système de sanctions. La sanction peut être positive, les médailles en témoignent, reconnaissant le sens du devoir: quelques sous-officiers durant cette cérémonie ont reçu la médaille d’or de la défense nationale, pour leurs bons et loyaux services. Les actes de “courage et de dévouement, l’abnégation et les services rendus” ont été récompensés en 1902 par la remise de la légion d’honneur au drapeau de la brigade. Mais les sanctions peuvent être négatives rappelant le respect de la discipline, des règlements militaires : elles agissent alors comme “garde fou”. Plus systématiquement, un véritable contrôle de qualité surprise est effectué régulièrement: “L’état-major, chaque année, contrôle un certain nombre de centres de secours. le centre de secours est mis à l’arrêt. Et pendant quatre heures ou cinq heures, le centre de secours est disséqué, épluché. Des manœuvres sont tirées au sort. Tout est noté, tout est écrit. .” (Lt-C).

Le flux des hommes contre l’inertie des habitudes

La Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris doit sans cesse se prémunir d’un autre danger qui la menace : l’engourdissement. Sa taille fait probablement, pour une part, sa puissance mais le Corps manque parfois de souplesse, son inertie peut constituer un handicap. Chacune des parties qui constitue ce corps doivent être également stimulées, il faut produire un modèle unique avec une pluralité d’hommes et de centres.

“C’est le plus grand Corps de France, avec son entité, avec son unicité de commandement, son unicité de point de vue, son unicité de doctrine. Alors, certes, ils peuvent vous paraître assez figés, mais la doctrine évolue tous les jours. La difficulté, dans un monde qui recouvre 78 centres de secours, c’est bien de veiller à ce que tout le monde comprenne le message officiel du jour. Compte tenu du système de gardes, de repos, de réserves, de permissions, puisque c’est ce que nous vivons vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de décennie en décennie. Donc, ce message est extrêmement compliqué à faire passer, c’est le problème majeur. En combien de temps cet ordre sera digéré, compris et pourra être restitué sans faille, là est le problème” (Lt-Colonel). Un nouveau règlement doit être reçu et appliqué par l’ensemble du personnel intéressé : la transmission de l’information représente une difficulté, une difficulté d’autant plus grande que cette information est parfois incorporée, mémorisée dans des gestes devenus réflexes. Il faut alors effacer, le corps doit garder une certaine malléabilité pour ne pas se figer dans des habitudes. Ces changements ne sont certes pas radicaux, ils ne remettent pas en question l’ensemble d’une manœuvre, mais une dissonance peut fragiliser la construction de cette “symphonie de rigueur” et compromettre le succès d’une opération, ou menacer la vie des sapeurs-pompiers. Paradoxalement, le turn-over, relativement important à la brigade, peut de ce point de vue constituer un atout. Si les jeunes recrues ont tout à apprendre, cet apprentissage sera fait en s’appuyant sur les nouveaux règlements. L’effet de sédimentation des règlements dans les corps est ainsi plus limité : les hommes du rang sont régulièrement renouvelés. C’est sans doute avant tout grâce à ces changements constants du personnel que la discipline ne devient jamais sclérose, d’autant plus que seule la jeunesse des effectifs permet de supporter un rythme très élevé d’interventions et une pression aussi constante (tension dynamique qui sera altérée avec la suppression du service militaire, on peut le penser). La brigade compte près de 80 centres de secours, répartis en 24 compagnies d’incendie : chacun de ces centres pourrait avec les années, avec les habitudes, devenir de petits fiefs dont l’adjudant serait le roitelet. Mais une multitude de fils relie le centre de secours au Poste de Commandement (P.C.) de la compagnie qui est elle-même reliée au groupement auquel elle appartient

et le rituel du fanion rappelle ces emboîtements. Chaque officier de compagnie est chargé, non pas d'un centre de secours, mais de certains domaines d'activités : le sport, la formation, l'habillement, et cela de façon transversale.

Si, pour les sapeurs-pompiers volontaires, le territoire contribue à construire l'esprit de Corps, les sapeurs-pompiers de Paris veille à rompre régulièrement les ancrages qui installent le pompier dans un espace local : l'esprit commun doit émaner de l'ensemble et non des parties, du global et non du local. Les hommes ne sont pas attachés à un centre, à une compagnie, ou même à un groupement, mais à la Brigade, à l'armée française. Le territoire ne donne pas sa substance au Corps, le territoire est davantage un espace à défendre, un "théâtre opérationnel", que le lieu d'une incarnation. Le Corps des sapeurs-pompiers volontaires se construit autour d'un axe vertical qui plonge dans les profondeurs d'une histoire et d'un lieu. Ce point fixe est pour les sapeurs-pompiers de Paris, davantage un axe de rotation autour duquel on va faire tourner les hommes. Régulièrement les militaires changent de centres de secours, de compagnie.

Les officiers et les militaires du rang ne gravitent pas toujours sur le même axe. La brigade peut ne représenter qu'une parenthèse dans la vie d'un officier de la brigade. Après avoir fait une école militaire, puis une école d'application (cavalerie, transmission, génie...), ils peuvent demander à être affectés aux sapeurs-pompiers de Paris. La plupart des officiers appartiennent à l'arme du génie : après quelques années, en fonction de leur demande ou des besoins de la BSPP, ils peuvent retrouver leur arme. Un certain nombre d'officiers poursuivront, cependant, leur carrière dans les services d'état-major du groupement ou de la brigade. Ainsi l'encadrement de la brigade est issu des mêmes écoles militaires que n'importe quelle unité de l'armée de terre. "J'ai quinze ans d'armée, j'ai quand même une certaine ancienneté, mais j'ai peu d'expérience aux sapeurs-pompiers de Paris. Je suis là pour exercer un commandement, diriger, planifier, contrôler. Moi je suis officier des sapeurs-pompiers de Paris, tandis que mes sapeurs-pompiers sont vraiment sapeurs-pompiers de Paris" (capitaine BSPP).

De ce fait, les sous-officiers constituent le socle et la mémoire des centres de secours, les vieux adjudants ont gravi un à un les échelons, ont tourné dans différents centres. Certains d'entre eux, mais ils sont rares, pourront devenir officiers, commander une compagnie. La segmentation que nous observons dans certains corps civils, existe aussi à la BSPP, mais dans ce cas on ne peut pas parler de fracture entre officiers et hommes du rang. Les officiers de compagnie arment les fourgons en qualité de chef de garde, même pour des interventions bénignes : la distance est donc plus faible, le travail administratif sera réalisé le soir si nécessaire. En revanche, une telle proximité demande un nombre d'heures de présence plus important.

Régulièrement, les hommes du rang doivent renouveler leur engagement, leur contrat. Ces renouvellements sont autant de portes de sortie qui permettent aux différents protagonistes de se séparer : les militaires sont alors "rendus à la vie civile". 15 % des effectifs du premier groupement sont remplacés chaque année. Cette pression a cependant son revers dans le renouvellement élevé du personnel, tous ceux qui ne satisfont pas aux exigences de formation devant quitter à la fin de leur contrat.

Sergent BSPP, 34 ans

Pour moi, les pompiers, ça a démarré à l'âge de 13 ans. Je ne suis pas du tout parisien, je suis du sud-ouest, dans un petit village de 700 habitants et un dimanche alors que j'étais en train de prendre mon bain, j'ai eu un problème dans la salle de bains, un chauffe-eau a mal fonctionné, j'ai fait une intoxication et si les pompiers locaux volontaires n'avaient pas été là, je ne serais pas là aujourd'hui. Ce jour là, il y a eu un déclic certainement dans ma tête "un jour, tu seras pompier". Sinon, pourquoi les pompiers militaires ? Déjà mon père était militaire, il a fait 15 ans dans l'armée de l'air. Les pompiers de Paris ? C'était la meilleure idée. Au départ, je pensais monter à la brigade, apprendre le boulot à la brigade parce que c'est certainement la meilleure école, sans aucun doute. Il suffit de regarder la plupart des gens qui se retrouvent professionnels, ils ont tous fait pratiquement un temps à la brigade. Moi, il s'est trouvé que je ne suis pas reparti chez moi parce que j'ai trouvé chaussure à mon pied sur Paris (une épouse !), donc je suis resté sur Paris.

Tout gamin qui voit passer un camion rouge, même dans un petit village, ça plaît toujours et j'avais en plus plein de copains qui étaient dans les volontaires. Mais dans les parents proches, je

n'avais pas de pompiers. Ca m'a toujours attiré, aller voir des flammes. Il n'y a qu'à voir les feux de la St Jean, quand vous faites un feu de St Jean à la campagne, vous avez 150 personnes autour du feu, ça attire ! Le combat contre le feu c'est ça, ça plaît ! Avec la diversité des interventions à la BSPP, ça sert d'école, la moindre petite caserne de Paris fait beaucoup plus de départs que n'importe quel corps d'un centre ville en province.

J'ai connu la BSPP par un copain du village où j'étais, qui est actuellement le chef de corps du village dont je suis issu, et qui a fait un an de service militaire, en tant qu'appelé dans la brigade. Il m'a parlé donc de ça. Mon père ne m'a jamais poussé à l'armée. Mais je suis quand même rentré dans l'armée de l'air pour mon service et j'étais pompier, j'avais demandé à rentrer comme pompier sur une base aérienne. Ensuite j'ai demandé à faire mon changement de corps et j'ai réussi à entrer comme engagé dans la brigade.

Quand les gens entendent la sirène sonner dans un bled de 700 habitants, tout le monde est dehors. Tout le monde est là à se dire qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qui se passe ? Ce n'est pas comme une grande ville : une grande ville, les gens voient passer les pompiers, à part ceux qui sont du quartier vraiment proche, ils s'intéressent un petit peu mais là, tout le monde est dehors. De toute façon j'avais ça dans le sang. Quand j'ai quitté mes études de fac, je me suis dit, "ce n'était pas pour toi, laisse tomber", il y avait les pompiers qui me motivaient, il n'y avait que ça. Si je n'étais pas rentré à la brigade, je ne sais pas ce que je ferais actuellement.

Il y avait deux trucs qui me motivaient essentiellement pour mes études. A l'époque, il y avait l'IUT informatique, c'était la mode. Donc comme tout le monde, je me disais tiens ça doit être bien. Ensuite, il y avait "prof de sport". DUT informatique, ça n'a pas marché parce que j'étais sur liste d'attente. Prof de sport, il y avait un concours d'entrée et je l'ai raté. Donc je suis retombé sur le premier truc qui restait, la biologie en fac. Ca n'a pas marché, mais je n'ai pas de regret, je n'ai pas de regret du tout. A l'époque les IUT hygiène et sécurité, on n'en faisait pas tellement de pub. Hygiène et sécurité, j'en ai entendu parlé une fois que j'étais à la brigade. Le chef de corps de mon village c'était le marchand de graines du coin, il faisait son boulot comme il pouvait mais il ne connaissait peut-être pas toutes les filières.

J'ai eu mon examen de sergent chef là au mois de juin dernier. Normalement, si je restais chef, la retraite est à 42 ans. Si je vais plus haut, ça monte jusqu'à 47, voire un peu plus, ça dépend des grades, un officier va jusqu'à 52 ans.

Je compte continuer jusqu'au niveau de sous-officier, jusqu'au plus haut possible. L'année prochaine, j'attaque mon examen d'adjudant. Et puis après, je vais être obligé d'attendre parce que pour faire l'examen d'adjudant chef, il faut être nommé chef. Je n'aurai plus qu'à attendre, je vais enfin pouvoir me reposer ! Quand je suis rentré en tant que sapeur, j'étais célibataire, je logeais dans une chambre comme les sapeurs d'ici avec d'autres collègues, dans une chambre de la compagnie et dès que j'étais de repos, je retournais chez mes parents. Comme font beaucoup ici. De toutes façons, par ici, tous les jeunes qui rentrent à la brigade, rares sont ceux qui ont déjà une copine et qui sont déjà installés. Donc leur logis quand ils sont de repos, c'est chez les parents. J'ai fait en moyenne 2 fois par semaine, l'aller retour, 2 fois 500 km, pendant 5 ans.

Si j'avais trouvé quelqu'un sur le sud-ouest, ça n'aurait duré qu'un temps. Mais ma femme est originaire de Paris, alors ça m'a stabilisé sur Paris. Une femme qui accepte de ne pas vous voir pendant 3 jours et 3 nuits, de vous voir arriver le lendemain du repos, si elle habite assez loin, le soir vers les 17 heures, de vous voir repartir le lendemain, sur les coups des midis, il y en n'a pas beaucoup.

3.6 Le sale boulot

Cette évolution vers une technicité de plus en plus grande, vers une exigence de performance entre pourtant en contradiction avec les tâches les plus souvent demandées aux sapeurs-pompiers : leur fonction d'urgence sociale, pourrait-on dire, prend de l'ampleur mais on peut s'interroger sur la réelle capacité des sapeurs-pompiers à traiter ce type de problèmes. Tous le vivent alors sur le mode du "sale boulot", ce qui ne contribue pas à la mobilisation pour inventer des formes efficaces et pertinentes de traitement de ces questions.

La prise en charge du secours aux personnes a pris depuis 1985 une proportion qui modifie considérablement le rythme de travail mais aussi les tâches des sapeurs-pompiers. La multiplication de secours répétitifs et peu valorisés pèse sur la profession. Le nombre des interventions est parfois très important, le PSR n'a pas toujours le temps de retourner à son centre pour compléter la trousse à pharmacie, l'organisation est malmenée par la pression de l'urgence. A Paris, les centres de secours de Château-Landon et Montmartre ont réalisé respectivement 11 300 et 10 447 interventions en 1993 (BSP 902 Activité opérationnelle 1993), soit une trentaine par jour. Il est vrai que ces centres sont probablement les plus sollicités de la BSPP, les centres de Boulogne, Montrouge, Clichy ou La Courneuve ne sont intervenus "que" 4 à 5000 fois cette même année. Si l'on réalise que l'ensemble du corps de Rennes-District, qui compte 3 centres professionnels et 9 centres volontaires, a effectué environ 14000 sorties en 1994, on mesure mieux l'intensité qui peut régner dans certaines casernes parisiennes. Si la pression n'est pas aussi intense en Province, le nombre des interventions a globalement triplé ces 20 dernières années, sans que pour autant les effectifs en hommes aient suivi la même évolution.

Cette évolution n'est pas simplement quantitative, elle est aussi qualitative, l'activité a profondément changé. Un simple coup d'œil sur l'histogramme réalisé par la BSPP illustre la nature de cette mutation : depuis dix ans le "secours aux personnes" est devenu l'intervention majeure de la Brigade. On comprend mieux la nécessité de créer à partir de 1985 un nouvel engin, le PSE, et deux ans plus tard de mettre en service le PSR.

"Le tout venant"

Dans toutes les professions, il y a des tâches "qu'on n'aime pas faire", qu'on repousse à demain, qu'on tente d'oublier parce qu'elles sont ingrates, salissantes, peu valorisantes, rébarbatives. On souhaiterait presque, si on pouvait, les confier à d'autres pour se réserver la partie la plus attrayante du travail. C'est le sale boulot, la corvée. Si chacun apprécie différemment l'intérêt d'une tâche, d'un travail, certaines d'entre elles restent peu appréciées par l'ensemble d'une profession. Jean Peneff, dans son ouvrage "L'hôpital en urgence", souligne qu'un supérieur hiérarchique qui entre en conflit avec une infirmière, la menace parfois d'aller en service de gériatrie. La gériatrie semble être plus qu'une spécialité, presque une sanction. Le monde des personnes âgées n'a probablement pas le même intérêt que la maternité.

Pour les sapeurs-pompiers, il n'en va pas autrement, certaines des interventions sont jugées peu intéressantes. On se demande même parfois si elles font partie de la mission des sapeurs-pompiers, bien que les sapeurs-pompiers, comme par pudeur, n'osent pas toujours s'en plaindre. Il faut bien avouer que les choses ne sont pas toujours très claires, le préfet Dupuis dans un rapport sur la formation des sapeurs-pompiers souligne que "le jour viendra où il faudra bien consentir à distinguer les missions qui relèvent du métier de sapeur-pompier et celles qui n'en relèvent pas et celles qui à la rigueur, peuvent en relever mais ne répondent pas à la notion d'urgence et qui devraient être facturées aux particuliers". Les frontières de la profession semblent parfois se diluer. Certaines de ces missions sont parfois confiées aux sapeurs-pompiers non pas parce qu'ils sont compétents ou qu'elles relèvent de leur champ d'action, mais parce que ce sont les seuls à pouvoir dépêcher des moyens dans un délai

bref sur l'ensemble du territoire. Les sapeurs-pompiers héritent de missions que d'autres services publics ou privés refusent ou ne peuvent assurer, ces missions sont rarement jugées très intéressantes.

Le lieutenant, officier à Château-Landon, souligne que parmi les interventions "ce qu'on préfère c'est les feux. N'importe quel feu, que ce soit un appartement, un feu de camion citerne, un feu d'entrepôt. Je pense que c'est le feu en premier et alors après ça devient plus technique, après il y a les personnes sous le métro. C'est bien parce qu'il y a une multitude de choses, de précautions, de technique et de connaissances énormes. Connaître les points de levage du métro, intervenir sous le métro, le lever, faire couper le courant, prendre les mesures de sécurité et tout donc... En fait, dès l'instant où il y a un engagement de l'ensemble des personnels, c'est une bonne intervention, tout le monde est content". Ce type d'intervention, qui nécessite d'élaborer des schémas tactiques, donne une grande satisfaction à l'ensemble des hommes, mais elles sont rares : le centre est intervenu moins de 400 fois en 1993 pour incendie, et il est plus rare encore de secourir une personne sous le métro. "Le secours aux victimes" et "l'assistance aux personnes" représentaient les 3/4 des interventions. Dans nombre de cas, la venue des sapeurs-pompiers se justifie pleinement, mais "des fois, poursuit le lieutenant, on a l'impression de perdre notre temps, des gens qui ont le doigt coupé ou quoi, on se demande ce qu'on fait là, ou les fuites d'eau. OK il y a un peu d'eau dans l'appartement, le robinet fermé il n'y a plus qu'à éponger, on vient nous demander pour éponger, on a d'autres choses à faire. On veut bien donner un coup de main, nous on n'est pas payé à la tâche. On s'aperçoit que plus on en fait, plus les gens sont assistés et le sauveur c'est le pompier". Ici la dimension technique est des plus réduites, et ne mobilise pas l'ensemble d'une équipe, l'intervention ne présente pas d'intérêt, les sapeurs-pompiers éprouvent même un certain ressentiment vis-à-vis des "victimes", qui "exagèrent". Ce ressentiment peut devenir de l'amertume lorsqu'on est appelé à 2 heures du matin "pour rien", pour des situations qui ne sont pas urgentes. Les sapeurs-pompiers ont alors l'impression de "se faire sonner", d'être des "boniches" ou de "faire le taxi". Les sapeurs-pompiers civils font un constat analogue : "les gens sont de plus en plus assistés", pour un oui ou pour un non ils appellent les pompiers. Cependant, plus on s'éloigne des villes, plus ce constat faiblit. Les gens de la campagne savent se débrouiller, ils détruiront seuls le nid de frelons, conduiront le blessé à l'hôpital, tenteront d'éteindre un début d'incendie. Du coup, le problème peut être inverse, parfois ils appellent les sapeurs-pompiers alors qu'il est déjà trop tard. L'urgence sera traitée entre soi, la "victime" sera active et mobilisera la famille, les voisins, un réseau de relations.

"Un départ VTU pour une fuite d'eau ou pour des apidés ou des choses comme ça, si on pouvait trouver un prétexte pour ne pas y aller, on le trouverait bien, hein. On va faire de l'intervention parce qu'il faut la faire mais c'est tout. J'ai vu dans une maison, il y avait de l'eau sur la moquette, pendant que l'on était en train de passer l'aspirateur sur la moquette pour éponger l'eau, les gens continuaient à dîner !". Il y a quelques années, on appelait probablement, déjà, les sapeurs-pompiers pour des interventions bénignes, sans gravité, pour récupérer un chat sur un arbre, ouvrir une porte, mais nous disent les sapeurs-pompiers "les gens savaient se montrer reconnaissants quand on leur donnait un coup de main". Certains sapeurs-pompiers se souviennent qu'après l'intervention on buvait un verre, puis un autre, parfois un troisième, avec "les victimes", et l'après-midi s'écoulait doucement. Le service rendu, le temps donné est alors reconnu, récompensé, il n'est pas dû, la relation qui s'établit n'est pas simplement marchande, ce type d'intervention n'est plus dès lors un "sale boulot", la gratitude ou même le petit billet récompensent le don de soi.

Selon le capitaine H, commandant du corps de V., "pour que le pompier soit motivé, il faut qu'il fasse des missions nobles. Faire comme certains de nos collègues professionnels qui me disent qu'ils vont trois fois dans la même journée ramasser le même clochard, je n'ai rien contre les clochards mais il n'y a aucune motivation et ça, vous le mettez chez les volontaires et vous avez très vite la démotivation. Je crois qu'il faut que le pompier volontaire trouve une certaine noblesse dans l'intervention, il a besoin de se sublimer je dirais. Il a besoin de se sublimer lui-même et il a besoin de se sublimer vis à vis de son employeur parce que quand il va revenir d'intervention malgré la réserve qu'on est tenu d'avoir, il va bien être obligé de parler à son employeur de son intervention et si c'est pour avoir décroché un chat dans le haut d'un arbre, l'employeur va faire la grimace. Si c'est pour avoir secouru des accidentés sur un accident grave de la route, ça passera très très bien. Je crois que l'avenir des sapeurs-pompiers, volontaires et professionnels d'ailleurs, dépend des missions et de la noblesse des missions qui vous sont confiées. Ils ont tort les professionnels quand ils pensent

uniquement nombre d'interventions. Il ne faut pas qu'on accepte de faire le tout venant, on peut accepter de temps en temps de dépanner, de rendre service mais on n'est pas fait pour ça, on est fait pour porter secours et on doit s'arrêter à cette mission de secours".

Si les centres volontaires ne supportent pas la même pression que les casernes parisiennes, leur statut est différent, ils doivent rendre compte, justifier, de leur départ auprès de leur employeur : la noblesse de la mission fait la noblesse du pompier. "Le tout venant" gonfle les chiffres de l'activité mais discrédite le pompier volontaire auprès de son employeur.

Malaise social

La "fracture sociale", les sapeurs-pompiers la vivent tous les jours. Les sapeurs-pompiers du nord de Paris la connaissent particulièrement, elle est ordinaire, presque banale : un pompier de Château-Landon affirme qu'ils connaissent approximativement les dates des arrivages de drogue sur les quartiers, car quelques heures après ils ramassent les toxicomanes dans le coma. Relever un clochard endormi, un homme saoul, c'est du sale boulot pour la plupart des sapeurs-pompiers. "C'est des gens qui se mettent sur la route parce qu'il faut les emmener à l'hôpital pour dormir une nuit, c'est toujours les mêmes, certains sont habitués, tous les jours les mêmes, c'est pour ça que c'est pas intéressant quoi, porter secours oui, mais des trucs comme ça..." (sergent volontaire). Tous les sapeurs-pompiers n'expriment pas leurs sentiments avec la même virulence, mais laissent entendre leur doute, ou leur amertume : "Toutes les personnes qui sont en difficulté, tous les SDF tout ça c'est pas marrant à faire. C'est pas marrant même pour nous, parce qu'être toujours face à la misère tout ça c'est pas marrant. Maintenant on le fait sinon, le SDF qu'est-ce qu'il va devenir si on ne s'occupe pas de lui, personne ne va s'occuper de lui. Ils aiment bien discuter avec les sapeurs-pompiers, il se crée des liens, ceux qui sont à la gare du Nord, on les connaît tous. Dès qu'ils nous voient dans la gare : "Ah ! Salut les pompiers..." ils ne sont pas très méchants". La misère des autres est d'autant plus difficile à supporter que de nombreux sapeurs-pompiers parisiens, comme ce lieutenant, sont des provinciaux, ils découvrent cette misère à la Brigade.

Ce malaise social prend une forme particulière en périphérie des villes. Le "mal des banlieues" est particulièrement ressenti par les polices urbaines mais aussi de plus en plus par les sapeurs-pompiers. Il n'est plus rare aujourd'hui que les sapeurs-pompiers soient pris à partie verbalement ou physiquement lors d'une intervention. "A Montfermeil, le 14 novembre 1990, les engins du départ normal de Clichy sont attirés dans un piège et agressés par des dizaines de jeunes". "Le 16 mars 1991, nouveau scandale, une équipe de la Brigade est agressée par des jeunes qui lui ont tendu un guet-apens et détériorent les véhicules"⁷. Si avec les années, les policiers et les gendarmes ont appris à être les mal-aimés, la découverte est brutale pour les sapeurs-pompiers, "il y a dix ans encore, il n'y avait pas de problème", nous affirme-t-on. La découverte est d'autant plus brutale que les sapeurs-pompiers se pensent comme des sauveurs, que l'on appelle, qui sont attendus, qui imposent le respect. Leur amertume est d'autant plus grande qu'on ne parle pas souvent d'eux lorsqu'une cité "flambe" sous une poussée de violence alors qu'ils sont aux premières loges.

L'uniforme qui impose le respect, qui force l'admiration ne protège plus les sapeurs-pompiers, le mythe s'effrite. Le lien organique entre sapeurs-pompiers et population que l'on observe encore dans les campagnes devient de plus en plus rare : il faut devenir professionnel, se transformer, instituer des médiations faites d'objets techniques, de formation, de procédures, toujours plus complexes. Comment distinguer alors le sapeur-pompier d'un autre professionnel ? Les incidents dans les banlieues le disent bien : la mission du sapeur-pompier est assimilée, désormais à un service public, techniquement mais aussi politiquement. Ce ne sont plus "nos pompiers" mais des sapeurs-pompiers voire leurs sapeurs-pompiers, qui interviennent dans les banlieues.

Dès lors, le monde des sapeurs-pompiers équipé pour affronter des risques bien précis, entraîné à prévoir des situations dramatiques, se trouve désarçonné par cette irruption du "public", de la "population". Irruption que nous retrouverons à propos de la prévention, des conflits de responsabilité. Le monde des sapeurs-pompiers semblait protégé autrefois par le statut militaire pour les uns et par l'enracinement dans la population pour les autres. Aujourd'hui, il se confronte quotidiennement à une population sous diverses formes : la misère sociale, les agressions dans les

⁷ Cart-Tanneur, Philippe : Sapeurs-Pompiers de Paris, Paris : AEI, pp. 111-114, 1993.

banlieues, les mises en cause judiciaires. Les sapeurs-pompiers sont au cœur de l'anxiété de toute une société et leur technicité ne leur suffira pas à les en protéger.

Conclusion

Ce que faire de la sociologie veut dire

Comme le lecteur l'aura remarqué, nous n'avons pas tout dit sur les sapeurs-pompiers : bien malin (ou malade) celui qui prétendrait le faire. Nous avons choisi un angle d'approche qui correspond à ce que nous croyons non seulement être la tâche du sociologue dans la société (fournir de la réflexivité aux acteurs) mais qui évite les impasses du dévoilement (où le sociologue, seul, prétendrait savoir ce que les acteurs ignorent de leurs propres pratiques). Peu de chiffres au bout du compte, guère de statistiques, peu de déterminations non plus, ni de retour aux origines, ni encore de modèle systémique : nous sommes clairement dans une sociologie que nous dirons compréhensive plus qu'analytique, c'est-à-dire dans un compte-rendu ("accounts") des méthodes des acteurs pour donner sens à leur monde, proche en cela des principes, sinon des pratiques, de l'ethnométhodologie.

Voilà un groupe social, à la fois profession et quasi mouvement social, qui produit une réflexion sur ses propres pratiques comme peu le font. Il mobilise une capacité de mémoire considérable en gardant la trace de toutes ses interventions, en demandant des comptes-rendus constants à ses membres, en cultivant aussi l'histoire de chaque Corps. Cette mémoire enregistre notamment les terrains d'intervention, à travers tous les plans de la ville. Elle s'inscrit aussi dans les corps, à travers des entraînements réguliers systématiques et codifiés (les exercices et les manœuvres). Ce groupe social formalise ses activités dans des plans, des manuels, des formations, des méthodes (la "méthode de raisonnement tactique") et produit ainsi une théorie de l'action, valable dans tous les corps de sapeurs-pompiers et transférable même dans d'autres unités, voire d'autres univers.

Les sapeurs-pompiers, comme les autres acteurs, sont bien capables de généraliser, de théoriser, de formaliser leur travail, de le déclarer. Mais que devient, dès lors, le savoir du sociologue, que devient même la "science sociale" ? Doit-elle se reconverter en "consulting" auprès des acteurs ? Il ne s'agit pas de cela dans notre travail, le lecteur l'aura noté : pas de conseils, de recommandations ou de développement de systèmes d'aide au diagnostic ou au management (ce qui ne nous empêche pas de le faire abondamment dans d'autres situations, utilement serait une autre question...). Le savoir du sociologue et son effet de science commence à nous intéresser lorsqu'il se laisse interroger par les acteurs qu'il observe, lorsqu'il entre dans ce que A. Huet appelle une "anthropologie réciproque", pas si éloignée en cela du programme de l'anthropologie symétrique de Latour.

Les sciences humaines ont cela de particulier que leur "objet" est un "sujet connaissant" et que la mise à distance sous forme d'une quasi nature ne peut opérer ("traiter les faits sociaux comme des choses" préconisait pourtant Durkheim). Et cela d'autant moins que l'on connaît maintenant mieux, dans l'activité même des sciences de la nature, à quel point l'entremêlement des humains et des non-humains, des causes culturelles et naturelles, est constitutif de ce travail. Rien de plus ordinaire pourtant que de rencontrer des groupes sociaux, des situations, où le social devient "naturel", "évident" : en effet, nous ne pouvons guère vivre au quotidien sans considérer certains éléments de notre environnement, certains comportements, comme naturels, comme garantis ("taken-for-granted"). Montrer tout le travail de construction qu'il faut pour parvenir à ce degré de naturalité, d'évidence partagée, c'est souvent le travail des sociologues, qu'ils adoptent une posture de dévoilement (tout n'est que montage de déterminations insues par les acteurs) ou une posture plus compréhensive (les compétences des acteurs sont remarquables, il suffit de les montrer). Le sociologue admettra plus rarement que les acteurs qui sont l'objet de son observation sont tout autant capables de réflexivité, de généralisation, de formalisation sur leurs propres pratiques que les enquêteurs qui les interviewent et qui ne savent parfois même pas ce que le responsable de l'enquête va faire de leurs

données (dont il devra ignorer tout le travail de recueil s'il veut avoir le temps d'aller directement aux "grandes questions"...).

Le cas des sapeurs-pompiers est remarquable de ce point de vue car ce groupe social mobilise une énergie considérable à organiser un travail constant de réflexivité, non seulement sur le plan de la performance technique mais aussi sur son image, son statut social, etc...Et tout cela pour atteindre une plus grande "évidence" dans les relations quotidiennes, en intervention. Doit-on adopter la posture de Levi-Strauss critiquant Mauss pour s'être laissé prendre à la théorie indigène du "hau" pour expliquer les échanges ? Doit-on dénier toute valeur à tous ces travaux d'une profession sur elle-même en montrant leur effet de méconnaissance inévitable, d'idéologie ?

Nous avons choisi de prendre au sérieux le travail des acteurs, de suivre leurs argumentations et de ne pas prétendre "savoir plus" ou "savoir mieux". En revanche, nous estimons "savoir autrement", c'est-à-dire permettre à ces savoirs "ordinaires" ou "indigènes" d'être traduits dans nos univers de référence académiques, dans nos traditions de débat pour effectuer une "capitalisation de connaissances" sur un autre plan que celui de la pratique des acteurs. Nous faisons circuler les savoirs dans de nouveaux mondes, et ce faisant nous les transformons inévitablement, même si nous veillons à écrire pour que les acteurs eux-mêmes "y retrouvent leurs petits". Cette posture du passeur et du traducteur convient, nous semble-t-il, à une sociologie frottée à l'ethnométhodologie et fondée sur la reconnaissance des compétences des acteurs à in-former leur rapport au monde à travers des médiations diverses.

Ce n'est pas non plus faire la "science au carré", comme le propose Gagnepain, qui reconnaît pourtant ces compétences aux humains. Il pose à travers cette expression le problème du statut paradoxal d'une connaissance d'un sujet connaissant et se connaissant (même si se mé-connaître est la condition humaine et partant celle du sociologue). C'est plutôt faire une "racine carrée de science", posture plus modeste, mais qui oblige du coup à suivre de près les montages de ces médiations pour faire tenir des situations. C'est alors s'astreindre à un vrai travail de description, à raconter, sans prétendre tout ramener immédiatement dans ses filets modélisateurs, qui font tourner parfois le chercheur à l'autisme en le rendant définitivement inaccessible à une vraie question issue du monde qu'il observe. Cette exigence de la description, que les anthropologues ont de tout temps mise en valeur, irrite celui qui veut faire science de l'humain : il oublie que c'est précisément grâce à ce regard, aiguisé sans doute au frottement des références académiques et des modèles, mais aussi expérimenté à chercher la lueur qui pointe dans la singularité des situations, que peut émerger un autre statut de la science qui soit associé plus étroitement aux acteurs. Le lecteur reconnaîtra sans peine l'influence de Bruno Latour dans ces propos et nous lui sommes gré de nous apprendre toujours à nous tenir sur le fil du rasoir, à exercer notre vigilance qu'à une époque on aurait appelé "épistémologique" mais que nous dirons ici simple "sens pratique" de la recherche.

L'effet particulier d'une rencontre de terrain se vérifie dans notre approche des sapeurs-pompiers. Depuis de nombreuses années, nous avons choisi une façon d'exercer notre métier de sociologue en mettant en évidence les compétences des acteurs, l'importance des contextes, la capacité des acteurs à faire tenir des situations sans pour autant s'appuyer sur le respect de règles ou se réduire à la manifestation de structures inconscientes. De fait, nous nous trouvons souvent en posture critique vis-à-vis de modèles (de management ou de sociologie) qui prétendraient réduire le "fonctionnement social" à quelques paramètres-clés conçus comme causalités ou leviers d'action, selon les discours. Bref, il n'en faudrait pas plus pour nous classer parmi les chantres de l'informel, du quotidien, de l'imprévu et de l'art des circonstances, et cela d'autant que nous avons toujours été préoccupés des usages, notamment dans le grand public (usages des espaces, des techniques, etc..) . Or, les sapeurs-pompiers sont, au bout du compte, le terrain le plus impropre à la mise en œuvre de tels présupposés : chez eux, tout est formalisé, planifié; l'incertitude, l'improvisation, l'imagination personnelle sont inconvenantes, pour ne pas dire ennemies déclarées. Que diable allions-nous faire dans cette galère ? Comment nous en sortir puisqu'ici la règle et le plan, sont les maîtres-mots ?

Les pompiers, contre-exemple de la société

Sans craindre le paradoxe, nous pouvons dire précisément que les sapeurs-pompiers constituent un cas exemplaire pour montrer comment ne fonctionne pas une société.

La société ne fait pas “Corps” et c’est là toute la différence. Pour parvenir à ce degré d’intégration et de coordination, les sapeurs-pompiers doivent effectuer un investissement considérable (en temps, en énergie), cet “investissement de forme” dont parle Thévenot, pour transformer des objets, des humains, des procédures, des termes dans des formats cohérents et indépendants des situations locales, des cas personnels, etc... Ce coût extraordinaire ne suffit même pas à assurer une irréversibilité à ces conventions puisqu’il faut sans cesse les réexaminer, les tester, les contrôler, les redéfinir, et les sapeurs-pompiers passent la majeure partie de leur temps à rétablir ou à s’assurer de la validité de ces conventions, pour faire tenir un peu plus cet “effet de naturel”, qui émerveille tant le passant qui assiste à une intervention. Est-ce à dire que, par opposition, la société demeurerait ce règne de l’informel qu’une vision romantique du social voudrait nous présenter ? Non, le travail de mise en forme, de construction d’évidences partagées est aussi prodigieusement long et coûteux dans toute société : mais il n’atteint proportionnellement jamais l’investissement des sapeurs-pompiers. C’est pour cela que la société d’une part ne se défait pas, ne se détricote pas dans une anomie complète (car elle y travaille constamment comme les sapeurs-pompiers) mais d’autre part n’atteint jamais à cet état de “corps”, dont certains rêvent, à cette fusion biologisante, que même les sapeurs-pompiers, malgré leur métaphore du corps, s’abstiennent de trop solliciter. Cette solidarité reconstituée à grands frais chez les sapeurs-pompiers, n’a plus cours dans la société, comme le notait déjà Durkheim, si tant est qu’elle ait jamais eu cours ailleurs que dans une vision rétrospective et critique du monde passé (ou du monde moderne, c’est selon).

Dès lors, cette “exception sapeurs-pompiers” manifeste avec une sorte d’excès ce que nous faisons les uns et les autres dans nos activités quotidiennes, mais, dirons-nous, avec un relâchement coupable, avec une ténacité faiblarde, avec des sautes d’humeur :

- nous aussi (la société, c’est aussi nous !), nous revenons sur les actions que nous avons menées et nous en tirons des leçons (c’est l’expérience, dit-on),
- nous aussi faisons l’effort de désigner le monde qui nous entoure avec le terme le plus approprié, ou, selon les cas, le plus partagé et le plus repérable par nos interlocuteurs,
- nous aussi nous efforçons de modifier techniquement notre environnement pour atteindre plus efficacement les buts que nous nous donnons,
- nous aussi veillons à réguler nos comportements et à les ajuster avec nos proches (famille, voisin, collègue).

Le travail des sapeurs-pompiers pour faire tout cela “à la perfection” nous permet de voir toutes les médiations mobilisées, toutes les procédures mises en œuvre pour faire tenir des situations sociales (et par hypothèse une société). Ils agissent en fait comme ces acteurs de commedia del’arte qui en “font trop”, qui accentuent les traits, les gestes et les mimiques, pour rendre typiques les personnages qu’ils campent et permettre de les reconnaître plus aisément. Les sapeurs-pompiers jouent ce rôle de démonstrateurs parfaits, de décantation des éléments purs constitutifs de toute pratique sociale. Cela ne nous dit rien sur les mélanges, sur les dosages nécessaires “en société” (par définition “non pure”), mais cela dresse l’inventaire de ce qu’il faut pour que “ça marche”, pour que d’une certaine façon, la société dans laquelle nous vivons nous apparaisse (le plus souvent) “naturelle”.

Pourquoi les sapeurs-pompiers auraient-ils ce privilège et non d’autres groupes ? Sans doute d’autres groupes, institutions ou situations, présentent-ils des propriétés similaires. Mais ce qui nous paraît devoir expliquer ce caractère démonstratif (avec ses effets aveuglants, nous l’avons dit), c’est avant tout une “économie du temps” très particulière. Les sapeurs-pompiers vivent dans un déséquilibre constant entre, d’une part, un temps de l’urgence, de l’intervention où l’action est mise sous une pression rarement atteinte dans d’autres univers, et d’autre part, un temps de l’attente, exploité pour la préparation qui, à l’exception de quelques centres de secours parisiens, mobilise la plus grande partie de l’énergie, dans des efforts à long terme, répétitifs et réflexifs à la fois. Les

sapeurs-pompiers passent leur temps à s'ajuster " au cas où ", et, de ce fait, vivent longtemps dans l'anticipation, fondée elle-même sur le retour d'expérience (passé-avenir), et brièvement (pour l'intervention) dans le présent. Or, dans notre vie quotidienne, nous ne passons pas plus de temps à anticiper l'action ou à l'analyser, qu'à l'effectuer, nous ne travaillons pas spécifiquement à mieux appeler l'ascenseur, à mieux saluer notre voisin, à mieux obtenir les faveurs de la boulangère, etc... Certains manifestent de l'obstination et du perfectionnisme plus que d'autres mais ils ne disposent pas du temps, du savoir, des moyens pour revenir sans cesse sur leurs actions et élaborer des stratégies plus adaptées. Dans certaines situations, nous nous préparons à des épreuves, mais elles sont certaines, annoncées et leurs règles prédéfinies, et cela ne dure qu'un temps dans une vie. De plus, ces épreuves mobilisent rarement des moyens aussi considérables à l'échelle de toute une société. L'incendie, en ce sens, n'est pas une épreuve qui vérifierait les qualités des êtres qui y sont engagés : il est le travail ordinaire même des sapeurs-pompiers.

N'aurions nous pas affaire par excellence à cet agent rationnel que l'économie classique comme l'intelligence artificielle ont pris comme référence pour produire leurs modèles ? Si c'était le cas, ce serait précisément l'invalidation de ces modèles pour l'analyse des acteurs ordinaires et de la société en général qui n'ont jamais les moyens de s'auto-examiner et de se surplomber eux-mêmes avec cette obstination.

Plus intéressant encore, les sapeurs-pompiers ne sont pas homogènes dans leurs pratiques : ce modèle de rationalité stratégique ne fonctionne réellement à son plein rendement que chez les militaires (la brigade des sapeurs-pompiers de Paris ou les marins-pompiers de Marseille). Mais les sapeurs-pompiers ne sont pas une société à part, comme pourraient le paraître d'autres corps militaires : ils sont reliés de mille façons à la vie ordinaire, par l'objet de leur activité (les secours et les incendies) et par la déclinaison de leurs statuts qui puisent leurs racines dans tous les groupes de la société. Chez les professionnels (les grands corps urbains des autres grandes villes notamment) et chez les volontaires (qu'ils interviennent avec des professionnels ou qu'ils gèrent à eux seuls des centres plus ruraux), d'autres principes de gouvernement se manifestent. Nous avons ainsi, au sein même des sapeurs-pompiers, l'occasion de vérifier ces diverses formes d'association et de les voir se transformer sous la pression d'un mouvement général de rationalisation. Ce que vit toute une société, confrontée à une domination de plus en plus forte de ce modèle de la performance que Boltanski et Thévenot identifient comme la cité " industrielle ", les sapeurs-pompiers en sont aussi traversés.

Enfin, aussi formalistes soient-ils, aussi réflexifs soient-ils, les sapeurs-pompiers doivent faire leurs preuves dans des interventions, qui ne seront jamais identiques, ni entièrement prévisibles : à chaque fois, il faut adapter des consignes à caractère général et par définition non complètement localisées . Toute la force des sapeurs-pompiers tient précisément dans cette reconnaissance du caractère irremplaçable de la " décision-en-situation " et donc de l'impossibilité de se reposer uniquement sur un plan ou sur des règles, malgré tout le travail qu'ils font pour les élaborer. Ils sont en cela plus malins que bon nombre de modélisateurs des comportements sociaux qui auraient souhaité expliquer la régulation des situations par l'application stricte de procédures pré-programmées (inconscientes, infrastructurelles ou insues, c'est selon). Les sapeurs-pompiers nous permettront donc quand même de revenir sur ces compétences contradictoires qui sont le propre des humains : la mise en forme systématique de nos rapports au monde à travers des médiations doit au bout du compte se réinvestir dans des situations toujours particulières, toujours localisées. Notre tâche de sociologue doit être aussi exigeante que celle des sapeurs-pompiers et correspond à celle de tous les humains : tenir les deux bouts de nos compétences de généralisation/ localisation et de formalisation/ compte-rendu.

L'ajustement et ses médiations

Il est fréquent d'entendre des théories remarquables ou des propos de comptoir, qui affirment avec force que " pour communiquer, il faut partager le même code ", ou, dit autrement et ailleurs, " pour se comprendre, il faut avoir vécu la même chose ", ou encore " qui se ressemble, s'assemble ", etc... Toutes expressions qui reviennent à affirmer le primat de la " connaissance partagée ", de la " common knowledge ", comme pré-requis à toute communication, à tout échange. La cohésion des sapeurs-pompiers viendrait aisément soutenir à première vue cette hypothèse, puisque leur ajustement manifeste un partage complet des mêmes cadres de référence. Ce modèle nous paraît au contraire invalidé par l'observation des sapeurs-pompiers sur deux plans au moins :

- Nous pouvons voir tout le travail nécessaire à la construction et à l'entretien de cette connaissance partagée : elle n'est en rien un préalable mais un processus constant, toujours à refaire et c'est précisément ce processus qui constitue la communication, qui n'est jamais garantie.
- Cette connaissance soutient d'autant mieux le groupe et les échanges qu'elle leur est devenue extérieure, qu'elle a pu s'incarner, se cristalliser dans des dispositifs de divers types : cet univers est d'autant mieux partagé qu'il ne se situe pas dans la tête des acteurs mais dans des artefacts, dans des textes, dans des institutions qui sont autant de médiations où le groupe existe et se soutient sans l'effort des acteurs.

Rappelons ces diverses médiations déjà examinées dans le cours de l'observation. Notre souci est avant tout de ne pas les écraser, de ne pas les traiter comme exemples, comme arguments à l'appui d'une thèse. Leur substance même nous importe : le formatage qu'elles effectuent (" logiciel et matériel ", forme et matière, comme le dit B. Latour, " formalismes manipulables " comme le dit M. Robinson) s'y trouve directement présent et observable comme il l'est aux acteurs. De même, leur diversité ne saurait être réduite : les objets, les textes, les règlements ne sont pas identiques, la mise en forme du monde qui s'y effectue n'est pas la même, il ne sert à rien de les ramener toutes à des grandes causes ou à des processus trop vite généralisés. C'est pourquoi le lecteur a pu suivre avec précision ce montage, à travers des histoires, toujours particulières, pour bien mesurer le travail qui fut nécessaire à leur mise en place.

Les objets

Tous les observateurs, les plus ordinaires comme les plus savants, ne peuvent qu'être impressionnés par les objets techniques mobilisés par les sapeurs-pompiers : ces objets ont certes une histoire mais ils sont travaillés, réinventés pourrait-on dire, pour être toujours mieux adaptés à l'évolution des tâches, à la performance des matériaux, etc. La BSPP constitue, pour le monde entier, un pôle de compétence dans ce domaine et le casque F1 est diffusé largement. C'est aussi à travers cette production d'objets techniques que se construit une culture commune, les anthropologues l'ont montré depuis longtemps, alors que les études sur les techniques de nos mondes contemporains ont, jusqu'à récemment, été particulièrement rares. Le casque comme le fourgon ou la trousse " encapsulent " en effet toute la mémoire d'une organisation, capitalisent toute l'expérience des sapeurs-pompiers : ils ne sont pas seulement au service des sapeurs-pompiers (même si pour cette raison, ils doivent sans cesse être les plus performants), ils ne sont pas seulement les signes d'une organisation ou d'une culture (même si leur couleur rouge par exemple marque tout cet univers et le connote immédiatement comme distinct), ils ne sont pas non plus tout-puissants, dictant leurs comportements aux sapeurs-pompiers qui ne sauraient y manifester leur tour de main par exemple. " Ni esclaves, ni maîtres, ni supports de signe ", comme le propose B. Latour, les objets sont engagés dans chaque action, dans chaque opération et peuvent devenir décisifs tout autant que demeurer simples auxiliaires.

Les sapeurs-pompiers sont parmi les professionnels qui prennent le plus au sérieux cette force des objets : ils savent qu'ils doivent atteindre un couplage avec ces artefacts qui évitera les ratés, les conflits d'ajustement pour une plus grande efficacité. Dans cette relation, les sapeurs-pompiers acceptent parfois de se plier : les manœuvres sont par exemple l'occasion de refaire sans cesse les manipulations de l'échelle, du dévidoir, de la lance, etc. qui seront les plus adaptées aux propriétés de l'objet. Les humains se plient, se mettent à l'école des objets, pestent contre leur poids, leur complication mais ils en viennent à les servir (le "servant" sert sa lance à incendie autant que son chef) ou à les commander (le "chef d'agrès" est bien déclaré chef d'un dispositif technique, les agrès, tout autant qu'humain). Ailleurs, nous l'avons vu, d'autres sapeurs-pompiers plient ces mêmes objets aux exigences, au cahier des charges sans cesse renouvelé, en inventant de nouveaux produits. Plus souvent, les sapeurs-pompiers veillent avec bienveillance sur leurs objets, en les entretenant, en contrôlant leur état de fonctionnement : au bout du compte, l'objet doit toujours être comme neuf, toujours disponible, toujours efficace. Pour cela, pas de secret, il faut donner de son temps, vérifier la trousse à outils à chaque fois, réenrouler les tuyaux correctement, mettre la cale sous la roue du camion (même si la fonction opératoire de ce geste n'est plus adaptée aux performances des engins actuels). Parfois, ils vont même jusqu'à les "bichonner", sans pour autant se les approprier personnellement.

C'est ainsi que nous apparaît de façon particulièrement vive toute l'énergie qu'il faut consacrer pour faire tenir ce monde d'artefacts, tout le "soin" que nous y apportons : l'entretien, le nettoyage, la maintenance sont les formes les plus quotidiennes de nos relations avec les objets. C'est parfois une corvée, c'est aussi parfois de l'amour, c'est en tout cas une façon de vivre ensemble, de cohabiter sans que les frontières nous posent toujours des questions. Cet entremêlement ne peut être pensé si l'on coupe a priori dans le réseau ainsi constitué. G. Bateson le soulignait pour l'aveugle et sa canne : c'est le déplacement de l'information le long du réseau constitué par le sol, la canne, la main, le système nerveux, le cerveau, qui est le point important. Certes, il y a transformation mais il y a aussi continuité, quelque chose se perd et quelque chose se gagne mais un certain lien demeure. A. Strauss proposait d'appeler aussi "travail d'articulation" certaines dimensions de ce travail : il pensait avant tout à des connexions entre univers sociaux différents mais ce travail d'articulation est un processus de transformation à l'œuvre dans chaque médiation. Les sapeurs-pompiers assurent une grande vigilance à ces articulations entre équipes, entre intervention et préparation, entre eux-mêmes et d'autres intervenants et à chaque fois ce sont des objets qui inscrivent, qui portent cette articulation : les situations sont répertoriées, les termes prédéfinis, les outils préarrangés et leur usage déjà préformé. Toutes ces articulations ont été mises en forme, déposées dans ces objets, ces textes, et ces humains, formés pour cela : il restera cependant à les ajuster en contexte et à réaliser cette articulation avec une situation qui reste pourtant particulière. La part des outils est importante, car leur préparation, leur contrôle, permettent à chaque intervenant de se mobiliser pour cet ajustement à la situation : il n'a pas à s'inquiéter pour savoir si le fourgon-pompe tonne est bien rempli, si les clefs sont bien présentes dans la trousse, si le portatif est rechargé. Il peut leur faire confiance, il peut les considérer comme de simples prolongements de sa volonté, comme des serviteurs, parce qu'il sait que d'autres les ont préparés avec soin et les ont "réinitialisés".

Cette évolution vers une compatibilité forte et surtout transposable hors des situations locales est actuellement en cours : elle n'est pas aussi aisément réglée qu'on pourrait le croire. Nous avons décrit et analysé une organisation "**en train de se (re)faire**"; une organisation qui a réalisé d'importants investissements de forme (plan de formation, DAO...) et "durci" les différents maillons d'un réseau socio-technique, devenu plus long, pour renforcer une *solidarité technique* (Dodier) entre êtres tendus vers la qualité de l'intervention. Cette mutation à l'œuvre s'accompagne de dénonciations depuis un monde industriel ; dénonciations qui tendent à traquer les êtres hybrides, les compromis ou les agencements monstrueux (domestico-industriels notamment) si nombreux. Le renouvellement du parc d'engins en est un bon exemple (les vieux GMC notamment). L'engin, cent fois bricolé par les hommes du centre, parfois sur les fonds de l'amicale, avait progressivement perdu sa forme standard, normalisée et normative pour gagner en "domesticité" (Boltanski/Thévenot) et en "familiarité" (Thévenot). Le corps (centre de secours) s'inscrit ainsi progressivement dans la chose qu'il fait sienne ; réécrit un script à sa mesure. Transformé localement, l'engin nécessite des apprentissages particuliers et locaux ("sur le tas") pour satisfaire au bon usage. Dans les petits corps, qui sont les plus nombreux, l'action relevait autant, sinon davantage, d'un régime de "familiarité" que d'un

régime “ automatique ” (Rasmussen, Boullier), standardisé et transposable dans tous les sites. Le régime automatique, probablement fort ancien dans les corps militaires et professionnels, n’a pu s’étendre à l’ensemble de la “ profession ” (les 85% restant !!) qu’après une dénonciation du régime de familiarité alors prégnant. Il est probable qu’un minimum de familiarité avec les choses reste nécessaire pour “ ajuster au plus juste ”. Le souci du rangement constitue un bon indicateur de ce passage à un régime automatique. En effet, les choses en ordre constituent une *mémoire externe* (Beach) qui favorise la réalisation de gestes réflexes, quasi automatiques et un désinvestissement cognitif. Dans ce régime, les sapeurs-pompiers ne “ bricolent ” pas, ils ne construisent pas avec ce qu’ils ont sous la main, ils assemblent des éléments pré-formatés.

Cette standardisation des objets, qui permet la construction de longues chaînes, s’accompagne d’une sorte de dépossession des sapeurs-pompiers. Les objets fonctionnent aujourd’hui comme des boîtes noires (l’engin est entretenu et “ révisé ” par les mécaniciens du service départemental) et maintiennent une paroi étanche entre les concepteurs et les utilisateurs ou entre le centre de secours et l’amicale des sapeurs-pompiers. Ils maintiennent aussi, dans une certaine mesure une étanchéité entre les sapeurs-pompiers et la population. Ils ne sont plus véritablement des “ objets-frontières ” dans la mesure où ils ont perdu leur capacité à se déplacer entre différents mondes (Star, Becker). Les sapeurs-pompiers n’ont plus la capacité de réécrire les scripts et de reformater, de “ domestiquer ” l’utilisateur final inscrit dans les objets. Ils doivent au contraire se former, se plier, pour mieux se “ formater ” aux objets. La formation ou la socialisation aux objets n’est certes pas nouvelle, mais, par le passé, elle se faisait davantage dans un double mouvement de formation à/transformation de l’objet qui permettait une réappropriation et une inscription du corps (centre de secours) dans l’objet et de l’objet dans le corps (technique du corps).

Dépossédés des objets, les sapeurs-pompiers ne peuvent exprimer leur virtuosité que dans le cadre restreint défini par les concepteurs de l’objet qui prête à l’utilisateur final des compétences limitées. L’activité des pompiers peut alors perdre sa dimension dramaturgique (au sens de Goffman) pour être, non plus une action, mais un simple travail. Dans les petits centres, soumis à un travail saisonnier (feux de cheminée en automne, apidés, foulures le dimanche...) et faiblement dotés en matériel (un simple VTU, un porteur d’eau) l’intervention, avec des objets standard, perd pour partie son caractère de mise à l’épreuve. Or, c’est à travers cette mise à l’épreuve, en faisant montre, d’une part, d’habileté, de dextérité, de maîtrise et, d’autre part de courage et de dévouement que le sapeur-pompier se grandit dans les registres industriel et domestique. Le dévouement reste (“ le brave gars ”), mais il n’est rien (ou bien peu) au regard de principes d’équivalence issus d’un monde industriel qui permet de faire des sapeurs-pompiers des virtuoses et ou de l’opinion qui fait des quidams des spectateurs. Le mouvement est probablement inverse dans les gros centres (y compris chez les volontaires) fortement dotés en matériel. La dépossession des objets, l’inscription dans un corps plus vaste, l’appartenance à un réseau socio-technique permet aussi d’établir une coupure avec la société locale. L’intervention des sapeurs-pompiers, plus spectaculaire, s’entoure ainsi de mystère pour les proches.

Devenu obsolète, c’est-à-dire dépourvu des propriétés nécessaires à l’action, l’objet usé, le vieux fourgon par exemple, parce que plein du corps et d’humanité, conservait une charge émotionnelle intense qui lui permettait de gagner le “ panthéon ” du centre, devenu “ lieu de mémoire ” (Nora). Les musées des sapeurs-pompiers se développent d’ailleurs partout et c’est aussi le signe d’une disparition d’un monde dont on garde la nostalgie. Les objets ont aujourd’hui une carrière beaucoup plus courte (les GMC datent la seconde guerre mondiale) et sont régulièrement remis à neuf pour effacer les traces de l’histoire et vérifier leurs propriétés (par exemple, après usage, les Appareils respiratoires isolants sont testés, certifiés, emballés, scellés en laboratoire puis ranger dans les engins). Les objets sans histoire sont ainsi cantonnés dans leur fonctionnalité. La mémoire des pompiers experts du risque n’est plus simplement souvenir, elle est devenue aussi une ressource, un support cognitif qui permet de planifier l’action et de connaître l’état présent et passé du réseau. Les sapeurs-pompiers n’ont jamais été dépourvus de mémoire-ressource, mais celle-ci était directement accessible et inscrite dans un espace-terroir (la couleur du ciel...) et des objets que les sapeurs-pompiers avaient transformés ou contribués à construire. Ainsi le corps communal, ses humains, ses objets et sa langue, constituaient au sens de Hutchins un *système cognitif* dans lequel “ mémoire-ressource ” et “ mémoire-histoire ” étaient imbriquées.

Ces objets relèvent de la responsabilité des sapeurs-pompiers qui sont les seuls à les utiliser. Comment rendre “ compatibles ” (Dodier) d’autres éléments techniques nécessaires à l’intervention ? L’eau, les ascenseurs, les feux de circulation, les immeubles, etc. ? Tous ces dispositifs en viennent pourtant petit-à-petit à se plier aux exigences des sapeurs-pompiers et ce phénomène n’est pas le moins surprenant dans notre monde où règne le calcul serré de tous les coûts. Il est fréquent d’entendre parler des visites de sécurité, des règlements de sécurité qui imposent de modifier une porte, un escalier, etc. : quelque soit le coût, “ il faut y passer ”, aucun argument ne vaut plus contre ces exigences de sécurité. Ce qui conduit les sapeurs-pompiers à façonner le monde selon leurs impératifs : les tours de nos HLM ont des escaliers de secours à partir du 9eme étage parce que la grande échelle ne peut accéder au-delà (une nouvelle échelle, plus haute, vient d’être inventée récemment), les rayons de braquage de cette même échelle et la résistance du sol aux endroits prévus pour son stationnement se marquent dans l’aménagement des espaces publics. Les matériaux, les appareils de désenfumage, tout est rendu compatible avec le travail des sapeurs-pompiers . La prévention ne se marque pas seulement dans des textes ou dans des cartes, elle transforme le cadre bâti pour en faire une ville sûre, c’est-à-dire ajustée, compatible avec le matériel des sapeurs-pompiers, avec leurs analyses des risques. Par contraste, on mesure tout le travail effectué par ceux qui veulent modeler la même ville selon leurs objectifs particuliers: le commerce, le trafic, la qualité de l’environnement, etc. Leur pouvoir est loin d’être aussi net parce qu’ils exigent des compromis très longs à mettre en place car il faut en même temps rendre légitime sa cause. Petit-à-petit, l’impératif de sécurité est parvenu, lui, à s’imposer comme indiscutable et à transformer la ville, l’habitat, les pratiques collectives.

Les textes

Pour cela, il a fallu aligner d’autres médiations : la législation, la réglementation, l’ensemble des textes produits dans ce champ de la sécurité civile, ont contribué à façonner ce monde. Les sapeurs-pompiers possèdent une expertise unique dans ce domaine et sont peu contestés mais ils ne parviennent cependant pas à bousculer des habitudes par leur seule force de conviction. A chaque catastrophe, leur avis est sollicité pour durcir la réglementation ou le contrôle des procédures : en effet, en dehors de cet effet dramatique, la conviction en faveur de la sécurité tend à s’estomper. A l’opposé des HRO, les High Reliability Organizations(Organisations à Haute Fiabilité, T. La Porte), les pompiers dépendent de ces catastrophes pour que les réglementations évoluent vraiment. Ils sont pourtant engagés dans un processus interne permanent d’apprentissage, de réforme de leurs pratiques, de corrections des erreurs, de révision des procédures, de contrôle : mais ils ne sont pas maîtres des ressources et c’est ce qui les différencie fondamentalement des HRO. Sans cynisme aucun, les sapeurs-pompiers reconnaissent que ces événements tragiques font partie du montage qui permet de faire avancer la construction d’un monde sûr. Du coup, c’est aussi la presse, les médias, ce qui se dit sur un incendie par exemple, qui peuvent faire avancer ou non la cause qui est la leur. Tous les messages qui circulent à cette occasion finiront par se traduire dans des ouvrages, dans des dispositifs techniques : cette conversion, cette transformation peut être longue, à travers rapports d’enquête, articles de presse, jugements, commissions d’expert, propositions de loi ou de circulaire, votes, décisions budgétaires, et réalisation effective.

On comprend dès lors un peu mieux l’importance du compte-rendu, de la mémoire des sapeurs-pompiers : que ce soit après une intervention ou après une visite de la commission de sécurité, l’obligation de tout écrire est un gage de transformation du monde, de poids dans des décisions futures. C’est aussi un enjeu de responsabilité crucial : l’attribution ou la discussion de ces responsabilités devront s’appuyer sur des traces, en l’occurrence le plus souvent écrites. Du coup, tout est même enregistré, sans transcription s’il n’y a pas d’incident : les conversations entre le centre d’appel et le public comme celles entre les unités en cours d’intervention. Cette posture d’auto-contrôle permanent pourrait paraître insupportable : elle est pourtant le gage de l’efficacité des sapeurs-pompiers, qui traquent, à travers des debriefings par exemple, les moindres failles. Cet auto-contrôle permanent va nettement au-delà de ce qu’une société réalise au quotidien : mais, dans le monde industriel, la démarche qualité n’est rien d’autre que l’extension de ce principe de réflexivité

constante à toutes les procédures, des plus complexes aux plus simples. La culture du compte-rendu, certes hypertrophiée chez les sapeurs-pompiers, gagne pourtant du terrain dans toutes nos activités, sous le nom de “ qualité ”, alors qu’elle était précédemment dénigrée sous le nom du “ rapport ” dans un modèle bureaucratique de gouvernement. Changement de principe supérieur commun, comme le proposent Boltanski et Thévenot, sur lequel nous reviendrons, mais maintien des traces écrites, des dispositifs de mémoire (qui ne feront d’ailleurs pas histoire car ils sont souvent voués au seul empilement et non à la capitalisation) : une société ne peut tenir sans ce montage des dispositifs techniques pour appareiller sa réflexivité, même lorsque, selon un autre principe supérieur commun encore, cela se traduit par des récits (joués, chantés, dansés, parlés ou écrits) des faits et gestes qui constitueront la mythologie propre à un groupe social.

Le travail d’écriture, de cartographie de sites, de recensement d’équipements, d’observation sur le terrain, complète ces comptes-rendus d’intervention ou de contrôle : il se dégage des métiers nouveaux à l’intérieur même des sapeurs-pompiers pour faire face à cette exigence nouvelle. Il devient plus important d’avoir des spécialistes de DAO au sein des sapeurs-pompiers que des tâliers (dont les tâches tendent à être externalisées) : le plan prend le dessus sur l’engin. Grand avantage de tous ces textes ou graphiques, ils circulent, et plus vite que les véhicules !! Ils circulent entre les Corps, les procédures s’unifient, les descriptions des sites d’intervention ne sont plus basées sur la seule expérience “ des gars du coin ” mais sont des ressources partageables : est ainsi rendue possible la délocalisation (relative) des centres de secours, leur mise en équivalence par rapport à un territoire beaucoup plus large qui devient le département. Les experts du terrain, devenus experts par “ familiarité ” (Thévenot) avec leur commune de naissance par exemple, sont supplantés par les experts de la carte, qui sauront trouver d’autres informations en la lisant correctement. La description, la mise en forme linguistique, déplacent un savoir incorporé vers un support papier ou numérique et, de ce fait, transforment les propriétés de l’objet connu, ses “ saillances ” (Gibson), ses indices de reconnaissance, en même temps qu’elles transforment les conditions de circulation et d’échange de ces savoirs. La mise en carte est de ce point de vue d’une redoutable efficacité et, plus généralement, cette “ mappabilité ” (Cochoy , Garel et de Terssac) du monde et des activités humaines devient une opportunité considérable de nouveaux savoirs. Il serait inutile de limiter ce changement à un passage de l’oral à l’écrit ou de l’analogique au numérique en montrant leur caractère “ décisif ” : nul besoin de grande rupture dans cette affaire. Tous les déplacements de support ont modifié les conditions d’accès au monde, les propriétés perçues de ces mondes (Goody), sans égard pour la complexité de ces déplacements : c’est en réalité une transformation permanente qui est engagée car les supports peuvent changer, certes, mais de nouvelles connaissances peuvent être transposées sur d’autres supports (extension), de nouveaux événements sont constamment à retraiter (actualisation), sur chaque support les conditions de traitement peuvent changer (incrémentation) : le simple enregistrement numérique actuel de données paraîtra très archaïque aux utilisateurs de futurs systèmes d’information géographiques et stratégiques embarqués qui pourront visualiser des simulations de leurs interventions in situ par exemple et obtenir ainsi une aide à la décision en temps réel !!

Le processus de transformation que génèrent les humains par ces inscriptions externes (puis internes, nous le verrons dans la formation) possède encore un certain “ mystère ” que les sciences humaines voudraient bien réduire mais qui leur résiste : ces supports ne font rien d’autre que reproduire, re-présenter des connaissances déjà existantes mais ce faisant ils nous permettent de les reconnaître, de changer de point de vue. La question vient spontanément dès lors : d’où viennent-elles ces connaissances insues, si l’homme ne les a pas mises et si le support ne peut guère les produire per se ? Débat philosophique classique sur un monde des idées préexistant à nos engagements dans ce monde ? Ou plutôt exigence anthropologique de comprendre le chaînage de la référence ? Car ce qui est en question est surtout l’acceptation du changement de support, c’est-à-dire la supposition, voire la croyance, qu’on parle encore de la même chose : la carte garde un certain lien avec le territoire. Accepter ce travail de la représentation, cette mise en délégation du monde, ce pouvoir des supports et particulièrement des images, c’est la condition pour décoller de l’adéquation indice-sens, pour entrer dans la production infinie d’équivalences jamais totales, dans le jeu de la transformation, à qui perd gagne. Jeu linguistique de la mise en signes, jeu technique de la prothèse, jeu social de la délégation qui sont autant de mises en place de substituts, de tenant –lieu, qui nous rendent définitivement étrangers à notre naturalité mais qui nous la restituent pourtant par ces détours mêmes puisque nous

sommes encore mieux en “ prise ” sur le monde. Pour accepter cette convention de transformation, il faut adhérer à autre chose qu’à un protocole de comparaison empirique : il faut croire à la représentation elle-même, qu’elle soit scientifique, magique, religieuse, institutionnelle, fonctionnelle. Il faut cesser de refuser le contrôle total, il faut cesser de soupçonner toutes les délégations. De fait, cela revient à adopter en même temps une posture constructiviste vis-à-vis du monde et une posture réaliste : il ne s’agit en rien de chercher à tout prix d’un côté à s’illusionner, à s’aveugler, à se voiler ni de l’autre à critiquer, à dévoiler, à révéler mais plutôt à connaître des deux façons en même temps. La réflexivité d’une société sur elle-même, d’un acteur sur son action, n’est pas seulement déconstruction et critique, elle est aussi adhésion et fiction dans le même temps. La sociologie non-dupe n’a pu rendre compte de ces montages car elle récuse la croyance comme condition de sa propre activité en l’attribuant aux seuls sujets-objets de l’observation.

Il est vrai que cela suppose d’admettre que ce chaînage de la référence nécessite un montage d’un ordre tiers : pour passer d’un support à un autre, pour accepter des délégations, toujours inadéquates, impropres ou arbitraires, il a fallu être introduit dans ce monde de la représentation et y être même marqué, “ forcé ” dirait Legendre. Le montage oedipien et l’inadéquation définitive à soi introduite par le Nom du Père sont pour Legendre une origine absolue, la cause des causalités, en quelque sorte. Il serait plus fructueux, à notre avis, de suivre cette mise en représentation de l’être et de la société dans toutes les médiations sans les écraser sur une seule, oedipienne, sémiotique ou “ différante ”. Il est en revanche nécessaire de suivre Legendre dans son rappel de la normativité nécessaire à cette acceptation d’un régime de représentation. Ce qui fait de la question de la référence autre chose qu’un simple suivi de traces et renvoie à ce qui garantit cet ordre, à ce qui garantit que ces transformations ne deviennent pas délirantes.

Les sapeurs-pompiers sont de ce point de vue parmi les plus explicites des groupes : ce qui maintient leur prise sur le monde, ce n’est pas tant leur maîtrise technique des changements de supports que leur croyance commune à une mission qui rend possible une confiance dans l’équivalence des êtres, des objets et des signes. Le drapeau et d’autres images ne sont plus seulement des rituels dépassés : ils instituent les places de chacun comme membre d’un Corps, ils instituent un régime d’équivalence qui n’a rien de calculatoire, ils instituent la possibilité même de partager un monde commun. Ce qui n’empêche pas les sapeurs-pompiers, dans le même temps, de contrôler systématiquement toute la chaîne de délégation aux objets, aux textes, aux corps : mais cela ne relève en rien d’un culte de la transparence, qui finirait par faire croire à la fin de la référence, c’est-à-dire à la fin de la transformation (qui n’est pas la transparence), à la fin de ce qui rate, de ce qui ne peut se dire. Dans toute opération de contrôle des médiations, ce n’est pas tant l’adéquation fonctionnelle qui est en jeu mais le regard absent de la Référence : montage normatif que l’on pourrait réduire à un modèle disciplinaire mais qui oublierait dès lors la nécessité de l’adhésion à un principe. Le travail de Boltanski et Thévenot est précisément intéressant pour observer les glissements de la Référence, pour voir les nouvelles formes de principe supérieur commun qui peuvent faire tenir un groupe, sans prédire a priori la faillite d’une société dominée par un principe industriel, comme le fait Legendre. Il n’est que d’observer comment la Qualité se construit comme dogme contemporain avec ses tables de la Loi et, ce qu’un “ observateur critique ” dénommerait rapidement, ses “ actes de foi ”, chez les acteurs, pour comprendre que ce montage normatif qui préside à la représentation n’est pas épuisé mais seulement déplacé. Quant à dire qu’il n’engendre pas des délires, en étendant la performance à toutes les sphères de la vie, c’est une autre question, qu’il faut mesurer à l’aune des délires non empêchés par les formes précédentes de montages dogmatiques.

Les hommes

Troisième médiation omniprésente chez les sapeurs-pompiers : la formation des hommes. Ces objets, ces textes ne sont pas les seuls à être façonnés et adaptés à la tâche spécifique du dispositif socio-technique de sécurité civile. Les humains tiennent encore leur rang et doivent aussi être formatés. Il s’agit d’aller au-delà de leur “ formation ” qui comporterait des savoirs et des savoir-faire. Le corps (biologique !) de chaque pompier fait l’objet d’une sélection et ses performances sont contrôlées tous les jours. L’entraînement physique individuel est la condition de la coopération dans l’urgence de l’intervention. Cette discipline des corps, ce dressage fait partie de la programmation des

personnes (ici sous leur dimension d'individus biologiques) effectuée par toutes les institutions, comme Foucault en a fait l'analyse. Le corps doit être et demeurer conforme, il doit aussi être exercé à certains gestes pour atteindre précisément à ce couplage avec les objets ou avec les collègues où tout texte, voire tout message, devient inutile. C'est pourquoi cet exercice est d'emblée associé à des engins, à des "agrès" et à des situations : ce sont les manœuvres, quotidiennes ou exceptionnelles. Toutes les situations de crise sont ainsi revisitées régulièrement : la connaissance livresque des consignes n'est pas suffisante, il faut avoir répété le maniement de telle échelle, de tel tuyau, avoir expérimenté par avance certains dysfonctionnements possibles, avoir trouvé le coup de main, individuel et collectif. A cette occasion, les spécialités peuvent s'exprimer, du chauffeur à l'homme-grenouille, mais la condition physique et les tâches de base continuent d'être partagées. On découpe ainsi un organisme social dans les organismes individuels en combinant les propriétés tout en gardant une certaine polyvalence : cette gestion des ressources humaines peut devenir problématique lorsque les tâches deviennent "pointues" et peuvent mettre en cause l'unité du Corps, ce qui ne s'était pas vraiment passé auparavant. Mais il reste que ces personnels passent le plus clair de leur temps à se former ou à s'exercer pour l'intervention, qui sera concentrée sur quelques heures. Ce déséquilibre entre préparation et intervention ne se rencontre pratiquement pas en dehors de l'armée, à cette différence près que pour les sapeurs-pompiers les interventions réelles ont lieu tous les jours et permettent rapidement de vérifier le bien-fondé de la formation.

Ce travail d'entraînement constant représente donc un investissement rare, qui tend pourtant, lui aussi, à se diffuser dans la société puisque l'on parle de "formation continue", "tout au long de la vie". Les techniques, là encore, et leur évolution rapide, y sont pour beaucoup : la formation est en effet un des moyens d'ajustement privilégié entre les humains et les machines qui reporte le travail d'adaptation sur les humains.

Tous ces efforts, tous ces investissements supposent, certes, un accord de la société dans son ensemble et le consensus dont bénéficient les sapeurs-pompiers peut leur faciliter la tâche. Mais il faut encore assurer l'accord interne à l'organisation et maintenir ou créer les dispositifs qui vont susciter chez chacun le même esprit d'effort et d'investissement. Cette déclinaison des valeurs d'un groupe dans un dispositif d'intéressement, de motivation, de mobilisation personnelle constitue ce que nous appelons le travail d'institution, déjà évoqué. L'institution est ici entendue comme un double montage, celui de l'identification des places de chacun qui permet de structurer la vision du monde en se situant soi-même en son sein et celui de l'économie désirante qui permet de susciter adhésion ou répulsion plus ou moins collective mais qui, en tous cas, joue sur l'amour, pour atteindre un certain attachement et cela au niveau le plus personnel. A ce montage, concourent tous les textes, les objets et les exercices déjà évoqués. Mais il en est de spécifiques qui rappellent plus fortement le lien avec ce qui se constitue comme transcendance, comme un au-delà du collectif et qui le fait tenir, comme Référence. Selon les principes dominants dans l'institution, les dispositifs chargés de "donner le sens" seront différents : le drapeau, le courrier des victimes reconnaissantes côtoient les indices de performance, les fêtes et les parades cohabitent avec les publications et les supports de communication ou avec les manifestations et les grèves. C'est dire qu'entre être estimés par le public, être distingués lors d'une cérémonie, être bien payés ou encore être les meilleurs de la région à telle épreuve sportive, il y a de multiples façons d'être motivés, d'adhérer à l'institution sapeurs-pompiers. C'est ici que s'accrochent les peurs et les attraites (Le Cardinal, Guyonnet et Pouzoulic) personnels et collectifs : c'est dans ces petits dispositifs d'intéressement (Callon) que peut circuler l'énergie nécessaire à la vie fonctionnelle elle-même, parce que précisément il ne s'agit en rien d'un simple vie fonctionnelle. Les modes de régulation, de jugement, d'arbitrage dans les différends mobilisent les mêmes énergies et sont d'ailleurs en cours d'évolution forte au sein des sapeurs-pompiers : le respect de l'autorité du chef, la négociation salariale ou le debriefing pour une meilleure coordination produisent chacun des arbitrages qui, pourtant, ne fonctionnent pas au même principe. La connaissance par les sciences humaines du montage institutionnel de ces dispositifs désirants reste bien sommaire, à notre avis, malgré les principes de Deleuze et Guattari, certains travaux conduits par la psychanalyse institutionnelle et la glose juridique de Legendre. C'est pourquoi nous laisserons cette question en suspens, alors qu'elle est une clé de tout "management" ou de toute sociologie des organisations. Nous verrons comment l'approche de Boltanski et Thévenot a permis de la renouveler.

Nous avons dressé ainsi les conditions de description de l'activité d'un groupe social, tel que les sapeurs-pompiers. Il nous a fallu mettre en évidence les différentes médiations qui lui permettent de tenir, en distinguant, sans pour autant nier leur entremêlement, les textes, les objets, les humains et les normes. Nous avons ainsi repris, de façon plutôt lâche, mais comme outil descriptif issu d'une formalisation qui n'est pas notre objet ici, les quatre compétences que distingue Gagnepain : langage, technique, société et droit. Pour le dire à notre façon (Boullier, 1994), les sapeurs-pompiers effectuent en permanence un travail de description (dans les comptes-rendus), d'inscription (dans leurs objets), de circonscription (de délimitation des propriétés sociales, et ici physiques, ce qui va bien avec le conscrit) et de prescription (pour obtenir, sous différentes formes, la mobilisation). Aucune de ces médiations n'est "décisive" ni "au fondement", ni "à l'origine" : elles opèrent en même temps et se combinent dans toute situation. Cette théorie de la médiation peut avant tout servir, nous l'avons dit, à ne rien écraser. De plus, ces médiations n'opèrent qu'en tant qu'elles sont des compétences humaines, c'est-à-dire que tous les acteurs continuent à mettre en œuvre du message, de l'ouvrage, de l'usage ou du suffrage (Gagnepain). Il faudrait ajouter alors que ces différents états de réalité ainsi produits finissent par exister par eux-mêmes : "les mots nous échappent", "l'objet nous dépasse", "nos actes dépassent nos intentions", etc. Ce ne sont pas pures compétences formelles que nous observons mais bien montage de médiations qui font tenir des réalités, plus ou moins discutées mais souvent devenues évidentes. C'est bien l'intérêt du travail des sapeurs-pompiers que de nous montrer comment leur extrême capacité de formalisation des textes, des objets, etc.. débouche sur des situations quasi naturalisées, ce que nous appellerons plus loin des automatismes : et cet effet-là n'est pas annexe, il n'est pas non plus l'unique point de vue à prendre en compte, contrairement à ceux qui pensent que tout n'est que conditionnement ou reproduction de structures "objectives". Entre les tenants des structures objectives qui s'impriment dans les humains par éducation ou imprégnation interposées et les tenants des structures formelles inconscientes qui sont la condition même du statut d'humain, nous finirions par nous retrouver dans un vieux débat entre inné et acquis. Dans l'aller-retour entre les compétences des humains et leurs réalisations extériorisées, nous ne prenons pas parti puisqu'elles sont les deux faces d'un même montage de médiations qui seules nous permettent d'accéder au monde. C'est en observant le travail des acteurs que nous pouvons voir à la fois comment ils étayent leur activité sur les médiations déjà montées et comment pour effectuer cet étalement ils mobilisent des capacités de traitement indépendantes des situations. Un exemple particulièrement crucial sera celui de la coordination.

La coordination

Les sapeurs-pompiers fascinent par cette coordination qu'ils affichent dans des circonstances de crise qui mettraient à mal toute autre organisation : l'urgence est au contraire l'état normal de leur activité, ce qui pour des professionnels finit par relativiser la déstabilisation créée par de telles situations. Un collectif "ordinaire" peut certes connaître les consignes à respecter en cas de crise, il n'atteindra pas ce niveau quasi-réflexe de l'action qui fait toute l'efficacité de l'intervention des sapeurs-pompiers. D'autres types de crise se déroulent dans la durée et autorisent ainsi la délibération, l'analyse : ce n'est pas le cas des sapeurs-pompiers qui interviennent dans les dix minutes et tout est fait pour respecter cette règle (y compris l'implantation géographique des centres de secours). Cette opération se déroule en public, dans des espaces non maîtrisés par les sapeurs-pompiers et en cela, ils sont directement l'objet du regard, voire des critiques des spectateurs, contrairement à certains milieux techniques très spécialisés qui peuvent contrôler l'image et l'information qu'ils donnent sur leurs crises.

Toutes ces conditions indiquent à quel point la pression qui s'exerce sur les sapeurs-pompiers est particulière : ils doivent mettre au point une coordination sans faille pour parvenir à traiter une crise, brève, en public. Face à cela, les moyens mis en œuvre pour anticiper sur ces situations permettent de créer les conditions de réussite. Le plus important reste certes la formation, la manœuvre et l'ensemble des procédures de contrôle permanent sur son activité et nous y reviendrons. Mais il faut aussi souligner que les sapeurs-pompiers ont appris à découper leur monde et leurs interventions de façon très stricte : non seulement ils misent sur la coordination avec d'autres intervenants mais la

division du travail est programmée de façon précise. Cela permet aux sapeurs-pompiers de ne travailler que dans un cadre bien délimité qu'ils apprennent à maîtriser parfaitement. Leur métier du secours est nettement différent de celui de l'hôpital par exemple : les sapeurs-pompiers ne vivent que des histoires courtes, ils évitent toute gestion chronique d'un problème, ils n'ont pas à entrer dans la complexité d'une situation personnelle, à traiter les différents mondes de la personne. Pour les sapeurs-pompiers, ce découpage de l'intervention permet de n'avoir affaire qu'à des victimes, strictement définies par leurs propres conditions de travail : ils évitent en permanence de se laisser prendre dans les histoires personnelles, comme certains récits l'ont rapporté. Pour l'incendie en revanche, les sapeurs-pompiers suivent l'histoire jusqu'à la fin (parfois plusieurs jours de surveillance) mais ils sont les seuls maîtres à bord, ils n'ont guère à se coordonner avec d'autres. Les conditions d'une coordination performante sont ainsi définies : délimiter strictement son univers, soit en le maîtrisant totalement, soit en limitant avec précision son domaine d'intervention. Les débordements constatés dans le secours aux personnes, qui s'étendent désormais à tout problème personnel sans solution collective (par le biais de voisins ou d'une institution : le chat dans l'arbre, le nid de guêpes, etc..), parasitent ce travail de formalisation et la Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris ne répond plus à ce type de demande. C'est à cette condition que l'urgence et la crise peuvent être traitées et en permanence analysées : on gagne en profondeur ce qu'on perd en continuité, on gagne en " intensité " ce qu'on perd en extension.

Notons d'emblée que cela n'est guère le cas dans la vie ordinaire comme dans de nombreuses professions qui ne peuvent découper leur monde selon leur seul point de vue : elles travaillent en permanence à s'adapter, à prendre en compte des dimensions de la situation qui ne relèvent pas de leur " spécialité ". Cette épuration des situations est un travail préalable que les pompiers effectuent parfaitement et qui constitue toujours l'espoir de tout professionnel, qui rêve d'organiser le monde selon ses exigences. Pour les pompiers, c'est la condition d'une intervention sans cesse adaptable à des circonstances toujours changeantes.

Les conditions de cette coordination " expliquent " en grande partie sa performance et la rendent en partie atypique. Mais c'est précisément dans ces conditions épurées que peut se réaliser tout un travail de mise en forme théorique de la coordination qui nous parle de toutes les coordinations.

Les premières approches de la coordination ont été fondées sur un modèle rationnel de l'acteur, dont les intentions étaient claires et déterminées après analyse des données supposées complètes sur une situation. Ce modèle, tant en informatique qu'en économie ou en analyse des organisations, facilitait grandement la représentation des coordinations mais ne permettait en rien de comprendre les ratages et le considérable travail nécessaire à cette tâche. La rationalité limitée des acteurs (Simon) s'est dès lors imposée comme paradigme : toute la question demeure de savoir quels types de limitation sont présents dans toute action coordonnée, quelles ressources ou méthodes sont mises en œuvre pour les compenser malgré tout, et surtout si cette limitation est elle-même à prendre en compte comme une carence ou comme une condition de la coordination. Ce débat traverse des niveaux d'observation très hétérogènes depuis la coordination des acteurs à travers le marché chez les économistes (et les coûts de transaction) jusqu'à la coordination des opérateurs d'une tâche simple de la vie quotidienne chez les anthropologues. C'est en cela que la sociologie de l'action a remis en cause " le plan " comme cadre conceptuel pertinent pour comprendre l'enchaînement d'une opération en situation et en coordination.

Les sapeurs-pompiers constituent sans doute un cas typique de mobilisation de plans et cela pourrait suffire à beaucoup pour expliquer la pertinence de leurs interventions. Or, les acteurs eux-mêmes, les sapeurs-pompiers, font appel à d'autres modèles pour contrer le risque d'intoxication par le plan : une rationalité de type planificatrice tend en effet à plier la réalité à ses modèles et, de ce fait, à ne pas s'autocorriger face à des démentis de ce monde réel. Les pompiers parlent alors de MRT, de " méthode de raisonnement tactique ", pour s'exercer à cette " navigation " entre le plan et les situations rencontrées. C'est en fait la pensée stratégique issue du corps de doctrine militaire qui est ici adaptée au contexte des sapeurs-pompiers et qui reste sous-estimée dans les sciences humaines en général et dans divers champs d'application comme le management, voire même l'intelligence artificielle. Cet enjeu stratégique est particulièrement complexe dans le cas des sapeurs-pompiers car l'ennemi n'est pas doté d'une intention. La " réciprocité de perspectives ", étudiée par les ethnométhodologues, qui nous sert de base constante pour nous représenter l'action d'autrui, n'est pas pertinente dans ce cas. La connaissance scientifique classique des phénomènes naturels (le vent, le feu,

l'eau) y supplée en partie mais c'est une connaissance située (le terrain, la suite des événements) qui est ici décisive, comme pour chacun de nous dans nos situations les plus ordinaires. Les hommes et les engins que l'on mobilise sont certes le facteur que l'on peut prétendre maîtriser le mieux et la manœuvre et la maintenance du matériel prennent encore plus de sens dans cet environnement incertain : encore faut-il les mobiliser à bon escient et ne pas engager alors des modes de coordination contre-productifs.

Plusieurs remarques peuvent être faites à partir des observations et des analyses recueillies chez les sapeurs-pompiers.

- plusieurs niveaux de coordination cohabitent dans une action complexe comme une intervention (mais toute action mobilise d'emblée plusieurs niveaux). Le modèle de Rasmussen est encore celui qui en rend le mieux compte : les activités sont contrôlées grâce à des retours d'information de divers types que sont les signaux qui déclenchent des automatismes, les règles qui enclenchent des procédures, les connaissances qui suscitent des analyses, et les jugements qui participent aux décisions. Les sapeurs-pompiers sont parmi ceux qui travaillent le plus à faire descendre de nombreux comportements, a priori complexes, au niveau des automatismes, grâce à la manœuvre, à la répétition constante des mêmes gestes en relation notamment aux dispositifs techniques. Pourtant, ils savent par expérience les risques créés par une automatisation de leurs actions, voire par un strict respect des procédures : l'environnement, la situation ne sont jamais réductibles au plan qui a rassemblé les règles et leur mode de mise en œuvre et toute la question des organisations fiables (HRO, High Reliability Organizations) réside précisément dans cette mise en relation, adaptée mais structurée, du plan et des circonstances et cela sous diverses formes (Bourrier). La bouteille d'oxygène, le dévidoir, etc... sont mis en forme et contrôlés pour pouvoir être " ignorés ", c'est-à-dire incorporés à des gestes automatisés, les bâtiments eux-mêmes sont visités, transformés pour ne plus être " problématiques ". De cette supposée maîtrise sur son environnement, provient paradoxalement le risque d'une incapacité à sortir des routines pour penser la particularité des situations. Les sapeurs-pompiers sont de ce fait en même temps les professionnels les plus soucieux de réintroduire les connaissances et les jugements dans le mode de contrôle de l'activité et dans leurs coordinations. Ils admettent ainsi que leurs informations sont toujours incomplètes et le système d'information, la chaîne de transmission devient ainsi un enjeu de premier ordre, qui constitue une des premières tâches du chef d'agrès dans une intervention même mineure (transmettre ses observations au médecin régulateur). De plus, ils mobilisent toutes les occasions pour prendre de la distance pour introduire un cadre de perception plus large du problème, mettre en stock différents scénarios, qui sont, certes, autant de plans, mais qui seront seulement présents comme ressources à exploiter selon les paramètres de la situation. Ils profitent alors du temps avant d'arriver sur les lieux pour mettre en place ces cadres de jugement : en cela, l'évolution des sapeurs-pompiers vers une intervention moins rapide mais plus formalisée, plus réflexive, plus enrichie par les connaissances et par la délibération, a remis en cause des habitudes fondées sur le départ et la mise en action la plus rapide comme critère unique de qualité (" plus question de foncer tête baissée ").
- Le plan devient une ressource comme l'avait déjà montré L. Suchman : il est donc nécessaire mais non situé avant l'intervention, il y est mobilisé à des moments divers, à condition, pourrait-on dire, d'avoir été pré-stocké, rendu disponible à partir des premières informations. Pour une part, cette approche du plan pourrait être rapportée à un concept plus général, autour de la notion de schéma : on peut y retrouver les " cadres de l'expérience " (frames) de Goffman, les " frames " de Minsky, les schémas de Rumelhart, les schèmes de Piaget (Reason ajoute aussi les scénarios d'Abelson, les plans de Neisser, les prototypes de Cantor et Mischel et les personae de Nisbett et Ross). Ces notions voisines permettent de comprendre l'impossibilité pour un acteur d'aborder une situation en étant vierge de tout présupposé, de toute histoire, de tout projet, etc. Le cadrage n'offre pas cependant un caractère de programme d'action et peut parfois se limiter à un enjeu perceptif (séparation perception/action qui n'a cependant guère de sens pour nous, comme

le montrent les travaux de C Lenay). Nous sommes toujours déjà engagés dans l'action (le découpage n'est qu'un effet de l'observation), nous sommes toujours déjà connaisseurs de la situation que nous re-connaissons avant tout. De ce principe pourrait découler un modèle de la reproduction, puisque nous ne ferions que répéter des cadres hérités de notre expérience. Nous ne pouvons pas faire autrement que de cadrer ces situations toujours nouvelles grâce à des schèmes anciens, certes, mais nous sommes capables de révision. Le modèle simple de l'action planifiée ou de l'acteur rationnel ne permet pas de comprendre cette adaptation relative aux situations. A l'inverse, un modèle purement situationnel ou "conjuncturaliste" n'aiderait en rien à comprendre ce qui s'importe de situations antérieures dans chaque nouveau contexte, qui fonctionne comme une certaine capitalisation. Cette capacité de "révision", proposée par Livet, permet en revanche d'articuler le plan et les ressources pré-stockées (et pas seulement dans la tête des acteurs) d'un côté et le contexte, l'ajustement fin de l'autre.

- Les supports techniques adoptés pour chaque niveau de coordination sont différents : il ne saurait être question de fournir un cahier de procédure à celui qui manipule son ARI (appareil respiratoire isolant) pendant l'intervention. Des signaux inscrits sur la bouteille peuvent à la rigueur rappeler certaines consignes apprises mais c'est avant tout dans les corps, dans les gestes, que va se marquer cette forme particulière de coordination qu'est l'automatisme. Des règles peuvent être écrites en plusieurs endroits, elles peuvent être déplacées et étendues, mais ne gagnent leur efficacité que lors de l'acquisition sous des formes qui combineront souvent le verbal et l'écrit : les manœuvres, les examens sont l'occasion de vérifier oralement cela et de rappeler notamment la bonne règle à appliquer dans une situation donnée, car une règle ne peut contenir elle-même tous les contextes qui justifient sa mobilisation (ce que l'on voit bien en rédaction de procédures techniques). Il faut d'autres supports pour reconnaître les environnements qui nécessitent l'appel à une règle plutôt qu'à une autre. Ce que nous trouvons dans la vie quotidienne à travers les règles de savoir vivre : la question est moins de connaître la règle que de reconnaître les situations où on peut l'appliquer "à bon escient", "à la bonne heure". Les connaissances demanderont, elles, de faire appel à des mises en forme techniques autorisant leur conservation, leur circulation, leur examen dans des situations différentes. Le choix d'un texte, d'un logigramme, d'un tableau sur écran ou d'une carte papier pour présenter les informations devient alors problématique selon les visées et les contextes d'utilisation : de nouvelles connaissances sont ainsi générées par ce seul déplacement. Un environnement professionnel riche et exploité par tous est constitué de ces supports que certains diraient redondants alors qu'ils répondent à des situations d'usage différentes et qu'ils produisent de ce fait de nouvelles sources de problèmes et d'informations. Enfin, les jugements ne peuvent guère être véhiculés par l'écrit car ils sont mis en œuvre avant tout en situation, dans l'instant même de la décision : ils sont oraux mais peuvent être aussi traités par les réseaux d'information et par les enregistrements qu'ils permettent. Ce qui autorise leur mise à plat sous forme de transcription des décisions lors de debriefings qui sont à la fois oraux, collectifs, et écrits. Les formats de communication, qui associent étroitement les médias et la structuration des messages qu'ils permettent, peuvent être en permanence retravaillés par les sapeurs-pompiers, ce qui n'est pas le cas d'une société, qui tend à vivre avec des formats hérités, à les importer sur de nouveaux médias (ex : faire de la télé de flux sur Internet). On peut dès lors comprendre les tendances des études de médiologie marquées par un certain déterminisme supposé créé par les médias, mais il s'agirait plutôt de savoir pourquoi ces ajustements entre supports et contenus se font dans certains contextes et ne se font pas dans d'autres. Le déterminisme observé dans la pratique des professionnels, sapeurs-pompiers comme responsables qualité dans l'industrie par exemple, n'est pas univoque du tout, car des choix sont faits de façon explicite en fonction des potentiels de chaque support. La particularité des sapeurs-pompiers sur ce plan tient cependant à la constante vérification à laquelle ils s'astreignent : de ce fait, ils sont dans une situation qui cherche encore et toujours des garanties à la coordination, notamment à travers la qualification commune et constante des objets manipulés en commun par les sapeurs-pompiers dans une intervention. Le travail nécessaire à cette assurance par les

objets, à cette garantie non seulement de la performance mais du bon ajustement entre les êtres et les choses devient totalement unimaginable dans le cas des actions ordinaires et pourtant, dans le cas des sapeurs-pompiers, ils admettent eux-mêmes que ces garanties sont instables, provisoires, incertaines puisqu'il faut sans cesse les reformuler : c'est dire que cette absence de garantie est, comme le proposent Livet et Thévenot, la seule base commune partagée sur laquelle se construira la coordination, même si certains professionnels comme les sapeurs-pompiers passent un temps considérable à tenter de rétablir ces garanties. Il s'agit bien alors de bâtir des "objets conventionnels" (Livet et Thévenot), paramétrés, certifiés, transposables, compatibles, qui permettent de faire cesser provisoirement le doute et la demande de garantie : c'est à cette condition que les automatismes dont nous parlerons plus loin peuvent se mettre en place. Ce grand détour par une certification des produits devient paradoxalement la condition d'un ajustement local performant. Mais il faut bien noter cependant que ces propriétés des objets conventionnels sont souvent dégradées par l'usage qui en fait des "objets communs", dont la garantie n'est pas entièrement assurée, car ils ont été utilisés, ils ont été usagés : le travail de remise à niveau, de remise à zéro, de réinitialisation sous contrôle de procédures et d'autres appareils, est alors une condition pour en refaire des objets conventionnels.

- la désignation de la méthode de raisonnement "tactique" pourrait tendre à mettre en opposition stratégie et tactique, et à découper ainsi aisément les registres d'intervention entre ce qui relève de l'action planifiée, la stratégie et, ce qui relève de la conjoncture, la tactique. Il faut souligner que cette approche par les tactiques a été mise en valeur en sciences humaines par de Certeau (Arts de faire) qui valorisait ainsi les pratiques des acteurs ordinaires en leur donnant un statut trop souvent oublié. Ce faisant, il les cantonnait cependant à une "tactique", jouant sur le terrain défini par d'autres et ne pouvant jamais prétendre devenir un centre, au même titre que les acteurs se situant dans la stratégie. Cette opposition reproduisait un modèle dominant-dominé plus qu'elle ne rendait compte des pratiques effectives qui sont en réalité une combinaison de compétence stratégique et tactique pour tous les acteurs. Nous pouvons même affirmer qu'il n'y aurait aucune possibilité de s'engager dans le monde si tout acteur ne se percevait pas d'une certaine façon comme le centre de l'univers qu'il construit en agissant. Cela ne préjuge en rien du degré d'oppression ou de contrôle ou de programmation implicite des activités de ces acteurs ordinaires : il est certes des situations pathologiques où la déprise sur son propre monde peut traduire (ou conduire à) une perte de la compétence de production de frontière. Mais l'enfant qui vit dans le monde de l'autre se constitue comme personne dès lors qu'il peut se décentrer du monde de ses parents (Quentel) et prétendre devenir à son tour un centre, aussi difficile soit cette opération dans la réalité de l'adolescence (Boullier, 1986). Tout acteur tend à se poser comme stratège, comme centre, et à produire des plans qui lui donnent la maîtrise de son activité, de son univers. Il est cependant toujours amené à négocier et doit être capable de composer d'une part avec les autres acteurs qui se prétendent aussi centres mais avec la conjoncture qui n'est jamais entièrement calquée sur le plan. La compétence "tactique" comporte aussi cette prise en compte de la conjoncture, du contexte et de l'activité d'autrui d'autre part. Si nous contestons, malgré sa fécondité et l'art remarquable de son auteur, la notion de "tactique" employée par Michel de Certeau pour décrire l'activité ordinaire, nous ne prenons pas à notre compte non plus un modèle de l'acteur qui assimilerait sa compétence stratégique à une rationalité calculatrice, parfois assimilée elle-même à un gouvernement par l'intérêt. Les sapeurs-pompiers nous donnent certes l'exemple d'une rationalisation de leurs pratiques, qui les conduit à mesurer toutes les composantes de leurs opérations et à les "optimiser" par standardisation, procédure, répétition, etc. Mais la conduite des opérations reste marquée au moins par un modèle de rationalité limitée, où la décision compose avec des incertitudes fortes : est-elle encore calculatoire ? La priorité donnée par les sapeurs-pompiers à un raisonnement tactique, à la sortie des routines et à la créativité, laisse entendre qu'il ne s'agit guère d'un calcul opérant seulement sur des algorithmes déjà pré-définis mais d'un art du diagnostic qui

s'inscrit fortement dans les contextes. Certes, alliés et ennemis sont repérés et les chances de gagner avec une méthode ou une autre sont calculées.

Les engagements situationnels

Si l'on admet que nous n'abordons jamais une situation sans un cadrage qui tend à la réduire à des "formats" connus, il faut en même temps rendre compte de la diversité des engagements dans ces mêmes situations et de leur changement. Ces engagements varient selon les principes supérieurs communs mobilisés pour sceller l'accord entre les êtres (les êtres et les choses), ont montré Boltanski et Thévenot : nous ne cadrans pas toujours de la même façon et au nom du même principe. Nous pouvons même changer au cours du temps, c'est-à-dire dans le cours même de l'action. Le tableau se complexifie si l'on admet que rien ne garantit que les autres acteurs que nous plaçons dans ce cadre de situation s'y retrouvent : ils produisent même souvent des définitions différentes de la situation et des malentendus, des malajustements, des controverses se produisent qui peuvent être réduits mais jamais de façon définitive et de façon certaine. Et rien n'oblige même à réduire ces malentendus : on peut vivre avec, on peut les taire, on peut faire comme si, on peut les exacerber.

Tout le travail de coordination des acteurs consiste précisément à assurer cette supposée équivalence, ce supposé savoir commun partagé, au moins provisoirement. Mais tout cela est encore trop simple, car comme l'ont bien indiqué Boltanski et Thévenot, si l'on veut rendre compte des régimes d'engagement dans le monde. S'engager dans une délibération pour définir si le service rendu par les sapeurs-pompiers doit être évalué selon les critères de la performance ou de celui du service public, c'est une chose, mais tout cela suppose des conditions d'explicitation des principes qui sont, même chez les sapeurs-pompiers, rarement remplies : au contraire, nous avons vu que leurs interventions se fondaient sur un quasi automatisme de la coordination avec les objets et entre les hommes du Corps. Tout cela ne relève pas du même phénomène : comment pouvons-nous donc faire varier ces types d'engagement, ces régimes d'engagement et passer de l'un à l'autre ? Voilà la question que nous posons sans cesse et notamment dans le cas des sapeurs-pompiers pour mettre en évidence les "méthodes" d'engagement, à la fois compétences formelles et savoir-faire pratiques et outillés, sans chercher à dissocier ces deux faces ou à leur trouver des fondements.

L'efficacité des sapeurs-pompiers, qui fait l'admiration des observateurs, pourrait tendre à occulter la complexité des mondes de référence des sapeurs-pompiers : après tout, ils sont le parangon de ce que d'autres réalisent à travers les démarches qualité. Il est vrai que toute l'activité des sapeurs-pompiers subit constamment un contrôle qui remet en cause les pratiques acquises, qui évalue et qui vise à la performance, typique d'un monde de référence industriel, tel que l'ont décrit Boltanski et Thévenot. Mais cela n'apparaît aussi nettement qu'en raison de l'effort qu'il a fallu faire chez les sapeurs-pompiers pour créer des compromis avec d'autres mondes de référence. La tradition domestique, le respect du chef, l'amour du métier et le dévouement pour la cause ou pour le drapeau ont souvent été les tonalités des discours qui valorisaient les sapeurs-pompiers : et tout cela n'a pas disparu. Mais l'équilibre, le compromis entre ces principes différents pour juger des situations et des comportements, a été révisé. Les critiques ont été trop dures vis-à-vis des corps de volontaires par exemple à propos de leur incompétence malgré leur dévouement que l'on ne contestait pas : il a fallu étendre les exigences de performance à tous, et cela au nom d'un autre principe qui relève, lui, de l'égalité de traitement des citoyens par le service public, qui relève du monde civique : être pris en charge par un petit centre ne doit pas devenir source d'inégalité entre victimes. Les rapports entre les hommes ne pouvaient guère demeurer identiques et le double aspect du monde de la tradition qui combinait respect de l'autorité du chef et entente fusionnelle lors de fêtes ou de moments de décompression s'est évanoui. Les casernes sont devenues des centres de secours : les professionnels résident souvent ailleurs et, à Paris, les sapeurs-pompiers, militaires, sont présents pour trois jours maximum et repartent le reste de la semaine dans leur région. Dès lors, c'est un attachement d'un autre ordre, des régulations plus proches du monde de l'entreprise, qui prennent le dessus : les délégués syndicaux prennent du poids quand le respect de la hiérarchie en perd. Ce qui est grand, c'est ce qui est représentatif des collectifs, alors que ce qui ne représente que la tradition et l'histoire de l'institution l'est moins. Mais tout cette évolution serait un pur manuel de sociologie en réduction si elle était univoque : au moment de l'intervention, l'autorité du chef reprend le dessus et il n'est plus

question de délégués syndicaux. Les mondes peuvent donc se cloisonner selon les circonstances, et l'idéal de l'intervention, comme nous l'avons dit, est de chercher à purifier les critères qui gouvernent ces pratiques au profit de la performance : cela ne parvient jamais à se faire complètement et durablement, il faut faire cohabiter plusieurs visions du monde, plusieurs histoires, plusieurs références. L'autorité du chef n'est plus tant celle de la tradition que celle qui lui vient de son expertise et de son savoir manager les hommes, typique du monde industriel de la performance. Les mêmes comportements apparents peuvent se réinterpréter avec d'autres grilles et peuvent ainsi donner lieu à malentendus ou à controverses.

Les mondes au sein desquels peuvent se faire les accords sont donc multiples, non exclusifs (ils peuvent se combiner) et les répertoires d'indicateurs qui les signalent ne sont pas univoques. Un même trait observé peut être référé à plusieurs mondes, même si certains objets, certains termes et certains types d'acteurs finissent par être tellement marqués qu'ils semblent créer cette supposée connaissance partagée, qui, du coup, paraît extérieure aux êtres et paraît même devenir la condition de leur intercompréhension.

La capacité à réduire les malentendus liés à cette absence d'univocité des indices fait partie de l'équipement de tout humain mais ne dit en rien quelles méthodes doivent être appliquées dans chaque circonstance. Le travail d'entraînement des sapeurs-pompiers, leur réflexivité constante et le contrôle constant sur les procédures comme sur les savoir-faire de chacun montrent à quel point il n'y a rien de " naturel " dans cette intercompréhension : il faut sans cesse rappeler les priorités, les méthodes et les principes au sein d'une intervention, il faut par avance lever les malentendus potentiels, et apprendre à réévaluer les premières perceptions d'un phénomène ou d'un message transmis. Dans notre activité d'humains ordinaires, non surentraînés à cette révision constante, à la prudence vis-à-vis de nos propres perceptions, au pré-arrangement des échanges au sein d'un même groupe, on comprend que le ratage de la coordination et de l'ajustement en général soit si fréquent. C'est sur ce ratage que doit se fonder toute théorie de la communication ou de la vie en société, précisément parce que l'observation des sapeurs-pompiers montre tout l'investissement considérable nécessaire au non-ratage. Aucune société, aussi ritualisée ou totalitaire soit-elle, ne peut investir autant que les sapeurs-pompiers dans les méthodes de réduction préventive de ces ratages. Du coup, la connaissance supposée partagée ne soutient la communication qu'en tant que supposition, qu'en tant que point de départ qui devra subir d'autres révisions. Livet montre d'ailleurs que la principale méthode qu'il faudrait ajouter à la liste dressée par les ethnométhodologues tient dans un méta-savoir partagé entre acteurs que l'on peut énoncer ainsi : il n'y a aucune garantie sur les intentions des acteurs et du coup chacun opère en état d'indécidabilité. Non seulement les informations sont incomplètes mais rien ne permet de savoir ce qu'autrui peut savoir, supposer sur notre savoir et sur nos intentions. " Pour définir la portée exacte de ce que nous garantit la communication, il a fallu abandonner le théorie de la communication modèle, ne plus concevoir la communication ni comme une transmission d'information, ni comme une inférence qui nous permet d'accroître notre savoir en accédant à l'information pertinente, mais comme une pratique de révision mutuelle de nos hypothèses, donc aussi de correction de nos possibles erreurs. La communication est alors dans son principe un remède aux défauts de notre connaissance et de nos coordinations. Mais elle est aussi le seul remède à ses propres défauts, on ne peut donc espérer qu'elle atteigne une quelconque perfection. " (Livet, 1994).

Toutes les méthodes industrielles que nous décrivons chez les sapeurs-pompiers, montrent ce souci d'élargir la zone de garantie des informations et donc tout le travail considérable nécessaire pour contrer l'état d'indécidabilité, travail possible dans un très petit nombre de contextes. Mais en même temps, à travers la méthode de raisonnement tactique, apparaît leur vigilance pour ne jamais croire à leur propre " montage de garanties " au point de ne plus être capable d'entendre d'éventuels démentis : l'intoxication par les cadrages a priori, par les modèles rationnels, par les plans, par les calculs stratégiques doit elle-même être intégrée comme un risque dont il faut se prémunir pour rétablir une certaine indécidabilité, paradoxalement seule garante d'une action ajustée à son environnement. Ils fondent ainsi leurs méthodes sur cette méthode plus générale de l'indécidabilité qui redonne toute sa place à la communication, au processus d'ajustement par constante révision. La question n'est pas si éloignée de l'activité scientifique elle-même qui doit sans cesse réviser dans la controverse ce qu'elle a bâti comme savoir.

Automatisme et familiarité

Les automatismes obtenus par les sapeurs-pompiers et mis en œuvre dans l'intervention semblent du coup le produit d'un travail considérable, d'une vigilance de tous les instants, d'un doute méthodique : bref, ils n'ont plus rien de naturel et nous sommes revenus à une posture classique de déconstruction de ces évidences, de ces automatismes qui fascinent l'acteur ordinaire. Rien de magique chez les sapeurs-pompiers, pourrait-on nous dire : il suffirait d'avoir le temps, de travailler et de répéter. Pourtant, nous aurions alors basculé trop vite vers une position agnostique qui nous ferait sans doute manquer ce régime particulier d'engagement dans le monde qu'est l'automatisme.

Nos comportements quotidiens sont tissés de ces automatismes (Reason) et c'est à ce titre qu'il convient de les prendre au sérieux : développer un modèle des ajustements entre humains qui ne reposerait que sur une explicitation de toutes les conventions, ou sur un archétype (inexistant qui plus est) du débat démocratique comme le fait Habermas, c'est manquer la diversité des engagements qui font cet "agir communicationnel". L. Thévenot l'avait fort justement rappelé en introduisant la familiarité comme un régime d'ajustement. Thévenot distingue l'action, orientée vers un but et procédurale, de la familiarité, qui atteint sans doute aussi un but mais à partir de repères personnels. "La familiarité progresse à partir de repères, indices visuels, auditifs, tactiles, comme ceux d'un possible repli intempestif au passage d'une marche (ndlr: l'auteur évoque la cas de la poussette pliante). Ces indices sont souvent personnalisés; ils ne coïncident pas avec les repères explicités dans des règles fonctionnelles ou des prescriptions d'utilisation (du type: "comment déplier et replier la poussette") (...). Les points de repère sont personnalisés, locaux et dépendants de l'histoire de la familiarisation."⁸ L'auteur parle aussi de son fauteuil dont il sait les défauts, les "trucs", sans avoir à les rendre conscients, qui guident son comportement pour un ajustement parfait, construit au cours du temps passé en commun... avec son fauteuil, dans une "usure commune". A partir de cet ajustement très localisé et non transposable qu'est la familiarité, nous pouvons accéder à un régime d'ajustement tout aussi compacté, replié, mais transférable à plusieurs machines ou à plusieurs situations, dans le cas de notre monde industriel. Ce régime automatique nous est permis par la répétition de situations standardisées, qui ne relèvent ni du temps personnel d'adaptation à un dispositif particulier, ni du respect de la tradition, ce qui renverrait dans les deux cas à un mode replié d'ajustement analogue au mode déplié qu'est la justification de type domestique, chez Boltanski et Thévenot. Les sapeurs-pompiers permettent de bien mesurer cette différence entre des régimes repliés qui renvoient à deux modes de construction des "habitudes". L'un relève de la fréquentation et de l'immersion personnelles uniques et n'est guère loin de l'incorporation que met en valeur systématiquement Bourdieu pour expliquer la reproduction sociale à travers la construction d'un habitus. L'autre relève d'une formation spécifique, d'un dispositif d'entraînement qui débouche, certes, sur une forme d'incorporation puisque l'appropriation, dans tous les cas, se marque dans les corps, mais qui renvoie à des méthodes formalisées dans le cas des sapeurs-pompiers. Ce même automatisme peut cependant être acquis par essais-erreurs non formalisés, comme nous le faisons souvent avec les machines domestiques, mais il devient relativement transposable d'une part et il est entièrement dicté par la procédure standard de la machine d'autre part (et non par les particularités de la situation). De ce point de vue, les mêmes comportements (quelqu'un utilise sans temps de réflexion son four à micro-ondes) peuvent en fait être issus de deux processus de repli des expériences et des connaissances différents : par familiarité avec son four ancrée localement dans des situations toujours répétées (pour le poulet du dimanche matin, je le mets à dix heures –cas observé), ou par automatisme de la procédure standard incorporée (appui deux fois sur le mode, deux fois pour la durée, et sur la touche de départ). C'est seulement au moment de la panne ou du transfert dans une situation imprévue que pourront réapparaître les formes d'incorporation qui ont présidé à ces "habitudes". D'où l'intérêt méthodologique crucial des approches cliniques (Gagnepain) ou, par extension, des approches des crises : car la boîte noire de nos couplages avec les machines comme avec les humains tend à se refermer rapidement et nous rend difficile le compte-rendu de ces montages. Il est certain qu'il ne suffit pas de dire "incorporation" pour avoir dit grand chose sur la nature des processus qui font tenir les situations. Les sapeurs-pompiers insistent sur la mise en place d'automatismes, certes, mais ils sont

⁸ Thévenot, Laurent. "Objets en société ou suivre les choses dans tous leurs états", *Alliage*, n°21, 1994.

bien différents de la familiarité d'une part (car on peut utiliser des lances qui ne sont pas " les siennes " par exemple), et ils restent toujours débrayables d'autre part (grâce à l'appel à des méthodes pour garder une certaine réflexivité, qui se délègue plutôt à certains, ce qui est l'avantage du travail en équipe).

Débrayage et révision

Cette compétence, que nous avons nommée d'embrayage-débrayage, est en quelque sorte un opérateur de combinaison, de passage, entre les différents régimes d'action : il faut en effet rendre compte du fait que nous sommes capables de sortir de nos habitudes, d'apprendre et de changer, de délibérer aussitôt après avoir " fonctionné à l'aveugle " sur un parcours habituel par exemple. Cette méta-compétence de débrayage est essentielle dans le management des équipes notamment : à quel moment faut-il revenir à l'explicitation, à la justification, à la délibération et à quel moment peut-on laisser se dérouler les procédures routinisées ? Un excès dans un sens comme dans l'autre, un débrayage tardif ou anticipé, rendent l'ajustement des équipes difficile, car on casse leur dynamique inutilement ou au contraire on les laisse s'enfermer dans des situations qui ne mènent à rien. La non-explicitation tend en fait à favoriser le règne des stéréotypes, des peurs-attraits-tentations (Le Cardinal et al.) qui gouvernent les relations, mais à l'inverse une explicitation constante, complète ou garantie, n'est jamais accessible. Cet art de l'ajustement renvoie ainsi à un art de la gouvernance lorsqu'il est délégué à certains, comme dans les organisations ou dans le système politique. Comment " faire marcher " ou " faire tenir " ensemble ces humains hétérogènes et, qui plus est, toujours mêlés de techniques, d'objets et de termes déjà faits, venus d'ailleurs ? Le " management " et plus généralement l'art du gouvernement ne peuvent se passer d'une mise en œuvre de ces différents régimes d'engagement, de même que les relations contractuelles ou autres formes de coopération entre entreprises ou entre équipes. Les savoirs et les savoir-faire des sapeurs-pompiers dans ce domaine valent de loin tous les " how-to " dispensés dans les écoles. Nous essayons seulement de les expliciter dans des termes des sciences humaines pour en faire notre miel... !

Les automatismes comme la familiarité, en dehors de leurs genèses différentes et des mondes de référence distincts sont cependant issues de ce même processus de compactage des médiations, de ce repliement des formes de l'ajustement. cela ne signifie par pour autant qu'ils viennent seulement après une longue expérience ou de multiples essais-erreurs. C'est au contraire, comme l'indique Livet, dans le cours même de l'action que l'on peut repérer la mobilisations des cadrages a priori qui opèrent tous comme des automatismes dans un premier temps. Nous nous engageons dans l'action à partir de quelques repères et en pariant sur la pertinence (Sperber et Wilson) de cette action. Mais nous ne faisons jamais l'inventaire complet de toutes les étapes à venir de cette action, inventaire qui se révélerait d'ailleurs toujours démenti par des variations inévitables de contexte. Nous ne déployons pas le plan d'action ni ne suivons pas à pas des procédures, et cela même dans le cas où ces procédures sont documentées : les rédacteurs se lamentent d'ailleurs de cette inobservance de leurs préconisations, en oubliant souvent de signaler que leurs procédures sont toujours lacunaires, car il est totalement impossible de descendre constamment au niveau de toutes les primitives de l'action.

L'entraînement des sapeurs-pompiers leur permet d'avoir à leur disposition une grande quantité de blocs d'action pré-montés qui fonctionnent comme des automatismes, mais les enchaînements, la pertinence de leur application au contexte relèvent toujours de la capacité de révision de ces blocs pré-montés : révision dans l'action même, sous forme d'une adaptation physique ou d'une application localisée, dans un environnement par définition incertain, ou révision par la méthode de raisonnement tactique qui permet d'admettre par avance cette nécessaire révision.

En ce sens, bien que très formalisées, les méthodes des sapeurs-pompiers, parce qu'elles traitent des situations d'incertitude forte, sont plus proches des ajustements de la vie quotidienne que des process industriels dont tous les paramètres sont maîtrisés. Il serait d'ailleurs intéressant de montrer comment le modèle de la réduction absolue de l'aléa ou de refus de prise en compte de l'incertitude conduit à des impasses technologiques et organisationnelles. C'est au contraire dans les organisations qui ont admis cette incertitude (qui est toujours présente comme cadre ou comme

moment) que les capacités de diagnostic ont pu être réellement assistées et non supprimées. Notre vie quotidienne et notre capacité à nous ajuster repose sur ce seul savoir partagé qui consiste à savoir que, tous, nous n'avons aucune garantie quant aux interprétations des situations et des intentions des autres. Sur cette base, nous sommes capables de réviser en cours d'action l'hypothèse, le cadrage que nous ne pouvons pas ne pas faire. Mais tant que ce cadrage fonctionne, il n'y a pas de raison de le remettre en cause. Certaines procédures méthodiques, comme celles des sapeurs-pompiers, mettent en cause cette confiance dans ce cadrage lui-même, avant qu'il ne soit démenti.

C'est en cela que " les gens ordinaires " ne sont pas des professionnels de l'intervention située mais bien des acteurs engagés, à l'économie, dans la lourde tâche qui consiste à donner sens à notre vie commune.

Bibliographie

- AKRICH, Madeleine.- “Comment décrire les objets techniques ?”, *Techniques et culture*, n° 9, 1987.
- AKRICH, Madeleine, CALLON, M. et B. LATOUR.- “A quoi tient le succès des innovations ? L’art de l’intéressement”. *Gérer et comprendre, Annales des Mines*, n°11, Juin 1988.
- AKRICH, Madeleine, et BOULLIER, Dominique.- “Le mode d’emploi, genèse, forme et usage” in Denis CHEVALLIER (Dir.), *Savoir faire et pouvoir transmettre*, Paris : éd. de la M. S. H. (collection *Ethnologie de la France, Cahier 6*), 1991, pp. 113 à 131.
- AMAR, Georges, JEANNOT Gilles et Isaac JOSEPH.- *Services publics. L’espace de l’usager*, Paris : RATP, 1991.
- ATKINSON J. Maxwell and John HERITAGE.- *Structure of Social Action. Studies in Conversation Analysis*, New-York-Paris : Cambridge UP et MSH, 1984.
- AUSTIN, J.L. - *Quand dire, c’est faire*, Paris : Le Seuil, 1970.
- BATESON, Gregory.- *Vers une écologie de l’esprit*, Paris : Le Seuil, 1972, 2 tomes.
- BENVENISTE, Emile.- *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris : Ed. Minuit, 1969.
- BERGER, P. et LUCKMAN, T.- *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens, 1986 (1ère édition : 1966).
- BERNOUX, Philippe.- *La Sociologie des organisations*, Paris : Le Seuil (Points), 1985.
- BERTIN François et COURAULT Pascal.- *Le Feu Sacré*, Rennes : Ed. Ouest France, 1994.
- BIJKER, Wiebe, Thomas P. HUGHES and Trevor J. PINCH (eds.).- *The social Construction of Technological Systems. New Directions in the Sociology and History of Technology*, Cambridge : MIT Press, 1986.
- BOLTANSKI, Luc.- *L’amour et la justice comme compétences*, Paris : Métailié, 1990.
- BOLTANSKI, Luc, Laurent THEVENOT.- *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard (NRF), 485 p., 1991.
- BOLTANSKI, Luc.- *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris : Métailié, 1993.
- BORGE Jacques et VIASNOFF Nicolas.- *Archives des Métiers. Les sapeurs-pompiers*, Ed. M. Trinckvel, 1995.
- BOULLIER, Dominique.- “Quand communiquer, c’est co-opérer”, *Bulletin de l’IDATE*, Juillet 1985, n° 20, pp 145-155.
- BOULLIER, Dominique.- “Modes d’emploi : traduction et réinvention des techniques”, in GRAS, JOERGES, SCARDIGLI (Eds), *Sociologie des technologies de la vie quotidienne*, Paris : L’Harmattan, 1992.
- BOULLIER, Dominique - “Construire le téléspectateur : récepteur, consommateur ou citoyen ?” in A. VITALIS (dir.) *Médias et nouvelles technologies - Pour une socio-politique des usages*, Rennes : Editions Apogée, 1994, pp 63-74.
- BOULLIER, Dominique.- “La vidéosurveillance à la RATP : un maillon controversé de la chaîne de production de sécurité”, *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure*, n° 21, 3ème trimestre 1995.
- BOULLIER, Dominique.- “Du patient à l’image radiologique : une sociologie des transformations”, *Techniques et Culture*, n° 25-26, pp. 19-34, 1995.
- BOULLIER, Dominique et Marc LEGRAND (éds).- *Les mots pour le faire. Conception des modes d’emploi*, Paris : Ed. Descartes, 1992.
- BOULLIER, Dominique - “L’usager, l’utilisateur et le récepteur. 12 ans d’exploration dans les machines à communiquer”, *Thèse d’habilitation, Université Michel de Montaigne (Bordeaux 3)*, 1995.
- BOULLIER, Dominique.- *Genèse des modes d’emploi : la mise en scène de l’utilisateur final*, (avec Madeleine AKRICH, M. LEGRAND, V. LE GOAZIOU), Rennes : LARES CSI, 1989, pour le CCETT, 418 p.

- BOULLIER, Dominique et Jean-Luc SECHET.- L'interlocution dans le transport urbain. Terminologie et relation de service, Rennes : Euristic Média, 1992 (Plan Urbain).
- BOULLIER, Dominique.- "L'accès aux Soins", in P. Musso (ed.), Communiquer Demain, Paris : Datar, Editions de l'Aube, 1994.
- BOULLIER, Dominique.- "Du patient à l'image radiologique : une sociologie des transformations", Techniques et Culture, n° 25-26, pp. 19-34, 1995.
- BOULLIER, Dominique et CHEVRIER, Stéphane.- "Grammaire de l'urgence : les sapeurs-pompiers, experts du risque", Les Cahiers de la Sécurité Intérieure, n° 22, 4ème trimestre 1995.
- BOULLIER, Dominique.- "Les automates de Montparnasse. Les transactions, les agents... et les usagers ?", Les Annales de la Recherche Urbaine, n° 71, pp. 100-111, juin 1996.
- BOULLIER, Dominique et CHEVRIER, Stéphane.- "Construire une cause nationale : police, gendarmerie et sécurité routière", Les Cahiers de la Sécurité Intérieure, n° 25, 3ème trimestre 1996.
- BOULLIER, Dominique.- "Les voyageurs et les objets en régime automatique" in JOSEPH, Isaac (éd.), "Villes en gare", Paris : Editions de l'Aube, 1999, pp. 291-309
- BOURDIEU, Pierre.- Le sens pratique, Paris : Ed. Minit, 1980.
- BOURRIER, Mathilde.- Le nucléaire à l'épreuve de l'organisation, Paris/ PUF, 1999.
- CALLON, Michel et Bruno LATOUR.- "Unscrewing the Big Leviathan : How Actors Macrostructure Reality and How Sociologists Help Them to Do So." in KNORR, Karin and Aaron V. CICOUREL (eds) : Advances in Social Theory and Methodology : toward an Integration of Micro and Macro Sociologies, London : Routledge and Kegan Paul, 1981.
- CALLON, Michel.- "Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc", L'année sociologique, 1986, n° 36, pp. 169-208.
- CALLON, Michel.- "Variété et irréversibilité dans les réseaux de conception et d'adoption des techniques", in FORAY, Dominique et Christopher FREEMAN, Technologie et richesse des nations, Paris, Economica, 1992.
- CERTEAU (De), Michel.- L'invention du quotidien, 1. Arts de faire, Paris : UGE (10/18), 1980, p.58.
- COCHOY, GAREL et de TERSSAC.- "Comment l'écrit travaille l'organisation : les normes ISO 9000", **Revue Française de Sociologie**, Déc. 1998
- COLLINS, Harry M.- Experts artificiels. Machines intelligentes et savoir social, Paris : Le Seuil, 1992.
- CROZIER, Michel et FRIEDBERG, Erhard.- L'Acteur et le Système, Paris, Editions du Seuil, 1977, 448 p.
- DARTIGUENAVE, Jean-Yves et André SAUVAGE.- L'incendie du Parlement de Bretagne, Rennes : Apogée, 1999.
- DAY, Robert and Joanne DAY.- "A Review of the Current State of Negotiated Order Theory : an Appreciation and a Critique", The Sociological Quarterly, 18 (Winter 1977).
- De CONINCK, Frédéric.- **Travail intégré, société éclatée**, Paris : PUF, 1995.
- DODIER, Nicolas.- L'expertise médicale, Essai de Sociologie sur l'exercice du jugement, Paris, Métailié, 1992.
- DODIER, Nicolas.- Les hommes et les machines. La conscience collective dans les sociétés technicisées, Paris : Métailié, 1995.
- DUBUISSON, Sophie.- Codification et prestation dans les activités économiques. Analyse de deux modalités de coordination, Thèse de doctorat de socio-économie, 1996, Ecole des Mines de Paris.
- FALZON, Pierre.- Ergonomie Cognitive du dialogue, Grenoble : P.U.G., Coll. Sciences et Technologies de la Connaissance, 1989.
- FLAHAUT, François.- "Sur le rôle des représentations supposées partagées dans la communication", Connexions, n° 38, 1982.
- FOUCAULT, Michel.- Surveiller et punir. Naissance de la prison, Paris : Gallimard, 1975.
- FRIEDBERG, Erhard.- Le Pouvoir et la Règle. Dynamique de l'action organisée, Paris : Le Seuil, 1993.

- GAGNEPAIN, Jean.- Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des Sciences Humaines tome 1 : Du Signe, de l'Outil, Paris : Pergamon Press, 1982, t. 2 De la Personne, de la Norme, Paris : Livre et communication, 1991.
- GAGNEPAIN, Jean.- Leçons d'introduction à la théorie de la médiation, Anthro-po-logiques n° 5, Coll. BCILL, Louvain-la-Neuve : Peeters, 1994.
- GARFINKEL, Harold.- Studies in ethnomethodology, Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall, 1967.
- GENTON, B.- Lutte et défense contre l'incendie à Rennes de 1812 à 1914, Rennes, Ed. Rennes District, 1992.
- GIBSON (J.J.)-**The ecological approach to visual perception**, New-York: Houghton Mifflin, 1979.
- GOFFMAN, Erving.- Asiles, Paris : Ed. Minuit, 1968.
- GOFFMAN, Erving.- Frame Analysis, An essay on the Organization of Experience, Harmondsworth : Penguin Books, 1974.
- GOODY, Jack.- **La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage**, Paris : Minuit, 1979, 274 p.
- GUMPERZ, John J.- Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle, Paris : Minuit, 1989.
- HABERMAS, Jurgen.- La technique et la science comme idéologie, Paris : Gallimard, 1973.
- HANNERZ, Ulf.- Explorer la ville, Paris : Ed. Minuit, 1983.
- HENNION, Antoine.- La passion musicale. Une sociologie de la médiation - Paris : A.M. Métailié, 1993.
- HUTCHINS, Edwin.- **Cognition in the wild**, Cambridge: The MIT Press, 1995.
- HUTCHINS, Edwin.- "Comment le cockpit se souvient de ses vitesses", **Sociologie du Travail**, vol.36, 1994, n°4, pp.451-473.
- JOSEPH, Isaac.- "La relation de service. Les interactions entre agents et voyageurs", Annales de la recherche urbaine, Sept-Oct. 88, n° 39, pp. 43-55.
- JOSEPH, Isaac, BOULLIER, Dominique et alii.- Gare du Nord, Mode d'emploi, Paris : Plan Urbain - RATP - SNCF, 1994, (Dominique BOULLIER et Vincent GUILLAUMEUX - "Histoires urgentes - Formes de coopération des professionnels du transport (RATP - SNCF) dans l'urgence ordinaire à la Gare du Nord", pp 27-164).
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine.- Les interactions verbales, Paris : Armand Colin, 1990.
- LATOUR, Bruno.- "Le "pédofil" de Boa Vista ou la référence scientifique" in La clef de Berlin et autres leçons d'un amateur de science, Paris : La Découverte, 1993.
- LATOUR, Bruno.- "Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité", Sociologie du travail, n° 4, pp. 587-607, 1994.
- LEGENDRE, Pierre.- L'empire de la vérité. Introduction aux espaces dogmatiques industriels, Paris : Fayard, 1983.
- LEGRAND Marc, D. BOULLIER, J.- L. SECHET - Entre humain et machine : le mode d'emploi, Paris : IRIS-TS, (CNRS-PIRTEM, Secrétariat d'Etat à la Consommation et CCETT), Mars 1991.
- LETHO, Mark R.- "A proposed conceptual model of human behavior and its implications for design of warnings", Perceptual and Motor Skills, 1991, 73, pp. 595-611.
- LIVET, Pierre.- **La communauté virtuelle**, Combas: Editions de l'éclat, 1994.
- LIVET, Pierre et Laurent THEVENOT.- "Les catégories de l'action collective "in ORLEAN, A. (dir.), Analyse économique des conventions, Paris : PUF, 1994, pp. 139-168.
- LUSSIER, H.- Les sapeurs-pompiers au XIXème siècle, ARF, Editions L'Harmattan, Paris, 1987.
- MIDOL, André.- "La sécurité dans le transport et les missions de la RATP" in Midol et al., Sécurité Publique et Gestion des Espaces de Transport, Paris : RATP, 1992.
- NORMAN, D.A.- The psychology of everyday things, New-York : Basic Books, 1988.OURY, Jean.- Il, donc, Paris : UGE (10-18), 1978.
- PAUL LEVY, Françoise et Marion SEGAUD, Anthropologie de l'espace, Paris : Centre Pompidou.

- PENEFF, Jean.- L'hôpital en urgence (Etude par observation participante), Paris : Métailié, 1992.
- PINCH, Trevor J. and Wiebe E. BIJKER.- "The Social Construction of Facts and Artefacts : or How the Sociology of Science and the Sociology of Technology might Benefit Each Other", *Social Studies of Science*, Vol. 14, 1984.
- PLAN URBAIN-R.A.T.P., D.R.I.- La relation de service dans le secteur public, "Droit des usagers et co-production des services publics", Actes du colloque "A quoi servent les usagers ?" (tome 5), Paris : Plan Urbain, 16-18 janvier 1991.
- QUENTEL, Jean-Claude.- **L'enfant**, Bruxelles, Peeters, 1995.
- RASMUSSEN, J.- *Information Processing and Human-Machine Interaction*, North Holland, 1986.
- REASON, James.- **Human error**, Cambridge University Press, 1990. Trad Franç : L'erreur humaine, PUF, 1993.
- RETIERE, Jean-Noël.- "Etre sapeur-pompier volontaire. Du dévouement à la compétence", *Genèses*, n° 16, Juin 1994, p. 94-113.
- SCHUTZ, Alfred.- *The Phenomenology of the Social World*, Evanston : Northwestern University Press, 1962.
- SIMONDON, Gilbert.- *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris : Aubier-Montaigne, 1969.
- STAR, Susan Leigh
- GLASER, Barney G. et Anselm STRAUSS.- *The discovery of grounded theory*, Londres, Weidenfels et Nicolson, 1968.
- STRAUSS, Anselm, FAGERHAUGH Shizuko, SUCZEK Barbara and Carolyn WIENER.- *Social Organization of Medical Work*, Chicago : University of Chicago Press, 1985. STRAUSS, Anselm.- *La trame de la négociation*, Paris, l'Harmattan, 1992.
- SUCHMAN, Lucy A.- *Plans and Situated Actions : the Problem of Human-Machine Communication*, Cambridge : Cambridge University Press, 1987.
- THEUREAU, Jacques et Geneviève FILIPPI.- "Etude du cours d'action et relation de service" in Actes du Colloque "A quoi servent les usagers", (janvier 91), Paris : Plan Urbain - RATP-DRI.
- THEVENOT, Laurent.- "Les investissements de forme" in THEVENOT L. (ed) *Conventions économiques*, Paris : CEE-PUF, 1986, pp. 21-71.
- THEVENOT, Laurent.- "L'action qui convient" in *Raisons Pratiques, Les formes de l'action*, 1990, 1, pp. 39-69.
- THEVENOT, Laurent.- "Objets en société ou suivre les choses dans tous leurs états", *Alliage*, n°21, 1994.
- VIRILIO.- *Vitesse et politique*, Paris : Galilée, 1977.

Annexes

1. L'organisation des service d'incendie et de secours.

En France, l'organisation des services d'incendie et de secours repose sur le principe de l'administration communale⁹. Son cadre juridique a été défini sur la base du code des communes et des lois de décentralisation, par la loi du 22 juillet 1987, dite *loi sécurité civile*, ainsi que par le décret du 6 mai 1988. L'organisation que nous connaissons aujourd'hui est le produit d'une histoire qui débute à la fin du XIXe siècle. Nous pouvons retenir six dates-repères :

- 1925 : les dépenses d'incendie sont rendues obligatoires et mises à la charge des communes.
- 1953 : l'organisation départementale, avec les centres de secours et les centres de première intervention, est instaurée
- 1955 : le service département d'incendie et de secours (SDIS), établissement public ayant pour vocation de soutenir les communes en matière de secours et de lutte contre l'incendie, voit le jour.
- 1982 : les lois de décentralisation donnent une place importante aux Conseils Généraux dans la gestion des directions départementales des services d'incendie et de secours (DDISIS).
- 1992 : la loi du 6 février prévoit (art. 89) que les SDIS seront désormais seul compétent pour assurer la gestion de tous les moyens consacrés par les collectivités locales à la lutte contre les incendies et autres sinistres.
- 1996 : promulgation de la loi n°96-369 "relative aux services d'incendie et de secours (03 mai 1996) et de la loi n°96-370 "relative au développement du volontariat dans les corps de sapeurs-pompier".

2. Les sapeurs-pompier en France.

En France, on comptait 241 850 sapeurs-pompier en 1996¹⁰. Parmi lesquels :

- 198 700 Sapeurs-pompier volontaires.
- 26 700 sapeurs-pompier professionnels
- 8 550 sapeurs-pompier militaires (7000 Brigade des Sapeurs-Pompier de Paris - 1550 Marins-pompier de Marseille).
- 7 900 Médecins, pharmaciens, vétérinaires volontaires.

Le pourcentage des sapeurs-pompier d'entreprise, à la différence d'autres pays européens, reste très faible en France (1%).

3. Les centres d'incendie et de secours.

Les unités opérationnelles de sapeurs-pompier sont classées en trois catégories

⁹Les sapeurs-pompier et les services d'incendie et de secours. Ministère de l'Intérieur, Direction de la Sécurité Civile, sept. 1994.

¹⁰Source : "Les services de santé et de secours médical des services départementaux d'incendie et de secours", Ministère de l'Intérieur - Direction de la Sécurité Civile, juin 1996.

- Centre de secours principal (CSP).
- Centre de secours (CS).
- Centre de Première Intervention (CPI).

- Les CSP, au nombre de 538¹¹, sont généralement implantés dans les villes de plus de 30.000 et comptent la majorité des sapeurs-pompiers professionnels.

- Les CS, au nombre de 2441, couvrent en moyenne une quinzaine de communes et sont majoritairement composés de sapeurs-pompiers volontaires.

- Les CPI, au nombre de 7259, sauf exception, ont une compétence exclusivement communale et sont composés exclusivement de sapeurs-pompiers volontaires.

4. CODIS, CIRCOSC et EMZSC.

Dans chaque département, la coordination des opérations de secours d'ampleur et d'information des autorités nécessitent la mise en place d'un centre opérationnel gérant l'ensemble des interventions des sapeurs-pompiers : c'est le rôle du Centre Départemental d'Incendie et de Secours (CODIS).

Les Centres Interrégionaux de Coordination de la Sécurité Civile (CIRCOSC) coordonne l'ensemble des opérations de secours intéressant plusieurs départements il existe 4 CIRCOSC, dépendant d'un état-major de zone (Lyon, Metz, Bordeaux, Valabre).

Les États Majors de Zones (EMZSC), créés en application de la loi du 22 juillet 1987, s'affirment aujourd'hui comme l'échelon intermédiaire entre l'État et les départements. L'EMZSC a la charge d'analyser l'ensemble des risques de la zone, d'élaborer un schéma directeur pour la formation des sapeurs-pompiers, ainsi que le plan général d'organisation des secours (ORSEC zonal).

5. La Direction de la Défense et de la Sécurité Civile (DDSC).

La DDSCD constitue l'une des directions du Ministère de l'intérieur. Elle est aujourd'hui située à Asnières et réunit en son sein les différents acteurs de la défense (hauts fonctionnaires de défense) et de la sécurité civile. La DDSC est composée de différentes sous-directions :

- sous-direction de l'organisation des secours et de la défense civile.
- sous-direction de la prévention et de la protection des populations.
- sous-direction des services de secours et des sapeurs-pompiers.
- sous-direction de l'administration et de la modernisation.

La Direction de la défense et de la sécurité Civile est à même de commander 5 unités militaires : les Unités d'Instruction et d'Intervention de la Sécurité Civile (UIISC). D'autres moyens nationaux gérés, par la DDSC, sont mis à la disposition des préfets en renfort de moyens de secours des départements et des communes. Des avions, des hélicoptères, des véhicules terrestres, les personnels de soutien opérationnel et logistique et des centres de déminages sont ainsi disponibles en permanence.

¹¹Au 1er Janvier 1994.

Glossaire.

ARI : Appareil Respiratoire Isolant.
BSPP : Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris.
CFAPSE : Certificat de Formation et d'Aptitude aux Premiers Secours
CFAPSE : Certificat de Formation et d'Aptitude au Secours Routier.
CIRCOSC : Centre Interrégional de Coordination de la Sécurité Civile.
CODIS : Centre Opérationnel d'Incendie et de Secours.
CPI : Centre de Première Intervention.
CS : Centre de Secours.
CSP. Centre de Secours Principal.
CTA : Centre de Traitement de l'Alerte.
DDSC : Direction de la défense et de la Sécurité Civile.
EMZSC : Etat Major de Zone de Sécurité Civile.
ER : Établissement Répertoire.
ERP : Établissement Recevant du Public.
FNSPF : Fédération Nationale des Sapeurs-Pompiers Français.
FPT : Fourgon Pompe Tonne.
SDIS : Service Départemental d'Incendie et de Secours.
SSSM : Services de Santé et de Secours Médical.
UIISC : Unité d'Instruction et d'Intervention de la Sécurité Civile.
VSAB : Véhicule de Secours aux Asphyxiés et aux Blessés.
VSR : Véhicule de Secours Routier.
VTU : Véhicule Tout Usage.